



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06181756 9

YES
MIL

M. de Montesquieu
ESSAIS

DE

MORALE;

C O N T E N U S

EN DIVERS TRAITE'S
sur plusieurs devoirs importants.

Sixième Volume.



A PARIS,

Chez { **GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur**
& Libraire ordinaire du Roi.
ET
JEAN DESSEARTE, rue Saint Jacques
à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1000



TABLE

DES TRAITE'S ET DES Titres des Pensées contenues en ce Volume.

- I. Traité. **D**ES fondemens solides de la
piété Chrétienne, page 2.
- II. Traité. Des devoirs mutuels des infé-
rieurs & des supérieurs, 19.
- III. Traité. Du mal qu'il y a de détourner
une personne de la pratique de l'obéissance, 42.
- IV. Traité. De l'humilité qui doit accompa-
gner les œuvres extérieures de charité, 61.
- V. Traité. Des conduites extraordinaires, 75.
- VI. Traité. Du scandale, 86.
- VII. Traité. Qu'on n'a jamais sujet de se
plaindre de ceux qui nous accusent de quel-
que défaut, 96.
- VIII. Traité. Si c'est usure que de vendre
plus cher à crédit, 103.
- IX. Traité. Le procès injuste, 136.
1. Ecrit. Des bornes légitimes de cette maxime
Qu'il ne faut point se prévenir, & de l'a-
bus que l'on en peut faire, 146.
2. Ecrit. Des Arbitrages, 161.
- Pensées sur divers sujets de Morale, 183.
1. Direction, ibid.
2. Modérés contredisans, 184.
3. Deux sortes de modération, ibid.
4. Serviteurs imparfaits utiles, 185.

3. Honteux d'être servi , il
6. Rois d'humeur , 1
7. Nourriture d'amour propre due aux se-
teurs , il
8. Repects exigibles & non exigibles , .
9. Connoître le mérite avant de l'estimer, il .
10. Ce n'est pas grande chose que d'avoir
qu'on appelle communément bon esprit , .
11. Supprimer son esprit , .
12. Ebullitions d'esprit , il
13. Regle des ajustemens , .
14. Trois sortes d'esprits , .
15. Quand on peut juger que l'on a raison d
les différens avec des personnes très-habil
194
16. On a besoin de vérité & de condescen-
ce , 1
17. Pechés cachés par diverses raisons , il
18. Ne pas disposer légèrement de son bien , .
19. Crainte de la mort , .
20. Punitions du peché nécessaires après le
ché , 1
21. Origine des Cérémonies , 1
22. Difficile de juger de ce qui est ou possible
impossible. 1
23. On est moins en danger de se tromper
jugant en mal qu'en bien. 2
24. Difficile de louer & de faire la vie d
Saint , il
25. Les mots ne signifient pas la même chose
diverses bouches , 1
26. Le bonheur n'est sensible que par la d
vance du mal , 2
27. L'amour approche les objets , .
28. Trois sortes d'esprits , il
29. Des plasirs , Jugement des Essais de M.

T A B L E.

v

mune,	211.
30. Vanité, assaisonnement de la plupart des choses,	216
31. Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer Dieu que des ouvrages de Dieu,	219.
32. Les beautés de la nature plus estimables que celles de Dieu,	220
33. Ce qui nous trompe en comparant les avantages des conditions,	222.
34. On ment en disant vrai,	223
35. Dieu nous fait un grand honneur de nous employer à défendre la vérité, ibid.	
36. Obligation de découvrir certaines choses,	224
37. Dieu cache sa vérité,	225.
38. Pourquoi on prend le parti des maltraités,	226
39. La solitude desagréable, & pourquoi, ibid.	
40. Les Philosophes n'ont connu qu'une des trois parties de la penitence,	227
41. Les discours des Predicateurs ne sont que des paraphrases du sermon de saint Jean.	228.
42. Raison d'engagement impie.	229.
43. Les hommes aspirent à l'infailibilité,	230
44. Gardes contre la vérité,	ibid.
45. Le stile de l'Ecriture inimitable,	ibid.
46. La mauvaise maniere de reprendre les écrits,	231.
47. Peu de vertu à souffrir les avertissements de bonne grace,	ibid.
48. Differentes regles des actions,	232.
49. Les objets du monde sont comme des miroirs,	ibid.

50. Esprits de mouche ,
 51. Fausse éloquence , i
 52. Manieres des femmes mondaines formées par le diable , i
 53. Sentiment , fantaisie , raisonnement , sonnaillerie ,
 54. Moins nous sentons nos pechés , plus nous chargeons ,
 55. L'abondance de la lumière est différente de la justesse ,
 56. Les esprits stupides dans leur froid , spirituels dans leur chaleur ,
 57. Ce qui est mauvais selon Dieu , est également mauvais ,
 58. Dispositions où l'on doit être à l'égard des maux d'imprudence ,
 59. Souvent on ne profite pas de la vérité parce qu'elle est mal dite ,
 60. Beauté de découvrir plusieurs vérités d'une vûe ,
 61. Graces quelquefois dûes aux criminels
 244
 62. Deux sortes de défauts d'esprit ,
 63. Hemisphere qui borne la vûe ,
 64. Realités , chimeres ,
 65. Contrariétés ,
 66. Humilité naissante d'orgueil ,
 67. Amas de biens humains avec un seul fait , suffit pour rendre une personne malheureuse ,
 68. Delicatesse vient de foiblesse ,
 69. Etre toujours prêt d'aller à confesse ,
 70. Moyen de ne manquer jamais d'entretenir
 ibid.
 71. Ce qu'il faut faire dans les mouvemens

T A B L E.

<i>dérisonnables ,</i>	vij 256
72. <i>On connoît d'autant plus Dieu, qu'on est plus convaincu qu'on ignore sa conduite, ibid.</i>	
73. <i>Vifite de Dieu ,</i>	258
74. <i>Multiplication de ce qui est dit par l'Esprit de Dieu ,</i>	ibid.
75. <i>Esprit humain étroit & injuste,</i>	254
76. <i>Secheresse ,</i>	260
77. <i>Souffrir les personnes seches ,</i>	263
78. <i>De l'entretien ,</i>	264
79. <i>Il est utile de s'affliger des maux qu'on attend ,</i>	270
80. <i>Imprudens sont quelquefois plus prudens que ceux qui n'ont point fait de fautes d'imprudence,</i>	271
81. <i>S'édifier des mauvais exemples ,</i>	272
82. <i>Saints , quoique peu instruits , font plus de fruit que les favans qui ne sont pas saints ,</i>	274 , 274
83. <i>La Religion Chrétienne attache sans erreur la justice à la force ,</i>	274
84. <i>La Religion Chrétienne rend seule raison des biens & des maux,</i>	277
85. <i>Nulle Religion n'a pris soin des mœurs que la Chrétienne ,</i>	278
86. <i>Jésus-Christ Docteur unique de la science du salut,</i>	ibid.
87. <i>Orgueil de l'homme lui rend l'humilité nécessaire ,</i>	279
88. <i>Etat de l'ame d'un grand pecheur ,</i>	280
89. <i>Excuse des soldats qui tuent dans une guerre douteuse ,</i>	ibid.
90. <i>Allegories ,</i>	283
91. <i>Ceux qui n'ont pas les défauts ont je ne sais quoi qui en donne l'idée.</i>	289
92. <i>Bizarreries ,</i>	ibid.

93. Conversation des femmes ,	295
94. Opter , ou se résoudre à demeurer seul ,	293
95. Confesseur ,	297
96. Ceux que Dieu secourt immédiatement lui sont plus obligés ,	298
97. Disposition des hommes à l'égard des aver- tissemens ,	299
98. On n'est pas mieux dans la solitude que dans le monde quand on y est vuide de Dieu.	301
99. Royaume interieur dont l'amour-propre di- stribue les charges ,	302
100. C'est une grande affaire que d'être char- gé de son ame ,	304
101. Le repos chrétien & ses occupations ,	305
102. Maux passés ne sont rien. Or tout passe ,	307
103. Etendue de la reconnoissance ,	ibid.
104. Prudence nécessaire pour ne pas légèrement communiquer aux autres certaines idées qu'on se fait .	311
105. Adresse de l'amour-propre à se dissimuler ses défauts .	ibid.
106. Commencement de la vocation souvent foible ,	314
107. S'il est bon de conferer souvent avec son Directeur ,	316
108. Chagrin , divertissement ,	318
109. Blâmer pour être loué ,	320
Benédiction de Saint François de Paule .	321

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

Y lu par ordre de Monseigneur
Chancelier ces *Essais de Morale*
en Monsieur Nicole ; l'Auteur est
un, chacun sait que ses Essais ne
sont rien moins que des essais, mais des
sont d'un excellent maître des plus
habiles dans la Morale. Ainsi il y a lieu
de croire que l'ouvrage sera bien reçu,
lequel je n'ai rien trouvé qui blessât
ni les mœurs. Fait à Paris ce
vingtième Novembre mil sept cents
seize, Signé, B I E R R E.

PRIVILEGE GENERAL.

L O U I S par la grace de Dieu , Roi de France. & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil, Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T. Notre bien-
amé G U I L L A U M E D E S P R E Z , l'un de nos Imprimeurs ordinaires & Libraires à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un livre intitulé, *Essais de Morale par le Sieur Nicole* , & donner au public , s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ;
Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Desprez d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives , à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance , & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits sans

le consentement par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers à l'Exposéant , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & en bons caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Ordres , le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes , qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre , soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes

requis & nécessaires , sans demander autre permission , nonobstant clameur de Haro ; Charte-Normande & Lettres à ce contraires ; C A R tel est notre plaisir. Donné à Versailles le neuvième jour du mois de Decembre l'an de grace mil sept cens treize , & de notre Regne le soixante-onzième. Par le Roi en son Conseil , F O U Q U E T.

Registré le présent Privilege & la Cession étant au bas, sur le Registre n^o. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 786. page 698. conformément aux Reglemens , & notamment à l'Arrest du 13. Août 1703. A Paris ce 23. Decembre 1713.

Signé , R O B U S T E L , Syndic.

Je soussigné , Guillaume Desprez , en consequence de la Societé contractée entre le Sieur Jean Desclartz & moi , je cede la moitié du present Privi'ege audit Sieur , en foi de quoi j'ai signé. A Paris ce 22. Decembre 1713. D E S P R E Z.



ESSAIS DE MORALE.



PREMIER TRAITE.

Des Fondemens solides de la confiance Chrétienne.

I.



L'HOMME n'étant jamais assuré de la persévérance dans le bien, & ne connoissant pas même avec certitude sa justice présente, & si c'est l'amour de Dieu ou l'amour de soi-même qui domine dans son cœur; il y a dans lui une cause toujours subsistante d'incertitude à l'égard de son salut.

Il a plu à la justice de Dieu d'humili-

Tome VI.

A

2. *Fondemens de la confiance Chrétienne.*

lier l'orgueil de l'homme, qui est le plus grand & le plus dangereux de tous les maux, par cet effroyable contrepoids & cet étrange rabaissement. Car n'y ayant rien de si vil qu'un réprouvé, & n'y ayant personne qui soit assuré, s'il n'est point de ce nombre malheureux; il n'y a par conséquent personne qui sache s'il n'est point dans le dernier degré de la vileté, de la bassesse & de la misère.

Mais l'homme n'a aucun sujet de se plaindre de cet état, & il doit au contraire, en rendant hommage à la justice de Dieu, rendre en même temps grâces à sa bonté & à sa miséricorde, en se tenant bienheureux d'y être: car ayant mérité une condamnation certaine, c'est beaucoup pour lui de n'être réduit qu'à l'état d'une incertitude de son salut, qui ne lui en ôte pas l'espérance.

II.

Dieu lui permet même, ou plutôt il lui commande de tâcher de diminuer cette incertitude, & de faire tout ce qui lui est possible pour avoir une juste confiance qu'en mourant il obtiendra le salut & la récompense des justes: car quoiqu'il reste toujours quelque incertitude, il y a néanmoins des degrés de doute qu'on peut éviter, & dans lesquels il n'est pas permis de demeurer.

I I L

Il y a des états dans lesquels on ne auroit avoir qu'une réponse de mort. C'est-à-dire, qu'il est certain qu'en y mourant on est infailliblement damné. Et ce sont tous ceux qui enferment des engagements criminels. Toute l'incertitude qui y peut rester, c'est qu'on peut espérer d'en sortir tant qu'on est en vie, mais en'y demeurant, on ne peut attendre qu'une damnation certaine. Dieu ne permet à personne de demeurer volontairement dans cette sorte d'incertitude, & quiconque ne travaille pas à en sortir, non seulement est coupable par les malheureux engagements qui forment cet état, mais c'est même un nouveau péché d'y demeurer volontairement, & de ne pas faire toutes sortes d'efforts pour en sortir.

IV.

C'est encore un état très-blamable, lorsqu'ayant quelque sujet d'espérer la miséricorde de Dieu, on se peut néanmoins reprocher sur ce point une grande négligence, & d'avoir eu peu de soin de pratiquer ce que saint Pierre nous ^{1. Petr.} recommande, de rendre notre vocation ^{1. 10.} certaine par nos bonnes œuvres. Car enfin le salut étant l'unique bien des

A *Fondemens de la confiance Chrétien*
hommes , ce n'est point une matie
l'indifference soit supportable. Il fa
cher de l'assurer le plus que l'on pe
l'incertitude n'est tolerable en ce
que lorsqu'elle est necessaire & inc
ble. Qui peut la diminuer y est oblig
il est certain qu'on le peut, & qu'i
un état auquel le commun des Chré
peut arriver, où ils peuvent avoir
juste confiance de leur salut. Nou
vons donc tous travailler à nous m
dans cet état : Nous devons tous mai
vers la mort & le jugement qui la
suivre avec une esperance ferme
misericorde de Dieu.

V.

Mais comme dans une matiere
nous importe si fort il est très-da
reux de se tromper , en prenant une
sommation téméraire pour une confi
legitime, c'est un avantage conside
que les fondemens de cette confi
soient marqués par quelqu'un de la
miere duquel on n'ait aucun sujet
désier, & c'est ce que l'on pourra ren
contrer en méditant serieusement un
cellent passage de saint Augustin, q
eu dessein de procurer à son peuple
solide confiance, en renfermant en
de paroles les fondemens sur lesquels

doit être appuyée : En voici les termes : *In Ps. 6 d.*

Ambulantes in fide, exsultantes in Deo, facientes opera bona, exhaustiendo quotidie [minuta peccata] jejunando, orando, elemosinas faciendo, dicendo puro corde: Dimitte nobis debita nostra, ambula securus et exsulta in via, canta in via. Noli timere judicem: C'est-à-dire, „ Marchant dans la foi, „ mettant en Dieu votre joie, pratiquant „ les bonnes œuvres, prenant soin de vous „ purifier continuellement des moindres „ fautes ; par le jeûne, par la prière, par „ les aumônes, & disant tous les jours „ d'un cœur sincère : Pardonnez-nous nos „ pechés; marchez avec confiance & avec „ joie, avec des chants d'allégresse, ne „ redoutez point la venue de votre juge.

VI.

Voilà l'abrégé de la direction de saint Augustin sur la chose du monde la plus importante, qui est de savoir quel est l'état de vie qui nous donne lieu d'espérer qu'en mourant Dieu nous recevra entre les bras de sa miséricorde. C'est-à-dire, que voilà les conditions que saint Augustin a crues nécessaires à tous les Chrétiens pour marcher dans leur voie avec une confiance raisonnable. Qui les reconnoît en soi sans se flatter peut avoir cette confiance raisonnable ; mais qui ne

6 *Fondemens de la confiance Chrétienne*
les reconnoître point, ne peut marquer que dans une présomption téméraire. peut bannir les troubles & les inquiétudes quand on sent effectivement en ces dispositions ; mais c'est un malhappinfini d'être sans crainte lorsqu'on ne a pas.

Celui qui n'y est pas encore peut tendre, & il y peut arriver en donnant tout l'ordre nécessaire à la réformation de sa vie. Mais celui qui s'est établi dans fausse sécurité ne travaille plus à enquerir une véritable, & marche sans cesse dans ce chemin d'illusion jusqu'à que la mort l'en détrompe inutilement.

Il n'y a donc rien de plus souhaitable qu'une confiance bien fondée, rien de plus terrible qu'une confiance présomptueuse & mal fondée. La raison & la foi nous obligent également à chercher l'une & d'éviter l'autre, & conséquemment l'une & l'autre doit peser sur tous les Chrétiens à s'instruire à l'égard de l'étendue de ces conditions marquées par saint Augustin, à tâcher de les posséder, & à se donner bien de garde de prendre le change. Et c'est pourquoy nous considérer qu'on a dessein de les examiner ici, & de tâcher de faire discerner ceux qui les ont & ceux qui ne les ont pas.

VII.

La première condition que demande saint Augustin, c'est la foi, qu'il exprime par ces termes : *Ambulans in fide*, **MARCHANT dans la foi**. Par où il nous fait comprendre que la foi dont il parle ici n'est pas une conviction stérile des mystères de notre religion ; mais une foi agissante & operante par la charité, dont la preuve la plus essentielle est qu'elle nous fasse marcher dans tous les commandemens de Dieu. Et comme cette condition demande qu'il y ait une conformité entre la foi & notre vie, elle demande par conséquent qu'il n'y ait pas de contrariété entre les sentimens de la foi & le témoignage que notre conscience nous rend intérieurement de nos actions passées : c'est-à-dire, qu'elle demande que la foi ne les condamne pas, & ne nous fasse aucun reproche essentiel sur notre vie passée, ce qui est conforme à ce que dit l'Apôtre saint Jean : *Si notre cœur ne nous reprend point, nous* 1. *1o. sm.*
avons de l'assurance devant Dieu. Il faut 3. 25.
 donc avoir cette assurance que notre cœur ne nous reproche rien, ce qui ne se doit pas entendre sans doute des reproches des petits pechés, mais de ceux qui sont incompatibles avec l'amitié de Dieu.

Il est clair par-là qu'on ne peut avoir cette assurance, iorsque la foi condamne en nous des actions criminelles non réparées. Car on en peut être exempt en deux manieres, ou parcequ'on n'en a jamais commis, ou parcequ'on les a effacées par une veritable pénitence. Mais si l'on ne peut se rendre témoignage ni de l'un ni de l'autre, on ne sauroit dire avec verité, ni avec une confiance raisonnable, que l'on a marché dans la foi. Car ce n'est pas marcher dans la foi que d'être dans un état contraire à la foi. Or l'état d'impénitence est formellement contraire à la foi qui nous appelle à la pénitence, & qui nous declare que si nous ne la faisons nous perirons tous. *Nisi poenitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.*

LUC. 13.
5.

Il faut donc par nécessité que notre conscience nous rende témoignage, ou d'une innocence entiere, ou d'une solide pénitence. Mais à qui rend-elle ce témoignage? Et combien par consequent cette condition est-elle rare?

IX.

Tout le monde est assez persuadé de la rareté de l'entiere innocence; c'est-à-dire, de l'exemption totale des pechés mortels pendant toute la vie, & l'on ne

Premier Traité.

bonde guères la confiance de son salut sur ce que l'on se persuade que si on en a commis on en a obtenu la rémission. Mais pour se le persuader avec raison, il faut savoir au-moins les conditions d'une véritable pénitence, étant impossible de s'assurer de l'avoir faite, sans savoir au-moins en quoi elle consiste. Cependant il ne paroît que trop que la plupart du monde ne le fait pas. On s'imagine que faire pénitence, consiste seulement à se confesser de ses péchés à un Prêtre, & à en obtenir l'absolution. Ce sont en effet des conditions nécessaires, mais ce ne sont pas les seules. Tout homme qui a fait un péché mortel s'est détourné de Dieu, il a abandonné Dieu pour se tourner vers la créature; il y a mis sa dernière fin, il l'a préférée à Dieu. Il faut donc que pour retourner à Dieu il se convertisse à lui; il faut qu'il le préfère à toutes les créatures, & qu'il mette en lui sa dernière fin. Voilà ce qu'on appelle conversion.

Mais cette conversion ne peut être véritable, si elle ne nous fait haïr les péchés que nous avons commis, si elle ne nous fait résoudre à les quitter & à les punir. Car elle nous doit faire aimer le juste arrêt de Dieu, qui nous ordonne de faire pénitence dans cette vie : &c.

IX *Fondemens de la confiance Chrétienne.*
quoiqu'elle nous puisse faire obtenir le pardon sans cette pénitence actuelle, elle ne l'obtient jamais sans une résolution effective de la faire.

Voilà bien des choses auxquelles on pense peu, que l'on examine peu. Et cependant sans cet examen le témoignage que l'ame se rend de la pénitence est incertain & bien peu fondé; & ainsi c'est avec bien peu de fondement qu'elle juge qu'elle marche dans la foi.

X.

Il ne suffit pas pour marcher dans la foi, qu'elle ne condamne pas notre vie passée, ou qu'elle nous donne une juste confiance d'avoir recouvré la vie de l'ame, si nous l'avons perdue; il faut de plus qu'elle nous donne lieu de croire que nous l'avons conservée; sans cela, nous aurions lieu de douter de la sincérité de notre conversion. Car pour être véritablement convertis, il faut non seulement avoir renoncé à tout péché mortel, mais il faut encore s'être établis dans une vie qui en soit exemte. Il faut donc encore que la foi ne condamne rien dans notre vie présente comme contraire à ses règles & à ses préceptes, & pour cela il est nécessaire que nous ayons une juste confiance que nous sommes

dans l'état & dans l'emploi où Dieu nous veut, & que nous y remplissions tous nos devoirs essentiels. Car il est bien clair que ce ne seroit pas marcher dans la foi, si la foi condamnoit notre état présent & notre vie présente. C'est donc encore le sujet d'un examen sérieux, de considérer avec soin si notre conscience ne nous reproche point quelque dérèglement dans nos actions présentes.

XI.

La troisième chose dont nous devons nous assurer pour croire avec raison que nous marchons dans la foi ; c'est de savoir si le gros de nos actions & de notre vie est conduit par la lumière de la foi. Car si ce que nous avons en vue, & que nous nous proposons dans nos actions est quelque chose d'humain & de temporel ; c'est pour cette chose que nous vivons, c'est cette chose qui nous conduit, & non pas un bien qui nous soit proposé par la foi. La vue de notre esprit s'arrête à ce bien temporel. Elle est renfermée dans le temps, & nous ne pouvons dire avec vérité que nous marchons dans la foi. Car la foi est une lumière qui ne nous propose que des choses invisibles & éternelles. En un mot, le desir de posséder Dieu, de satisfaire à nos

12 *Fondemens de la confiance chrétienne.*

devoirs , d'obéir à ses loix , doit être notre principale passion. Si ce desir domine & s'assujettit tous les autres ; si nous rapportons à cette fin le corps de nos actions & le gros de notre vie , nous pouvons dire que nous marchons dans la foi. Mais si au-contraire la vue de notre salut n'est le principe que d'un petit nombre d'actions ; si elle ne produit que des applications passageres ; si les intérêts humains sont beaucoup plus agissans sur nous , nous avons peu de sujet de croire que nous marchons dans la foi.

XII.

Saint Augustin , après cette première condition que nous venons d'expliquer , en ajoute une autre qui en est une suite , & qu'il exprime par ces paroles : *Exsultans in Deo , Vous réjouissant en Dieu ;* & cette joie qu'il exige comme une disposition essentielle & inséparable d'un vrai Chrétien , a sans doute deux principaux objets. L'un est la délivrance de l'état du péché par la remission que nous en avons obtenue , qui fait qu'une ame chrétienne s'écrie avec David : *Domine eduxisti ab inferno animam meam , salvasti me à descendibus in lacum.* Vous avez , Seigneur , retiré mon ame de l'enfer , vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui descendent dans la

Pf 119 4.

2. L'autre est l'adoption à l'état des
 ans de Dieu qui donne droit aux biens
 mels dont l'esperance doit donner de
 joie à tous ceux en qui elle est legiti-
 e, selon qu'il est dit, *Spe gaudentes*: RE- Rom. 12.
 USSEZ-VOUS dans votre esperance. Qui- 12.
 onque n'a point en soi dans quelque de-
 e le sentiment de cette double joie, n'est
 as dans un etat digne d'un Chrétien,
 : qui lui puisse donner une juste con-
 ance ; & s'il est absolument sans joie,
 faut qu'il ait oublié, comme dit saint
 ierre, qu'il a été purifié de ses pechés, 1. Petr.
 usqu'il n'en a plus de joie, & qu'il ne 1. 9.
 ense plus à son adoption, ni aux biens
 usquels elle lui donne droit.

XIII.

La joie que doit donner à un vrai
 Chrétien la vocation au Christianisme,
 enferme celle de la participation aux
 biens dont il jouit déjà, & l'attente de
 ceux auxquels il a droit dans l'autre vie.
 Ainsi elle comprend cette admirable lu-
 miere dont tout Chrétien jouit, qui est
 ce secret inestimable de la rédemption des
 hommes, caché si long-tems en Dieu, &
 découvert dans les derniers tems : elle
 comprend l'incorporation au corps de
 JESUS-CHRIST, l'union avec l'Eglise
 en qualité d'un de ses membres, le droit

14. *Fondemens de la confiance Chrétienne.*
à l'héritage du Ciel qui nous appartient.
Voilà les sujets de joie qu'on ne sauroit
ôter à un Chrétien , & qui lui doivent
causer une joie intérieure & effective,
quoiqu'elle ne soit pas toujours sensible.

XIV.

Mais de peur que nous ne nous trom-
pions dans le discernement de ces con-
ditions qui étant spirituelles , & consti-
tant plus dans des dispositions que dans
des effets , sont plus sujettes à l'illusion.
Saint Augustin y en ajoute trois autres
qui consistent dans des actions dont nous
pouvons avoir une plus grande certitude.
La première , est de faire de bonnes œu-
vres, *faciens bona opera*. Ainsi il ne suffit pas
de n'en point faire de mauvaises , il en
faut faire de bonnes. Il ne suffit pas de ne
point pecher , comme l'on dit , par com-
mission : il faut aussi ne point pecher par
omission , *faciens bona opera* : & ces bon-
nes œuvres doivent comprendre première-
ment l'accomplissement de tous les de-
voirs de justice qui sont indispensables :
car quiconque ne satisfait pas à ces de-
voirs n'a point de solide devotion , & par
conséquent n'a point de sujet d'une con-
fiance légitime. Mais il faut encore sa-
tisfaire aux devoirs de charité , & c'est
même particulièrement ce que saint Au-

Premier Traité.

entend par ces bonnes œuvres :
levons tous aimer notre prochain :
levons tous aimer l'Eglise, & cet
ne doit point être stérile ni oisif.
il y a point d'amour qui soit stérile :
produire des fruits de bonnes œu-
faut assister le prochain ou par des
es corporelles, ou par des offices
charité spirituelle ; & si l'on ne peut
autre chose, il faut au-moins l'œdi-
ces bonnes œuvres, par l'exemple
patience, de la douceur, & de ses au-
tous. Ainsi personne n'est dispensé
vres de charité : car si nous ne sou-
as en état de pratiquer celles qui
ment aux riches, nous ne pouvons
dispenser de celles qu'on ne sauroit
aux pauvres, & nous nous y devons
avec d'autant plus de soin, que Dieu
ôté les moyens d'exercer les autres.

X V.

re ces œuvres de charité, il faut
une attention particulière à s'acquit-
celles qui nous tiennent lieu de ta-
est-à-dire, de celles pour lesquelles
nous ayant donné une aptitude par-
re, nous a marqué par là qu'il les
de nous. Ces talens forment des
& des obligations envers Dieu qui
ide de nous que nous nous en ser-
pour la fin à laquelle il les a desti-

26 *Fondement de La confiance Chrétienne.*
nés. Qui les laisse inutiles, enfouit son talent, & s'attire la condamnation de ce Seigneur. Les viciens pareilleux, qui au lieu de le faire profiter, s'étoient imaginé qu'il lui suffisoit de ne le pas perdre, & de le rendre tel qu'il l'avoit reçu, sans en avoir fait aucun usage.

X V L

Mais la seconde condition qu'ajoute saint Augustin, qui est de reparer par les jeûnes, les aumônes, & les prières les fautes ordinaires qu'on ne sauroit entièrement éviter en cette vie, est encore plus propre pour distinguer ceux qui peuvent avoir une juste confiance de leur salut, d'avec ceux en qui elle est suspecte de présomption. A quelque degré de vertu qu'on soit parvenu, elle ne sauroit être entièrement exemte de fautes. Si ces fautes détruisoient la confiance, personne n'en pourroit avoir : & si nonobstant ces fautes on devoit avoir une égale confiance, les Chrétiens vigilans sur leurs actions, n'auroient aucun avantage au dessus des autres.

Ce qui les distingue donc, & ce qui fait que la confiance des uns est juste, & que celle des autres est suspecte de présomption, c'est que les uns réparent par la pénitence les fautes veniales où ils tombent, & que les autres en font un amas qu'ils ne réparent point.

Il est vrai que ces fautes ne donnent pas par elles-mêmes la mort à l'ame, puisqu'on les suppose venielles, mais elles la défigurent; elles en ternissent l'éclat; elles l'affoiblissent en diminuant la bonté intérieure en quoi consiste la beauté & la force; & en diminuant la force de l'ame, elles la disposent à des fautes plus dangereuses; elles rendent les prières plus languissantes & moins efficaces, les communions moins fructueuses, & souvent même inutiles, & capables de rendre l'ame malade, au lieu de la fortifier. Enfin il ne faut pas confondre les fautes mêmes avec la negligence à les réparer. Car si les fautes sont venielles, la negligence à en faire pénitence ne l'est pas toujours. La pénitence est un précepte dont l'accomplissement est une disposition nécessaire pour avoir part au royaume de Dieu. C'est un précepte que de porter la croix, de mener une vie crucifiée, d'annoncer la mort du Seigneur en mourant sans cesse au péché, puisque c'est une disposition nécessaire pour communier dignement, selon saint Basile. C'est donc en un sens une nécessité de jeûner, comme saint Augustin le recommande ici, c'est-à-dire, d'embrasser la mortification & la privation des plaisirs; c'est une nécessité de faire l'aumône cor-

Matth.
25. 18.

16 *Fondement de la confiance Chrétienne.*
nés. Qui les laisse inutiles , enfouit son talent , & s'attire la condamnation de ce serviteur paresseux , qui au-lieu de le faire profiter , s'étoit imaginé qu'il lui suffisoit de ne le pas perdre , & de le rendre tel qu'il l'avoit reçu , sans en avoir fait aucun usage.

X V L

Mais la seconde condition qu'ajoute saint Augustin , qui est de reparer par ses jeûnes , les aumônes , & ses prières les fautes ordinaires qu'on ne sauroit entièrement éviter en cette vie , est encore plus propre pour distinguer ceux qui peuvent avoir une juste confiance de leur salut , d'avec ceux en qui elle est suspecte de presumption. A quelque degré de vertu qu'on soit parvenu , elle ne sauroit être entièrement exemte de fautes. Si ces fautes détruisoient la confiance , personne n'en pourroit avoir : & si nonobstant ces fautes on devoit avoir une égale confiance , les Chrétiens vigilans sur leurs actions , n'auroient aucun avantage au dessus des autres.

Ce qui les distingue donc , & ce qui fait que la confiance des uns est juste , & que celle des autres est suspecte de presumption , c'est que les uns réparent par la pénitence les fautes véritables où ils tombent , & que les autres en font un amas qu'ils ne réparent point.

Il est vrai que ces fautes ne donnent
elles-mêmes la mort à l'ame,
on les suppose venielles, mais el-
les la figurent; elles en ternissent l'é-
clat, elles l'affoiblissent en diminuant la
pureté intérieure en quoi consiste sa
& sa force; & en diminuant la
clarté de l'ame, elles la disposent à des
fautes plus dangereuses; elles rendent
l'ame plus languissante & moins ef-
ficace, les communions moins fructueu-
ses, souvent même inutiles, & capa-
bles de rendre l'ame malade, au lieu de
la guérir. Enfin il ne faut pas confondre
ces fautes mêmes avec la negligence à
les éviter. Car si les fautes sont venielles,
la negligence à en faire pénitence ne
l'est pas toujours. La pénitence est un
sacrament dont l'accomplissement est une
condition nécessaire pour avoir part au
royaume de Dieu. C'est un precepte que
d'embrasser la croix, de mener une vie cru-
cieuse, d'annoncer la mort du Seigneur
durant sans cesse au péché, puisque
c'est une disposition nécessaire pour com-
munion digne, selon saint Basile.
C'est donc en un sens une nécessité de
la faire, comme saint Augustin le recom-
mande ici, c'est-à-dire, d'embrasser la
mortification & la privation des plaisirs;
une nécessité de faire l'aumône cor-

*18 Fondemens de la confiance chrét
porelle & spirituelle au prochain
enfin une nécessité de prier ave
ponction pour obtenir de Dieu le
de ses pechés.*

XVII.

Cette priere de compoñtion
pas seulement nécessaire en elle-
mais il est nécessaire de plus , c
saint Augustin a eu soin de le m
qu'elle soit accompagnée de la co
à laquelle JESUS-CHRIST a prop
attaché la remission de nos pech
est que nous remettions sincerem
autres les offenses qu'ils ont pu no
Il faut donc que cette priere so
c'est-à-dire, sincere, & que le co
corde avec les paroles en ne co
pas-interieurement contre le pro
venin , qui subsiste aux yeux d
dans le temps même que nous
gnons exterieurement que nous
donnons. Car c'est le cœur qui p
& non pas la langue ; c'est en q
siste la pureté. C'est la haine &
qui le souille ; ainsi c'est la cha
douteur pour le prochain qui le
& à laquelle Dieu ne peut refuse
don de nos pechés , quand il la v
notre cœur, lorsque nous pardonn
oierement & véritablement à nos

SECOND TRAITE.

DES DEVOIRS MUTUELS *des inferieurs & des superieurs.*

I.

POUR nous acquitter de ce que nous devons aux hommes , il faut leur rendre ce qu'on leur doit , non seulement selon la justice , mais aussi selon la charité , car la charité est un devoir & une espece de justice.

Ces devoirs sont differens : il y en a d'invariables, parcequ'ils naissent de quelque raison qui est toujours subsistante ; & d'autres qui changent & se diversifient en plusieurs manieres , parcequ'ils naissent des dispositions particulieres des hommes, qui sont changeantes.

II.

C'est un devoir invariable que celui de l'affection , nous la devons à nos ennemis , & à plus forte raison à nos amis. C'est encore un autre devoir indispensable que celui du respect envers tous

20 *Des Devoirs des inferieurs, &c.*

ceux qu'on est obligé de regarder dessus de soi selon l'ordre de Dieu parceque cet ordre est une chose consistante , & qui ne dépend point de qualités personnelles.

Mais il faut bien examiner en quoi consiste ce respect , parcequ'il y a combat mutuel entre la concupiscence des inferieurs qui tend à le diminuer & celle des superieurs qui tend à l'augmenter. L'Homme desire naturellement de n'être sujet à personne, & de donner sur tout le monde. Par la première inclination il est porté à refuser tout aux superieurs , & par la seconde à exiger tout des inferieurs.

L'une & l'autre inclination est également vicieuse , & vient de la même racine d'orgueil , qui porte d'un côté à l'indépendance , & de l'autre à la tyrannie. Il n'est point vrai que nous soyons sujets en tout à nos superieurs. Il n'est point vrai que nous ne le soyons soumis en rien. Il y a un milieu , & c'est ce milieu que nous cherchons.

I I L

Il y a dans les Hommes un desir naturel d'être crûs , d'être estimés , & d'être soupçonnés , ni accusés d'aucun

; & ainsi les personnes qui sont
quelque rang, désireroient qu'on
eût cette sorte de respect, & ils
ont pour rien tout le reste, s'il
est accompagné d'une estime inte-
& extérieure, afin que l'une em-
pêche qu'on ne les condamne, même
l'esprit, & l'autre qu'on ne leur
trouve à redire dans leur
conduite & dans leurs sentimens.

Il faut examiner si cette prétention
est raisonnable ou en tout, ou en par-
tie : c'est ce qu'il semble que l'on
peut tirer des principes suivans.

IV.

Il est certain qu'on peut faire diverses
fautes dans les jugemens que l'on fait de
ce qui est au dessus de nous, en con-
sidérant même ces jugemens comme pu-
rement intérieurs.

Ces jugemens peuvent être faux & in-
justes quand on juge d'eux contre la ve-
rité, qu'on les condamne injustement
ou sévèrement. Et ces sortes de juge-
mens seroient blâmables à l'égard de
ce qui est au dessus, le sont encore plus,
lorsqu'ils regardent des personnes à qui
on doit de l'honneur & du respect, par-
ce qu'ils ont le devoir nous doit rendre plus at-

V.

Quand la fausseté n'en est pas évidente, ils ne laissent pas d'être mauvais, & sont téméraires & fondés sur des raisons faibles & sur des signes incertains : c'est pourquoi les Saints qui nous recommandent de ne juger jamais personne sur des signes incertains, nous le recommandent encore davantage à l'égard des Supérieurs & de tous ceux que l'on doit honorer selon l'ordre de Dieu. Il est juste d'interpréter favorablement leurs actions & leurs paroles, lorsqu'on le peut sans blesser la vérité, & d'apporter une plus grande attention avant que de condamner.

V I.

Les jugemens que l'on forme d'eux ne sont pas toujours exempts de fautes, lors même qu'ils sont très-vérifiables, il s'y peut encore rencontrer divers inconvénients. Le premier est quand nous nous appliquons à juger des choses qui nous regardent point, & que nous ne pouvons bien nous empêcher de conclure, parcequ'elles ne sont pas si visibles ni si claires, qu'elles n'aient besoin de quelque recherche : Car en ces rencontres, supposez que notre vocation, ne

i, & l'état où Dieu nous a mis, ne de point de nous que nous nous lions à examiner ces points de la ie ou des sentimens des Supérieurs, & de ceux qui sont au-dessus de il y a sans doute de la faute à le parcequ'il y a du dérèglement à quer à des choses qui nous peuvent nuire & qui ne nous peuvent servir. si quand un Religieux jugeroit ion de son Supérieur, il ne laisseroit être blâmable, s'il s'étoit appliqué ment & sans nécessité à examiner nous, parcequ'il s'est exposé par la tairement à une tentation, étant a que les jugemens défavorables, ue véritables, que l'on forme d'un ieux, diminuent l'impression que oles doivent faire sur les inférieurs, oles ayant besoin d'être aidées par stime même humaine, qui sert à er l'opposition que la concupiscence contre les commandemens ju- legitimes.

acun doit se considérer comme in- & comme ayant besoin d'être soutenu par divers appuis dans la voie de iliré & de l'obéissance; & ainsi c'est nprudence d'occuper son esprit à ojets dangereux & capables de nous omber dans l'orgueil & dans le mé- cret des Supérieurs.

VII

Le second défaut est une trop grande attache à ses jugemens , quoique véritables. Car il est certain que comme on ne doit point juger sans lumière , on ne doit point aussi s'attacher à son jugement qu'à proportion de la lumière ; de sorte que si l'on ne voit une vérité que d'une vue sombre & obscure , & si l'on a l'expérience que l'on se trompe & que l'on s'éblouit facilement , il est contre la raison de s'attacher à son jugement avec la même assurance que si l'on avoit une vue claire de la vérité , & il ne faut pas seulement garder de cette retenue , quand on parle aux autres , mais il la faut aussi garder quand on se parle à soi-même , la connoissance de notre ignorance & de notre foiblesse devant nous rendre modestes & retenus dans nos jugemens , & nous empêcher de nous parler à nous-mêmes avec la fermeté & l'assurance de ceux qui ont plus de droit de croire qu'ils ne se trompent pas.

VIII

Il est peu utile d'examiner si ces défauts qui se peuvent glisser dans les jugemens que l'on fait des Supérieurs , sont contraires au respect qu'on leur doit , ou

quelque autre vertu, il suffit qu'ils soient mauvais & desagréables à Dieu pour nous porter à les éviter. La verité est néanmoins, que comme ils peuvent être accompagnés de défaut de respect, ils en peuvent aussi être séparés & naître d'autres sources.

Car le respect consiste interieurement dans la connoissance de l'ordre de Dieu, qui place certaines personnes au-dessus des autres, & dans les mouvemens de la volonté qui approuve cet ordre, & qui s'y soumet volontairement, aimant à se tenir en sa place; & il consiste exterieurement dans les témoignages exterieurs qui font voir que l'on reconnoît & que l'on approuve cet ordre.

Ainsi on viole interieurement le respect en ne reconnoissant pas, & en n'aimant pas cette dépendance & cette subordination établie de Dieu: & on le viole exterieurement par les signes exterieurs d'élevation & d'orgueil qui nous font sortir de notre rang, & qui abaissent au-dessous de nous ceux que Dieu a mis au dessus.

Toutes les marques d'aigreur, de mépris, de colere, sont contraires aussi au respect, parceque ce sont des passions qui attaquent cet ordre, & qui tendent à l'aneantir en rabaisant ceux con-

tre qui elles sont excitées.

Mais il n'est pas necessaire que ces défauts se trouvent dans tous les jugemens que l'on fait des Superieurs. On peut quelquefois se tromper en jugeant d'eux par un simple défaut de lumiere. On peut les soupçonner de quelque faute, même témérairement, par une legereté d'esprit qui ne considere pas assez les fondemens sur lesquels ces jugemens sont appuyés. On peut s'appliquer inutilement à considerer leurs actions par une simple curiosité, ou par inadvertance. Enfin on peut s'attacher trop à les jugemens par faiblesse d'esprit, en croyant évident ce qui ne l'est pas, sans pour cela s'estimer soi-même, ni s'élever au-dessus de son rang. Il y a des personnes fort humbles qui s'imaginent trop fortement qu'elles voient évidemment des choses très-fausSES.

Ainsi les accusations d'orgueil & de manque de respect envers les Superieurs qui ne seroient fondées que sur ces sortes de jugemens que l'on auroit fait d'eux ne seroient pas assez équitables; & si tout quand le jugement est véritable sur soi, il est difficile de juger absolument qu'une personne ait eu tort de s'appliquer à un jugement véritable, ou qu'elle y soit trop attachée.

IX.

si on sépare des jugemens que
 des Supérieurs, tous ces défauts
 is avons marqués, c'est à dire ;
 évite l'erreur & l'injustice : Si on
 temerité : Si on évite l'application
 te : Si on évite la trop grande at-
 on jugement : Si on évite les au-
 auts qui s'y peuvent glisser, com-
 reur, la passion, la hauteur, le
 l'indiscrétion, &c. & que l'on for-
 vec utilité, ou avec nécessité im-
 nt juste & équitable, ou de leurs
 ou de leurs actions, ou de leurs
 l'est clair que ce jugement étant
 ne à la vérité, & n'étant point
 pu par aucune mauvaise passion,
 cunement contraire au respect
 l'ordre de Dieu qui met certaines
 res au-dessus des autres, ne les
 i impeccables ni infaillibles, &
 che pas les inférieurs de reconnoi-
 rs fautes & leurs erreurs. Ainsi
 : aucun principe qui puisse les em-
 de les prendre pour des fautes &
 es erreurs, il est certain qu'ils ne
 icune faute, en suivant ce que la
 & l'évidence leur en fait connoi-

X. -

Le respect & la verité ne sont pas contraires , puisque c'est la verité même qui prescrit le respect ; ainsi un jugement veritable n'est pas de soi-même contraire au respect. Or si un jugement contraire n'est pas veritable , n'y est pas contraire , il ne l'est pas aussi pendant qu'il demeure dans l'entendement de la verité ; c'est - à - dire , par exemple , qu'il n'est pas contraire au respect de desapprouver un écrit ou une action d'un Supérieur , lorsque cette action ou cet écrit merite d'être desapprouvé. Il n'est point contraire au respect de desapprouver fortement , lorsqu'il merite d'être fortement desapprouvé. Si un écrit est réellement & dans la verité ne vaut rien , s'il est plein de fautes , s'il est contraire au bon sens , il n'est point contraire au respect d'en avoir toutes ces pensées.

XI.

Il est aisé par là de regler le respect que nous devons aux personnes qui sont au dessus de nous , eû égard à nos jugemens interieurs. Nous leur devons la plus grande attention , pour éviter les jugemens faux & temeraires. Nous ne devons pas nous appliquer inutilement à juger de leurs actions, Mais supposé q

ait raison de juger de quelque chose qu'ils ont faite, ils n'ont point de raison de se plaindre de nos jugemens, s'ils demeurent dans l'étendue de la vérité & de notre lumière.

XII.

Ces principes suffisent pour regler les mouvemens intérieurs & les jugemens de notre esprit pendant qu'ils demeurent en nous ; mais lorsqu'il s'agit de les faire connoître à ceux mêmes qu'ils regardent, il est vrai qu'il peut y avoir du défaut de respect dans la maniere dont on les propose.

Et certainement il y en a si l'on communique ces jugemens à d'autres personnes qu'au Supérieur, sans une nécessité évidente ; parceque quelque vérités qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être ingereux, en diminuant la créance qu'on doit avoir aux Supérieurs, & en portant les foibles à prendre la liberté de juger de leurs actions, ce qui cause de grands desordres dans les sociétés.

Il y en a encore, si l'on se sert, en parlant à ce Supérieur, de termes qui témoignent que l'on n'a pas dans le cœur une disposition d'abaissement qui est due, non aux qualités personnelles, mais à l'ordre de Dieu, ou qui font paroître

30 *Des devoirs des inferieurs, &c.*
quelque mauvaise humeur , & quelque mouvement de colere : car les signes extérieurs de ces mouvemens sont mauvais, parceque le mouvement interieur qu'ils expriment , est mauvais & contraire au respect.

XIIL

Mais quand les expressions ne contiennent point des signes des mouvements de la volonté , ou d'un jugement contraire à cette reconnoissance de l'ordre de Dieu , mais seulement des pensées de l'esprit à l'égard de certains objets & de certaines questions , elles peuvent être contraires à la charité & à la prudence, mais non au respect précisément.

Car il est certain que si on avoit à traiter avec des personnes sans cupidité , on leur découvreroit toutes ses pensées & tous ses jugemens , sans craindre jamais de les blesser ; & l'on ne feroit aucune difference entre avoir d'eux une pensée, & la leur déclarer par tous les termes qui seroient les plus capables de la faire entendre.

S'il y a en cela quelque défaut de respect , il n'est pas dans les paroles , ni dans la découverte de ses pensées , il est dans la pensée même : & s'il n'y en a point dans la pensée , il n'y en a point dans les pa-

Second Traité. §
quelques fortes qu'elles soient.

X I V.

is si on n'est pas obligé d'affoiblir
pressions par le respect que l'on por-
eux qui sont élevés au-dessus de
dans l'ordre de Dieu, on est obli-
quelquefois de les temperer, parce-
font hommes, parcequ'ils sont foi-
parcequ'ils ne sont pas exemts de
té, parcequ'ils ne sont pas équita-
ans leurs jugemens, & qu'ainsi ils
ijets à se choquer injustement; &
ire que l'on connoît davantage
foiblesse, on doit user d'un plus
temperamment & de précautions
xactes.

X V.

necessité de ce devoir est toute
, puisque nous ne devons pas scan-
notre prochain, & que les Supe-
mêmes sont compris sous le nom
chain; mais il est clair aussi que ce
de temperament & de ménage-
dans nos paroles ne vient point
entiment d'estime pour ce Supe-
mais plutôt de la connoissance de
lesse: & qu'au contraire plus nous
d'estime de sa vertu, plus nous
ns prendre justement de liberté de

32 *Des devoirs des inferieurs, &c.*
lui dire nos sentimens sans reserve & da
toute la force qu'ils ont.

XVI.

S'il s'agit par exemple d'un écrit si
par un homme à qui nous devons le
respect, mais de la vertu duquel nous
avons sujet de nous défier; si nous
connoissons tendre & délicat sur ces o
vrages & disposé à s'imaginer que les
jugemens que l'on fait de ses écrits, vien
nent de prévention contre lui, de sus
sance, d'orgueil, on est obligé de ne
pas donner sujet de former ces jug
mens téméraires, & de lui cacher plus
une partie de ce que l'on juge de son
écrit; mais c'est par un devoir de con
descendance & de charité, & non par
un sentiment d'estime: c'est le traiter
comme un malade, & non en fort. Car si l'on con
noît au-contraire qu'un homme n'est
point attaché à ce qu'il fait, qu'il ne che
rche que la vérité, qu'il est prêt de la rec
voir de qui que ce soit, qu'il n'est point
sujet à se choquer lorsqu'on lui décou
vre ses sentimens & les impressions que ses
ouvrages font dans l'esprit des autres, on
les lui peut dire avec une entière o
verture & dans toute la force avec la
quelle on les a dans son esprit.

XVII.

Il est donc facile de juger comment on doit agir avec ceux qu'on respecte. Il faut tâcher d'avoir les sentimens les plus justes & les plus raisonnables qu'on peut avoir d'eux ; mais après qu'on a réglé les sentimens autant qu'on peut selon la verité, il faut les leur dire dans toute l'étendue, selon laquelle ils sont capables de les souffrir, en mesurant les paroles sur la verité d'une part, & sur leur force ou leur foiblesse de l'autre. Voilà le devoir des inferieurs.

XVIII.

Mais pour les Superieurs, on peut dire qu'ils ne sauroient donner trop de liberté aux inferieurs de leur dire leurs sentimens, & qu'ils n'ont jamais une juste raison de se choquer qu'on les leurs découvre, pourvu qu'on le fasse sans malignité, sans colere, sans indiscretion. Car encore qu'il y ait de l'imprudence & du défaut de charité dans celui qui ne fait pas assez se proportionner à l'esprit d'un autre, c'est-à-dire, à sa foiblesse ; néanmoins cette foiblesse n'excuse nullement celui qui s'en blesse, parceque c'est une foiblesse d'orgueil.

XIX.

Il est si necessaire de donner cette liberté à nos amis , & generalement à tout le monde , que l'on peut dire que le défaut de cette ouverture est la cause de la plupart des desordres du monde, à commencer depuis les Princes , jusques aux plus petits d'entre le Peuple. Car pourquoi y a-t'il tant de desordres dans le monde ? c'est que personne ne dit la verité aux autres , parce qu'on fait qu'elle n'est agréable à personne.

XX.

Il ne faut pas être Prince pour empêcher qu'on ne nous la dise : chacun se fait Prince pour cela. Si on ne l'est point par naissance , on le devient par humeur. On témoigne qu'on ne trouve pas bon qu'on nous dise ce que l'on pense de nous : & quand quelqu'un se hazarde de nous le dire , si l'on ne peut s'attacher au fond , on se prend à la maniere. Ce qui suffit pour empêcher qu'on nous le dise jamais. Car c'est une chose penible que de dire aux autres ce qui ne leur plaît pas , parceque l'on aime naturellement à plaire ; c'est pourquoi si l'on y ajoute de nouvelles difficultés par son humeur , & si

Second Traité.

¶
l'on exige tant de précautions étudiées de ceux qui voudroient nous rendre cet office , on aime mieux laisser tout-là , & ainsi toute notre vie on nous laisse dans l'erreur que nous aimons.

XXI.

Il arrive de là qu'on ne fait dans le monde que s'entre-tromper & s'entre-flatter ; parceque chacun fait que la verité est odieuse , & qu'il n'y a que la complaisance qui agréé. On vit dans une espece d'illusion , sans se connoître soi-même , & sans connoître les autres ; & l'on tombe dans une infinité de fautes , parcequ'on ne peut pas proportionner ses actions & ses paroles aux dispositions des autres , que l'on ignore , & que l'on veut ignorer.

XXII.

Il n'y a point de personnes à qui cette ignorance des veritables sentimens des autres qui vient du défaut de liberté , soit plus préjudiciable que ceux qui sont dans quelque rang , & qui tiennent lieu de superieurs. Si-tôt qu'une personne de cette sorte donne le moindre ombrage qu'il est capable de s'offenser de la découverte qu'on lui feroit des jugemens qu'on fait de lui , on entre

36 *Des devoirs des inferieurs, &c.*
dans la reserve & dans une espece de
dèguisement à son égard, que l'on co-
lore du nom de prudence.

XXIII.

Ces erreurs de fait ont d'ordinaire
de fâcheuses suites : car il arrive de là
que les Superieurs ne connoissant pas au
vrai les sentimens de ceux qu'ils con-
duisent, n'y peuvent proportionner leurs
actions, & les choquent continuelle-
ment par une infinité de petits scan-
dales ; & que les inferieurs persistent
dans leurs sentimens, & parlent sou-
vent tres-librement en l'absence de
ceux qu'ils trompent respectueusement
en leur presence.

XXIV.

La règle des actions qui ne regar-
dent que Dieu seul, se doit prendre de
la seule verité ; mais celle des actions
qui regardent le prochain, dépend de
la connoissance de leurs jugemens in-
terieurs : or quel moyen de les connoi-
tre, si on leur donne sujet de croire
que l'on ne trouve pas bon qu'ils les
découvrent, ou qu'on les oblige de les
dèguiser, en sorte que l'étude & le soin
qu'il faut apporter à trouver ces tem-
peramens, leur donne une gêne contri-

melle : outre que par tous ces temperamens on ne connoît point les veritables sentimens d'une personne , & on ne peut prendre sur cela de veritables mesures.

XXV.

Si l'on dit à un Auteur qu'il y a quelque difficulté dans son ouvrage , il en est peu frappé ; car les meilleures choses recoivent des difficultés. Mais si on lui disoit que des gens d'esprit en sont extraordinairement choqués , qu'ils le jugent ridicule , qu'ils en trouvent les raisonnemens faux , cela réveillerait l'attention , on y prendrait garde de près , & si on ne changeoit pas les choses , on les proportionneroit davantage à l'esprit de ceux qui les lisent.

XXVI.

Ainsi la charité & la force d'un homme de bien doit consister à écouter tout , & à ne temoigner jamais qu'il s'offense de rien , à donner une entiere liberté & une entiere confiance à ceux qui lui parlent , à n'être point delicat sur la maniere dont on le fait , & à faire constater le respect qu'on lui doit , non à le dissimuler & à lui déguiser ses sentimens par des temperamens recher-

chés, mais à lui dire ce que l'on pense sincèrement, en la même manière qu'on le pense, sans aigreur & sans passion. Si ces sentimens sont justes, il doit les approuver ; s'ils sont injustes, il doit en faire voir l'injustice, & approuver néanmoins qu'on les lui découvre, & tâcher d'apprendre à ces personnes à régler leurs sentimens, mais non à les déguiser.

XXVII.

Mais sera-t'il donc dit que les inférieurs reprendront avec force & avec empire ceux qu'ils doivent respecter selon l'ordre de Dieu ? Nullement. On leur doit apprendre à ne les reprendre ni intérieurement, ni extérieurement dans toutes les choses douteuses. On doit leur apprendre aussi à retenir quelquefois leurs sentimens par prudence, pour les examiner davantage dans les choses mêmes qu'ils jugent claires.

Mais quand ils ont un sentiment formé & une impression dans l'esprit, jamais le supérieur n'a droit de se plaindre qu'on le lui découvre, pourvu qu'on n'y mêle point de mouvemens d'aigreur, & que les expressions, quelque fortes qu'elles soient, ne fassent que représenter le jugement intérieur que l'on en fait.

Second Traité.

39

Il faut convaincre cet inferieur qu'il tort de juger ainsi , qu'il est téméraire , qu'il est trompé ; mais il faut le lever de ce qu'il dit librement son sentiment sans déguisement & sans reserve.

XXVIII.

Il semble que ces principes fussent sur régler les jugemens & les paroles l'égard de ceux qui sont au dessus de nous par l'ordre de Dieu.

Mais il faut de plus considerer en quoi consiste cet ordre , parceque l'on peut encore en abuser en l'étendant plus loin qu'il ne faut ; car il y a un ordre de dignité & un ordre de lumiere qu'il ne faut point confondre.

XXIX.

L'ordre de dignité est fixe , invariable , évident , & ainsi on ne peut en aucune maniere se dispenser des devoirs auxquels il oblige. Je dois honorer un être , parce qu'il est Prêtre , tel que puisse être celui qui en a le caractère , tant que l'Eglise le reconnoît : mais cet honneur n'emporte pas de soi une estime sur l'esprit & la lumiere de celui à qui on le rend , étant certain qu'on n'est pas obligé d'estimer l'esprit & la lumiere de tous les Prêtres du monde.

Cet ordre étant évident, il est quelque fois permis d'exiger les devoirs qui sont attachés, c'est-à-dire, par exemple, qu'un Prêtre peut se plaindre sans orgueil qu'on ne rend pas ce qu'on doit à son caractère.

XXX.

Mais dans l'ordre de lumiere il n'en est pas toujours de même, parcequ'il y a encore que ceux qui ont moins de lumiere, doivent avoir de la déference & du respect pour ceux qui en ont davantage. Mais ceux néanmoins qui sont plus éclairés n'ont pas toujours droit de prétendre qu'on doive les croire plus éclairés, & de se plaindre qu'on ne rend pas ce qu'on doit à leur lumiere. Celui qui est le plus éclairé, merite qu'on ait de la déference pour lui; mais il n'est pas de l'humilité de se croire plus éclairé que les autres, & encore moins d'exiger qu'on le croye.

XXXI.

Pour mettre néanmoins quelque ordre entre les personnes à l'égard de la lumiere, on peut distinguer la lumiere véritable & la lumiere présumée. Il y en a qui ont réellement plus de lumiere que les autres. Et il y en a qui sont présumés en avoir davantage, quoique cela soit en effet, soit que cela

soit pas : & cette présomption se tire de l'âge & de l'étude.

XXXII.

Personne ne peut exiger des autres aucun respect à cause de sa lumière réelle, parcequ'il ne peut pas forcer les autres à la reconnoître, quoiqu'il soit vrai que ceux qui ne la reconnoissent pas, peuvent avoir tort s'ils en ont assez de preuves.

XXXIII.

Mais quant à la lumière présumée, il y a quelque respect qui peut en quelque sorte être exigé : car il est certain qu'un jeune homme doit respecter un vieillard ; une personne qui a peu étudié, en doit respecter une autre qui a employé plus de temps à l'étude : une personne de peu de réputation doit respecter ceux qui sont estimés dans le monde. L'opinion publique fait un droit, auquel les personnes sages sont obligées de s'accommoder.

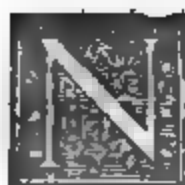
Mais on n'a jamais droit de porter le respect si avant que nous nous offensions, quand on n'approuve pas nos sentimens, puisqu'autrement il faudroit que les jeunes gens suivissent les sentimens de tous les vieillards qui sont souvent opposés entr'eux, aussi bien que ceux des autres.



TROISIEME TRAITI
DU MAL QU'IL Y
*de détourner une personne de
la pratique de l'obéissance.*

L

Prov. 4.
27.



N'EMPESCHEZ point,
le Sage, de faire le bien
qui le peut faire : Faites-le
même si vous le pouvez. Ne
prohibere benefacere cum qui potest : si
les, & ipse benefac. Il est bien clair
qu'il n'y a rien de plus contraire à la cha-
rité que ce qui est deffendu par ce précepte
car la charité nous obligeant de desirer
le bien du prochain, quelle raison pour-
rions nous avoir de l'empêcher de faire le bien
puisque'il ne peut acquérir en cette vie
plus grand tresor que celui de ses bon-
nes œuvres. Si vous n'avez pas le contentement
de les faire, au-moins ne les envie-
z à ceux qui les veulent faire. Le pouvoir
& la volonté qu'ils en ont sont des dons
de Dieu : les empêcher d'en user, c'est

qu'il y a de détourner. &c. III. Tr. 43
opposer expressement à Dieu.

II.

C'est pas moins certain que l'on
qui est deffendu par cette maxi-
mand on détourne quelqu'un de
le bonne œuvre, qu'on le porte
r une vie plus parfaite pour en
er une moins parfaite, & enfin
on lui inspire de l'éloignement de
le conseil évangélique, comme de
été, de l'obéissance, de la virgi-
oiqu'il fût accoutumé à le prati-
a pratique qu'il en faisoit mar-
u'il le pouvoit faire, & qu'il en
volonté. C'est donc s'opposer à
e de l'en détourner. Or comme
iquer le conseil de l'obéissance
a faire vœu dans une Religion,
si le pratiquer, quoique dans un
ferieur, que de se soumettre dans
été réglée à la volonté des Super-
ec la même exactitude que l'on
les Religions. Cela est toujours
ir & plus parfait, que de se con-
r sa volonté propre & par sa
umiere, & par conséquent c'est
r à une bonne œuvre, & empê-
rochain de faire le bien, que de
ter de cette pratique. Il y a tou-
ns cette conduite un renonce-

-44 Du mal qu'il y a de détourner
ment à sa propre volonté, à son sens, à
lumière, un aveu que l'on fait à Dieu
de son imprudence & de son incapacité
pour se conduire soi-même. On dit
- Dieu en se soumettant à l'obéissance
toutes choses ; *Seigneur, vous connois-
mon peu de sagesse : DEUS, tu scis insipi-
tiam meam.*

Ps. 68.
6.

L'homme s'est perdu par l'amour
l'indépendance, il est juste qu'il retourne
à Dieu par la dépendance & par la sub-
mission ; & la résolution que l'on prend
de vivre de cette sorte est une reconnais-
sance de cette justice & de ce besoin.

III.

Demander s'il est permis de détourner
une personne de cet assujettissement.
lui conseillant de se donner plus de li-
té, c'est demander s'il est permis de con-
seiller à quelqu'un de quitter un régime
salutaire & sûr auquel on s'est accom-
mé, & dont on s'est toujours bien trou-
vé, pour en prendre un qui seroit
dangereux ; c'est demander s'il est per-
mis de nuire au prochain : car c'est
nuire que de lui persuader de se priver
d'un avantage spirituel très-considérable
& dont il a beaucoup de besoin pour
bien de son âme.

I V

Qui ne condamneroit une personne qui par un conseil téméraire en auroit engagé une autre à perdre cinquante mille écus de son bien ? Cependant il s'en faut bien qu'une telle perte égalât devant Dieu celle du mérite d'une bonne œuvre & de la pratique d'un conseil évangélique. S. Augustin ne veut pas qu'une fille qui a résolu de demeurer vierge, abandonne son dessein pour quelque avantage temporel qu'on lui puisse proposer, ni même pour des biens spirituels qu'elle pourroit procurer aux autres en se mariant : comment donc pourroit-on détourner en conscience une personne, du bien de l'obéissance & du renoncement à sa propre volonté, qui est de même un conseil évangélique, & un conseil qui tend à notre sanctification aussi bien que la virginité ?

V.

Que diroit-on d'une personne qui étant dans une maison de filles qui vivroient dans l'éloignement du mariage, non par vœu, mais par une simple préférence de cet état à celui des personnes mariées, les entretiendrait de discours capables de leur causer du dégoût de cette sorte

46 *Du mal qu'il y a de détourner*
de vie en leur témoignant qu'elle ne le
goûte point, en leur demandant à quoi
bons'impoler ce joug, & enfin en leur
donnant lieu de le regarder comme in-
commode & inutile tout ensemble? Ne
blâmeroit-on pas avec raison cette avo-
cate du mariage d'une extrême indiscre-
tion, & n'auroit-on pas sujet de lui dire
qu'elle s'est rendue par-là responsable de-
vant Dieu de tous les mauvais effets de
ces discours & de l'affoiblissement qu'ils
pourroient avoir causé dans l'esprit de
celles qui les auroient écoutés, en reveil-
lant en elles les passions naturelles, & en
leur ôtant l'estime & l'amour d'un gen-
re de vie qu'elles regardoient avec rai-
son comme plus sûr, plus utile à leurs
ames & plus agréable à Dieu? Or n'est-ce
pas à peu près la même chose d'affoiblir
par ses discours l'amour de l'obéissance
en des personnes qui la pratiquent &
de leur inspirer de l'éloignement de cet
assujettissement? En l'un & l'autre on
prend le parti de la cupidité contre la per-
fection Chrétienne. Car la cupidité porte
pour le moins avec autant de force à se
décharger du joug de l'obéissance, &
à se mettre en état de vivre à sa volonté,
qu'à embrasser la condition du mariage

VI.

L'impression de ces discours fait souvent que ce qui n'étoit nullement pénible commence de l'être, & que l'on se trouve chargé d'un joug que l'on portoit auparavant avec facilité & avec joie. Cette peine est une tentation, elle porte au changement ou au-moins elle cause une diminution de la ferveur & de la joie qui font le mérite des bonnes actions. Ainsi celle qui cause ces mauvais effets par ses discours exerce en effet le même genre d'inhumanité que si quelqu'un en voyant un nombre de pauvres gens qui gagnent leur vie à porter la hotte, prenoit plaisir d'ajouter à leur fardeau un poids considérable qui augmentât leur travail & leur peine de moitié.

VII.

Une Princesse déreglée étant dans une Religion, prenoit un méchant plaisir à mettre des drogues ameres dans ce qu'on préparoit aux Religieuses pour leur nourriture. On condamne avec raison ce divertissement malin. Or n'est-ce pas faire à peu près la même chose que cette Princesse, lorsque par des discours imprudens, on répand du dégoût sur des exercices que l'on faisoit auparavant sans repu-

43 *Du mal qu'il y a de détourner*
gnance, & qu'on donne lieu de regarder
la pratique de l'obéissance comme inutile
& incommode. Il est vrai que cette Prince
cesse faisoit à dessein ce qu'elle faisoit ; car
elle n'ignoroit pas l'effet de son action
au-lieu qu'une personne imprudente
pourroit croire de bonne foi qu'il est bon
de ne pas s'assujettir à une obéissance
exacte. Mais s'il y avoit plus de malice
dans la Princesse déreglée, il y auroit en
moins autant d'ignorance dans cette im
prudente conseillère.

VIII.

Puisque je suis en train de proposer
des images qui aident à faire concevoir
le mal de cette conduite, j'ajouterai en
core celle-ci. Si une personne étoit obli
gée de marcher sans lumière dans une
campagne remplie de fosses profondes,
où il y auroit seulement un petit sentier
par lequel on les pût éviter, & qu'un
guide s'offrit de l'y conduire, pourvu
qu'elle voulût bien le suivre ; que diroit
on du conseil qu'un autre lui donneroit
de se bien garder de suivre ce guide &
de se charger de cet assujettissement en
lui persuadant qu'il vaut bien mieux
marcher au hazard sans se mettre en pei
ne de toutes ces précautions ? N'accu
seroit-on pas ce conseil d'une temerité
manifeste

manifeste. Cependant c'est ce que fait celui qui détourne les autres de la voye de l'obéissance. Car l'état effectif de la plupart des âmes est de n'avoir guères de lumière, & la conduite de la vie est effectivement pour elles une campagne pleine de fosses & de précipices. Elles y tombent sans même s'en appercevoir, parce qu'elles n'ont point de lumière. L'obéissance les en pourroit garantir & les faire marcher en sûreté. Quiconque les porte donc à se priver de ce secours, les met dans un visible danger de commettre mille fautes, qui peuvent être ou devenir dangereuses & mortelles.

IX.

On dira peut-être qu'il est vrai qu'on ne peut blâmer sans imprudence la soumission à la conduite d'autrui dans les choses importantes, mais qu'on la peut improuver & en détourner les autres dans les petites actions qui sont visiblement sans danger ; que c'est dans ces petites actions qu'il est importun de se charger de l'obligation d'en demander permission. Mais comme on ne peut ignorer que c'est la loi générale de toutes les Religions, de ne rien faire sans l'ordre du Supérieur ; décider que cette conduite est inutile, c'est une extrême témérité.

80 *Du mal qu'il y a de détourner*
C'est même s'opposer formellement à la pratique de l'obéissance qui n'est que conseil. Car c'est proprement dans les petites choses qu'on suppose sans danger que consiste le conseil evangelique de l'obéissance. Ce n'est pas un conseil, mais un précepte de demander avis dans les choses importantes sur lesquelles on manque de lumière. Il n'est jamais permis d'arbitrairement & sans intelligence, qui n'en trouve point en soi, la doit nécessairement chercher en autrui: cela est d'un devoir commun & naturel. Mais l'obéissance qui n'est que de conseil, est proprement de se soumettre dans les choses les plus claires & les plus certaines à l'avis d'autrui, & c'est ce qui ne se trouve que dans les petites choses. Il est importun, dit-on, de demander permission de tout. C'est cette importunité qui domte fortement la propre volonté. C'est en quoi consiste la mortification renfermée dans cette pratique. C'est enfin ce qu'il n'est pas toujours nécessaire de pratiquer, mais qu'il n'est jamais permis de blâmer.

X.

Il n'y a pas de nécessité de pratiquer les conseils, mais il y a nécessité de les prouver & de n'en détourner jamais.

autres. Il n'y a qu'une seule exception, qui est lorsque ces conseils ne sont pas possibles à la personne qui les veut embrasser; mais cette exception n'a point de lieu dans celles qui les pratiquent actuellement. Ne pratiquer pas les conseils, c'est user simplement d'une liberté que JESUS-CHRIST nous a laissée; mais les décrier, c'est une erreur, & empêcher les autres de les pratiquer en leur en donnant du dégoût & du mépris; les rendre plus pénibles par la manière dont on en parle, c'est démentir JESUS-CHRIST, c'est-à-dire, la vérité & la Sagesse éternelle. C'est l'accuser d'imprudence de les avoir donnés. C'est s'élever au dessus de tous les Saints qui les ont conseillés & pratiqués. Je ne dis pas qu'en le faisant on ait toutes ces intentions, mais cela est renfermé dans l'action même, si Dieu en juge selon la rigueur de la justice.

XL

Il faut donc bien se garder de confondre ces deux choses : vous n'êtes pas obligé de vous assujettir au conseil de l'obéissance, mais vous êtes obligé de n'en dégoûter personne; ce conseil est de nécessité d'approbation, vous êtes même obligé d'estimer ceux qui le pratiquent & de les juger en cela plus vertueux &

42 *Du mal qu'il y a de détourner*
 plus sages que ceux qui ne le pratique
 pas, parcequ'ils suivent en cela le conseil
 de la sagesse que vous n'avez pas la force
 de suivre. Peut-être qu'à l'égard de
 votre foiblesse ce conseil ne vous est
 propre. Mais qui vous a dit qu'il ne
 est pas propre à un autre qui le pratique
 effectivement : Que savez-vous-même s'il
 lui est point nécessaire ? Car comme le
 saint Gregoire, les conseils sont quelque
 fois de nécessité à l'égard de quelques
 personnes. Ainsi il ne craint pas de dire
 qu'il est nécessaire au salut de plusieurs
 d'embrasser la vie Religieuse. On ne sa
 roit jamais savoir s'il n'est point nec
 saire à ceux devant qui on parle, de
 se soumettre absolument à une entière
 obéissance. Que sait-on si cette perso
 ne en s'accoutumant à agir de soi-m
 me dans les petites choses, & ne dor
 tant point en tout son naturel par un
 assujettissement entier à la volonté d'aut
 rui, ne fera point de fautes important
 dans les plus grandes ? Si l'on se hazard
 donc de l'en détourner par la manière
 dont on parle de cette vie, on hazard
 le salut de cette personne, & on met
 sien en danger, parcequ'on aura hazar
 dé celui d'autrui.

Epist. l.
3. Epist.
61. nov.
edit. 65.

XII.

est étrange combien il est facile de sortir les gens de la voie de leur savoir des discours imprudens. Il ne faut que leur faire faire une fausse marche pour les déranger & pour les tomber. Une démarche en attire une autre. On commence à trouver trop la vie que l'on mène ; on se redresse s'y être engagé. On la quitte, on embrasse une autre : On y trouve des défauts. On s'y laisse prendre, on ne s'en aperçoit point, l'on y meurt, & tout cela par un discours indiscret qu'on aura fait par légèreté ou par vanité. Ainsi on ne doit converser avec les autres avec une trop grande circonspection & trop de crainte de se blesser par ce qu'on leur dit, ou de se laisser blesser par ce qu'on leur entend dire. Le Sage marque le dernier inconvénient en nous disant : Prenez garde à ce que vous direz : Car vous êtes toujours en danger de périculer. *Eccli. 13. 16.* *VIDE* quid audivimus cum subversione tua ambulas ; mais il ne faut pas convenir de comprendre aussi le premier, puisque si ceux qui écoutent sont en danger d'être renversés, ceux qui parlent sont en danger de renverser les autres, & l'un & l'autre est également dans le danger, & en quelque sorte inséparable ;

44 *De mal qu'il y a de détourner*
car quiconque renverse les autres est lui-même renversé.

XIII.

Si l'effet des ces discours est mauvais, la cause n'en est pas souvent meilleure. D'où vient qu'on a tant d'aversion de cet assujettissement dans les plus petites actions. On s'en dissimule la cause, & d'ordinaire l'on ne se dit autre chose, sinon que c'est que cela est importun. Mais cet éloignement que l'on sent de se soumettre à la conduite d'autrui, à des causes plus profondes & plus mauvaises qu'on ne pense, & il est important de les développer un peu, afin de ne se tromper pas dans un point de conduite si important.

XIV.

On trouvera donc, si l'on prend la peine de sonder un peu le fond de son cœur, que ce qui nous importune dans cet assujettissement, est qu'on croit n'avoir point besoin d'autre lumière que de celle qu'on trouve dans soi-même. On ne se dit pas à la vérité que l'on fait tout, mais quand il faut agir, on ne se dit jamais qu'on ne fait pas ce qu'il faut faire. Si on se défioit un peu de soi-même, on seroit bien aise d'avoir un moyen certain de trouver la lumière dont on a

de l'obéissance. III. Traité.

in, mais comme on ne sent jamais besoin, l'on ne desire jamais d'autre chose que la sienne, & l'on trouve inutile d'être obligé d'avoir recours à d'autrui. Ainsi c'est l'idée qu'on a de soi-même qui est cause de cette peine qu'on a à s'assujettir à la conduite d'autrui.

XV.

est souvent aussi qu'on n'a guère de crainte de Dieu, & qu'on est bien insensible aux intérêts de la conscience. On ne compte pour peu de chose de n'être pas au danger d'offenser Dieu en quelque action, de n'être pas au hazard de prendre un mauvais parti, d'avoir un garde de ce que l'on fait qui nous mette vert devant Dieu. L'obéissance nous servirait ce garant en la personne de celui qui nous conduit ; mais on aime mieux prendre le hazard de se tromper suivant son caprice, que de se procurer la sûreté en se soumettant à la loi d'autrui.

XVI.

peut-être aussi un grand défaut de courage qui cause cette confiance. On est très timide quand on voit les fosses, les précipices qui se rencontrent dans le chemin ; mais on marche avec assurance.

56 Du mal qu'il y a de détourner

rance quand on ne voit rien & qu'on s'imagine avoir bonne vûe. On ne découvre que les actions particulieres, mais on ne voit pas l'enchaînement qu'elles ont avec d'autres, & que celui qui se charge des plus petites devient cause nécessaire des plus importantes, & en est chargé devant Dieu. On éloigne donc la benediction de Dieu par la témérité, & l'on se rend en effet responsable des suites fâcheuses de toutes les affaires que l'on entreprend indiscrettement.

XVII.

Quelquefois c'est une vanité toute pure qui nous donne tant d'aversion de ce qu'on appelle importunité. On prend pour rabaisissement de se soumettre à la conduite d'autrui. On regarde cette dépendance comme une humiliation fâcheuse, comme un aveu de son peu de sagesse, & c'est ce qui nous y déplaît. La vanité nous fait aimer à agir par nous-mêmes, à être arbitres de notre conduite. Ainsi elle se trouve choquée d'être obligée de s'en rapporter à d'autres.

XVIII.

C'est souvent que nous avons très-peu de desir de plaire à Dieu. Donnez-

si un cœur bien touché de ce desir, goûte le bonheur qu'il y a à se conformer à sa volonté, & qui connoît que c'est l'honneur, le bonheur, & la justice de l'homme. Il sera ravi qu'on lui fournisse un moyen de connoître & de suivre la volonté de Dieu dans toutes ses actions. Bien-loin de trouver importun cet assujettissement, il le regardera comme le plus grand bien de la vie. Il trouvera sa paix & son repos & ne trouvera par-tout ailleurs que trouble & inquiétude.

XIX.

C'est souvent que n'ayant pas voulu nous soumettre à la pratique de ce conseil, nous avons peine que d'autres le pratiquent de peur de leur être inférieurs en ce point & de paroître moins fervens & moins zelés qu'eux. Car on se regarde de devotion comme d'autre chose, & l'on ne veut pas que ce que nous avons jamais pratiqué soit de grande estime. On tâche même de décrier dans les autres ce qu'on ne voit point en soi, afin qu'ils n'aient pas cet avantage sur nous.

XX.

Enfin c'est qu'on aime une vie sans

48 *Du mal qu'il y a de détourner*
contrainte , une vie d'inclination , une
vie de liberté où toutes nos actions
soient assaisonnées du sel , non de la sa-
gesse , mais de notre propre volonté
sans lequel il n'y a rien qui nous pa-
roisse agréable.

XXI.

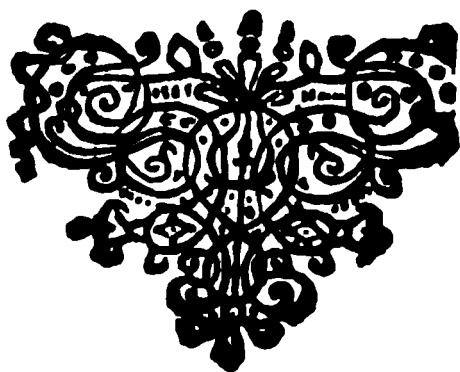
Ce seroit bien assez de se priver soi-
même des avantages de l'obéissance,
& il y auroit toujours en cela un grand
défaut de lumière & de zèle pour la
perfection de son ame. Car si le refus
de l'observation des conseils n'est pas
un péché , c'est au-moins un défaut de
connoissance du don de Dieu , & l'on
peut dire à ceux qui sont dans cet état :
Si scires donum Dei. Si vous connaissiez
le don de Dieu, pour marquer qu'ils
ne le connoissent pas ; car on ne le
méprise point quand on le connoît.
Quiconque donc le méprise ne le con-
noît pas , mais c'est un très-grand mal
d'envier ce don à ceux à qui Dieu le
fait , & de s'efforcer de le leur rendre mé-
prisable. C'est ce qui ne se peut excuser,
& pour en donner quelque image , je
demande ce qu'on devroit juger d'une
personne qui se trouvant chez des gens
qui ne se serviroient que de vaisselle
d'argent trouveroit moyen de la fous-

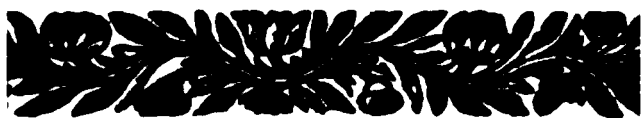
taire pour en substituer de terre ou de plomb, diroit-on que cette personne ne leur fait aucun tort ? Or c'est ce que fait celui qui conseille à d'autres de se dispenser de joindre à leurs actions communes le mérite de l'obéissance. La plupart de nos bonnes œuvres ne sont que du plomb & du cuivre, parceque notre propre volonté y domine, & que nous y cherchons plus notre satisfaction que celle de Dieu ; mais quiconque a trouvé le secret d'y joindre le motif de l'obéissance en ne s'y portant que pour obéir à la volonté de Dieu manifestée par les Supérieurs, trouve le moyen de changer en argent & en or toutes ces œuvres qui n'auroient souvent été d'aucun prix. C'est un moyen admirable pour s'enrichir par les plus petites œuvres. C'est donc priver le prochain d'un trésor inestimable que de le dégoûter de la pratique de l'obéissance dans les plus petites actions, sous prétexte que cela est importun à la nature.

XXII.

Que de peines pour s'enrichir de biens périssables, & combien de travaux ne faut-il point endurer pour les acquies ? Cependant l'amour sincere que l'on en a, fait que cette peine nous est agré-

60 *Du mal qu'il y a de detour. &c. III. Tra-*
ble, & qu'on est bien aise de la souffrir.
Un Avocat est bien aise de se lasser
donner des avis à ceux qui le consul-
tent. Un Medecin se fatigue volontiers
aux travaux de son emploi, & ne plaint
guères sa peine. Aimons véritable-
ment les biens du ciel & les richesses spi-
rituelles, & nous ne serons point impor-
tunés des petits assujettissemens auxquels
il se faut soumettre, qui nous enrichissent
des dons de Dieu. Aimons Dieu, & nous
ne dégoûterons jamais personne de ce
qui lui est agréable.





ATRIE'ME TRAITE.

L' H U M I L I T É
doit accompagner les œu-
s exterieures de charité.

L

* N ne sauroit séparer réelle-
 ment la charité interieure de
 l'humilité, parceque la cha-
 rité est l'amour de la justice,
 justice'oblige l'homme superbe
 nilier. Dieu hait necessairement
 comme un violement de la ju-
 stice. Il est impossible qu'il ne le veuille
 punir. On ne sauroit donc aimer Dieu
 sans dans cette inclination de
 justice est essencielle à sa nature, qui
 est. *Deus charitas est.* On hait donc ^{1. Ioh. 1.}
 le orgueil, on le punit, & on tâche ^{4. 16.}
 de détruire par l'instinct naturel de la

II.

Si la charité interieure est réel-
 lement inseparable de l'humilité, il n'y a
 plus ordinaire que de séparer les

actions exterieures de charité & d'humilité interieure. On ne voit que trop de gens qui s'élèvent par des actions de charité, qui en deviennent plus fiers, plus attachés à eux-mêmes, plus méprisans à l'égard des autres. On fait servir les actions humiliantes de degré pour s'élever & pour dominer sur les autres. Le soin des pauvres enfermant quelque autorité, parcequ'il faut pouvoir s'opposer à leurs injustes passions, accoutume à l'air de domination, & de cet air on passe souvent à l'esprit de domination. Parcequ'il faut beaucoup agir, on y est souvent tout dissipé & tout hors de soi. On ne peut pas consulter sur toutes choses, & il est souvent nécessaire d'agir de soi-même, & cela rend insensiblement décisif. On regle les choses comme on les a une fois réglées, & on fait ensuite avec confiance & sans crainte ce qu'on a fait d'abord avec quelque crainte. Une fausse décision réitérée devient souvent un principe de conduite, & l'on n'en doute plus, parceque l'on suppose avec raison qu'on a cessé d'en douter.

III.

Il faut donc qu'une personne qui se trouve engagée par l'ordre de Dieu à des actions exterieures de charité, sup-

ose que ce qui est arrivé à une infinité d'autres lui peut arriver aussi, & qu'elle ait crainte de s'acquiescer de cet emploi sans aucune charité véritable & intérieure, qu'elle y doit beaucoup apprendre l'esprit de présomption, la confiance en soi-même, la témérité, & enfin l'illusion. Il faut qu'elle soit fortement persuadée qu'elle ne doit jamais juger de l'état de son âme par la multitude de ses actions, & que ces actions mêmes obligent plus étroitement à demander Dieu une véritable humilité & une crainte profonde de ses jugemens pour résister à l'élevation qui en peut naître, qui en naît ordinairement, & pour éviter que le démon ne se serve pour nous perdre des actions mêmes que nous croyons faire pour opérer notre salut.

IV.

C'est un principe constant de la morale Chrétienne, qu'on peut faire sans charité intérieure les œuvres les plus éclatantes de charité extérieure. C'est l'Apôtre même qui l'enseigne expressément ^{1. Cor.} déclarant que quoiqu'on distribue son bien aux pauvres, on est néanmoins un pur néant devant Dieu, si l'on fait sans charité. Il suppose donc que cas est très-possible, & qu'on peut sans

64 De l'humilité dans les œuvres

amour de Dieu distribuer tous les biens aux pauvres , & par conséquent il y a encore beaucoup plus possible de distribuer sans charité les aumônes que d'autres se croient obligés de faire aux pauvres.

V.

Il est bon aussi d'avoir dans l'esprit cette vérité que ce que Dieu demande principalement des hommes dans ce monde, est qu'ils travaillent à s'humilier à se guérir de la playe de l'orgueil. Il ne demande pas à tous les œuvres de charité extérieure, ni les grandes mortifications : il ne demande pas à tous qu'ils instruisent les autres, mais il n'y a personne qu'il dispense de s'humilier. Comme l'orgueil est la maladie générale de tous les hommes, c'est aussi pour eux un devoir général de s'en guérir. Ils doivent croire que le principal emploi de ce monde doit être celle-là. Enfin c'est la principale pour laquelle Dieu leur conserve la vie ; & s'ils n'y satisfont pas, il est vrai de dire qu'ils ont reçu leur ame vain : *acceperunt in vano animam suam*.

VI.

C'est pourquoi comme les Marchands exacts & qui tiennent leurs affaires en bon ordre, entrent souvent en com-

Ps. 23.
4.

de leurs dettes actives & passives, pour voir si leur fond est diminué ou augmenté, de même ceux qui veillent, comme il faut, sur l'état de leur ame, s'examinent particulièrement sur l'article de l'humilité; & s'ils reconnoissent par cet examen qu'il y a quelque chose de plus fier & de plus élevé en eux, qu'ils ont moins de défiance d'eux-mêmes, & moins de docilité, qu'ils sont moins disposés à obéir & à demeurer dans le dernier rang, que l'autorité & la supériorité sur les autres leur plaît davantage, qu'ils ont plus d'inclination à ce qui les signale dans le monde, & à ce qui donne ce qu'on y appelle considération, qu'ils sont plus durs envers les autres, & plus portés à les rabbaïsser, ils doivent croire qu'ils ont fait de grandes pertes, & qu'ils ont beaucoup reculé, au-lieu d'avancer. C'est un examen de soi-même qu'on doit faire souvent, sur-tout quand on est dans un emploi qui porte de lui-même à cet air d'autorité, & dans lequel l'exemple des autres fait voir qu'on le contracte aisément.

V I I.

Ce n'est pas qu'il y ait aucun emploi dans le monde qui fournisse plus de vûes spirituelles pour s'humilier que la charité.

66 *De l'humilité dans les œuvres*
qu'on exerce envers les pauvres , & si
étoit vraiment spirituel , on feroit
celle dans des sentimens d'humilité
l'on y feroit de grans progrès. C'est
pourquoi afin d'y donner de l'ouverture ,
en proposerons ici diverses pratiques.

Premierement les pauvres mêmes
des images & des exemples d'orgueil
humiliés sous la main de Dieu ; car
les maux de la vie , & principalement
pauvreté sont de justes corrections
lesquelles Dieu réprime l'orgueil
hommes ; ce qui fait qu'ils sont app
par saint Augustin : *Incrépation superbo*
de severes reprimandes faites aux su
bes. L'homme par sa nature n'étoit p
fait pour être exposé aux incommo
de la pauvreté , & Dieu ne l'y a reduit
à tous les maux qui en sont des su
que pour abbatre son orgueil. Die
rend pauvre , on parcequ'il s'est élevé
ses richesses , ou parcequ'il est dispo
s'en élever. Ce n'est pas qu'on ait
d'imputer à tous les pauvres un org
particulier , mais l'orgueil general ne
fit que trop pour meriter cette puni
Dieu voit dans tous les hommes une
position actuelle qui les feroit abuse
richesses s'ils en avoient , & à laque
juge par un conseil de miséricorde
justice que la pauvreté convient cor

ste châtimement, ou comme un remède salutaire. Ainsi comme on se doit justifier coupable des mêmes pechés qui attirent cette punition sur les hommes, la vue de ces miseres nous doit donner un sentiment de cette playe interieure nous avons aussi-bien qu'eux, & qui se fait aussi bien en nous qu'en eux la même punition, c'est-à-dire la pauvreté.

VIII.

Les pauvres nous sont des images de nous-mêmes punis, nous nous pouvons voir à nous-mêmes d'images d'orgueil-que Dieu a exemptés de cette punition, que nous avons meritée aussi qu'eux. Et ainsi nous devons nous reconnaître que nous avons une obligation particuliere à nous humilier, afin que nos humiliations volontaires puissent suppléer à celles des humiliations involontaires de la pauvreté, & qu'ainsi la justice de Dieu soit également satisfaite. Car c'est un principe que nous devons avoir dans l'esprit, que Dieu est incapable de souffrir l'orgueil sans punition. Ainsi nous ne sommes exemptés de celle de la pauvreté, mais en devons substituer quelqu'autre, & tant de punir en nous l'orgueil, il n'y a point de punition plus proportionnée à celle de l'humilité de cœur, & de

68 *De l'humilité dans les œuvres*

l'acceptation volontaire de toutes les humiliations qui nous arrivent de la part des hommes. Bien loin de couvrir avec adresse nos défauts, afin de nous en épargner la confusion devant les hommes, nous devons embrasser avec joie toutes ce qu'ils nous peuvent attirer, & craindre même après cela que Dieu ne se contrarie pas de cette peine, puisque nous voyons combien il en exige de plus grandes de plus rudes de tant de gens qu'il a conduits à la pauvreté.

I X.

C'est une chose que l'on considère mais qui mérite d'être fort considérée que la grandeur du rabaissement auquel Dieu a condamné les pauvres; & dont il a dispensé les riches; & pour le comprendre un peu mieux, il faut concevoir que ce rabaissement consiste proprement dans la vue des pensées de ceux qui ne les estiment vils & rabaisés. Or il n'y a rien d'égal à la grandeur du rabaissement que les pauvres font dans l'idée des riches. On ne les compte pour rien. Il leur semble qu'ils ne soient pas de même nature que nous. On les regarde comme le rebut du monde, comme réduits à l'extrémité de la vileté & de la bassesse. Les pauvres peuvent ignorer toutes ces pensées. (

un spectacle toujours exposé à leur esprit & qui les rabaisse continuellement ; car l'esprit humain n'est point assez fort pour pouvoir se soutenir contre une impression universelle. Il y succombe donc , & les pauvres deviennent vils à leurs yeux par la vûe de leur pauvreté. Ils entrent dans une espee de découragement & d'abbattement , & ils se rabaisissent même plus quelquefois qu'ils ne devroient dans la vûe de ces sentimens qu'ils apperçoivent dans l'esprit des autres. Nous devons éviter ces excès , mais en les évitant , nous ne saurions trop compenser par notre humiliation interieure ce défaut d'humiliation exterieure de la pauvreté où sont réduits la plupart des hommes par l'ordre de Dieu , & dont il lui a plu de nous dispenser en remettant cette humiliation à notre choix pour y substituer d'autres œuvres d'humilité & de pénitence.

X.

Cet extrême rabbaissement où les pauvres sont réduits , nous doit encore être par une autre raison un grand sujet de les preferer à nous. C'est que sans même qu'ils ayent beaucoup de vertu , ce rabbaissement profond où ils sont réduits ne laisse pas de diminuer notablement en eux le poids de l'orgueil. Il ne leur en

70 *De l'humilité dans les œuvres*
reste encore que trop , mais il fait
connoître qu'il est moins agissant et
& qu'il leur fait faire beaucoup moi
fautes. Leur esprit abbatu & appesanti
la misere est beaucoup moins susce
ptible des idées de vanité. Or il ne faut
douter que Dieu ne leur tienne co
mpte de cette diminution. S'ils ne sont pa
rueux , ils en sont moins vicieux , &
me leur fardeau en est plus léger p
nous avons sujet de craindre que
tre ne soit d'autant plus pesant , qu
tre orgueil n'ayant point été réprimé
le joug de la pauvreté , il conserve
son poids & toute sa pesanteur , &
doit donner ainsi beaucoup plus de
te de la severité de la justice de Dieu

X I

Cette préférence de l'état des pa
à celui des riches étant très-utile à la
de ceux qui les assistent , il est bon d
rendre diverses raisons présentes pour
cuper tantôt de l'une , & tantôt d'aut
tre , selon que Dieu les y appliquera
pourquoi on en marquera quelq

Y ayant de deux sortes de pauvres
uns qui le sont des biens du monde
les autres des biens intérieurs , c
dire des lumières , des graces , de
tus , & des autres biens spirituels ; c'e
des raisons pour lesquelles Dieu a p

de la premiere sorte de pauvreté , que de nous mettre devant les yeux notre pauvreté spirituelle. Leur misère extérieure si commune est une image vivante de la pauvreté intérieure de notre ame , qui est encore plus commune , quoiqu'infinitement plus terrible. Or il faut reconnoître devant Dieu qu'ils savent bien mieux faire leur métier de pauvres des biens du monde, que nous ne lavons faire celui de pauvres des biens de Dieu. Ils sentent vivement leur pauvreté, nous sommes insensibles à la nôtre. Ils ne se croient point riches des biens du monde quand ils en sont réellement pauvres , nous nous croyons souvent fort riches des biens de la grace, lorsque nous en sommes les plus dépourvus; témoin cet Evêque de l'Apocalypse à qui JESUS-CHRIST adresse ces paroles : *Dixis quod dives sum & locupletatus* Apoc. 3. *& nullius egeo. & nescis quia tu es miser,* 17. *& miserabilis & pauper, & cæcus & nudus :* Vous dites que vous êtes riche & dans l'abondance, & que vous n'avez besoin de rien, cependant vous ne savez pas que vous êtes dans l'extrémité de la misère, & de la pauvreté, dans l'aveuglement & dans la nudité.

XII.

Il arrive assez souvent que l'on devient pauvre par le déreglement de ses mœurs.

par son intemperance, son imprudence, sa paresse. Mais cela se rencontre tous jours dans la pauvreté spirituelle que nous parlons. Ce sont toujours nos vices qui la causent en nous privant de richesses de la grace. Ce sont nos péchés qui nous y entretiennent, & qui nous empêchent d'en sortir. Les sources puisables de la miséricorde de Dieu des biens spirituels sont toujours ouvertes à quiconque y veut puiser, & ce qui nous empêche de nous enrichir, c'est notre négligence qui nous empêche de nous enrichir. Ainsi cette pauvreté est toujours honteuse. Elle ne nous rend seulement misérables, mais criminelle elle doit toujours être pour nous un sujet de confusion, parceque c'est toujours par notre faute que nous y sommes tombés, & qu'elle subsiste. Il ne faudroit que nous rendre riches, que reconnoître clairement notre misère, & on ne le fait pas. Qui ne deviendroit riche des biens du monde, s'il ne falloit pour cela se vouer qu'on ne l'est pas ? Cependant il est très-vrai que l'aveu sincere de la pauvreté spirituelle suffit pour rendre riche parceque c'est l'effet d'un sentiment d'humilité & de pénitence, qui nous faisant juger de nous-mêmes, comme Dieu en juge, nous rend conformes à Dieu & par conséquent détruit en nous la possibilité

ion & la contrariété avec Dieu, ce
ait notre injustice. Il est donc impos-
que nous demeurions pauvres des
s de l'ame, autrement que par notre
nté & par notre faute. Nous ne sau-
s demeurer dans la pauvreté & dans
ustice que par notre faute.

XIII.

ue si nous regardons l'état des pau-
par d'autres vûes que la foi fournit,
y trouverons bien d'autres motifs
le regarder avec respect, & pour
humilier sous eux. Cette impression
nous avons de la bassesse & de la vi-
de cet état est à la verité très-com-
e & très-generale, mais dans le fond
une impression très-fausse, & qui a
urce dans notre vanité & dans notre
iglement. On regarde avec effroi l'é-
les pauvres, c'est-à-dire celui d'une
gence qui rend dépendant de la cha-
d'autrui, & qui assujettit aux incom-
lités de la pauvreté, parcequ'on ne
rupe que des biens extérieurs, &
on ne fait point de réflexion aux ri-
les naturelles qui se trouvent dans
plus pauvres. Ce pauvre que l'on esti-
si peu, ne laisse pas d'être un grand
neur devant Dieu, & les richesses
on ne lui sauroit ôter, sont infiniment
grandes & plus estimables que celles

74 *De l'humilité dans les œuvres de char.*
qui lui manquent. C'est un être ~~est~~
capable de connoître Dieu & de l'aimer.
C'est un ouvrage de Dieu qui est be-
coup au-dessus de toute la nature cor-
porelle de ce soleil, de ces étoiles &
attirent si fort notre admiration. C'est un
compagnon des Anges, un Roi du monde
destiné à le posséder un jour, s'il rem-
plit les devoirs de sa vocation. C'est une
image de Dieu dans laquelle il lui a plu
de représenter les grandeurs infinies d'une
manière beaucoup plus noble, plus
vive, plus expresse que dans tout le reste
de la nature. C'est un membre & un co-
héritier de JESUS-CHRIST, appelé à son
Royaume, & qui en a déjà reçu le don
& les arres.

On dira que toutes ces qualités nous
convenant aussi-bien qu'à eux, ils n'ont
rien par-là au-dessus de nous : En voyez
donc d'autres par lesquelles ils nous sur-
passent. Les pauvres sont la figure de
JESUS-CHRIST pauvre & humilié pour
nous. Ils sont tous couverts des livrées
de JESUS-CHRIST, & ils nous le repre-
sentent dans l'état qui nous doit être le
plus aimable.





CINQUIEME TRAITE.
DES CONDUITES
extraordinaires.

L

DIEU ayant eu dessein de conduire les hommes au salut par la voie de l'humilité, à laquelle la crainte est en quelque sorte nécessaire; il a voulu qu'il y eût du danger non seulement dans tous les états extérieurs, où sa providence les met, mais encore dans toutes les conduites intérieures qu'il tient sur les âmes, afin qu'elles n'eussent jamais lieu de se tenir en assurance, & qu'elles fussent toujours obligées de recourir à lui avec crainte: & tremblement.

La véritable sûreté ne consiste donc pas à se croire en sûreté: elle consiste au contraire à connoître les dangers, & prendre les vrais moyens de les éviter.

76 *Des conduites extraordinaires.*

Or pour connoître ses dangers, il faut comme j'ai dit, connoître & ceux de son état extérieur qui sont plus visibles, & ceux de son état intérieur qui sont plus cachés & plus difficiles à découvrir.

C'est de cette dernière sorte de dangers que j'ai dessein de parler : & voici ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet

I. I.

Dieu a deux sortes de conduite intérieure sur les âmes ; l'une ordinaire, par laquelle il agit tellement sur elles, que ses opérations ne se distinguent pas sensiblement de ce que la nature peut produire dans l'ordre commun : l'autre extraordinaire, où ses opérations sont assez différentes des actions ordinaires de la nature.

Ce n'est point par ces opérations extraordinaires de Dieu qu'il faut juger de la solidité de la vertu des âmes, car la plupart des grans Saints n'ont pas été conduits d'une manière extraordinaire. Et comme il y en aura, selon l'Evangile, qui auront eu des dons particuliers, jusques à prophétiser, à chasser les démons, & à faire des miracles, qui seront rejetés de Dieu ; il se peut faire aussi qu'il y en ait qui n'ayent qu'une vertu foible & commune. Si l'on avoit donc le choix de

des deux sortes de conduites, on devroit choisir par soi-même, celle qui est plus commune.

Mais parceque Dieu qui dispose souverainement de ses graces, n'en donne pas le choix aux ames, celles qui contre leur inclination seroient effectivement engagées dans quelque voie un peu extraordinaire, sont obligées d'ouvrir les yeux sur les dangers dont elle est environnée, & de prendre les moyens que Dieu leur donne pour s'en garantir.

I I I.

On peut reduire ces dangers à trois principaux, l'illusion, la témérité, la vanité.

L'illusion consiste à prendre les productions de leur fantaisie, & des operations purement naturelles, pour des operations surnaturelles de Dieu.

La témérité, à se conduire elles-mêmes, ou à conduire les autres sur de fausses lumieres & sans vocation de Dieu.

La vanité, à s'élever interieurement des graces qu'elles croiroient avoir reçues de Dieu, ou des louanges qu'elles recevroient des hommes.

I V.

Pour entendre comment elles peuvent

Des visions extraordinaires.

tomber dans l'illusion, même de be-
foi ; il faut savoir que comme la gra-
deux manieres d'agir, l'une ordinaire
l'autre extraordinaire, la nature a
deux sortes d'operations, les unes
communes, & les autres moins com-
unes. Car lorsque les personnes qui
l'imagination forte, viennent de p-
l'échauffer par quelque action un peu
lente, elles dispoient par-là leur cer-
à agir d'une maniere qui les surpren-
les-mêmes : & leurs pensées devien-
si vives & si différentes des pensées co-
munes, qu'elles les prennent aisé-
pour des lumieres de Dieu : ainsi
sont sujettes à s'y attacher, & à les a-
& à ne suivre qu'elles-mêmes, en
faisant suivre Dieu.

Quoiqu'il y ait de veritables vi-
il est certain néanmoins que la pl-
de celles que certaines personnes cro-
avoir, ne sont autre chose que d-
idées vives formées par leur prop-
prit agissant d'une maniere extra-
naire : & c'est pourquoy sainte Th-
apparut après la mort à une Reli-
de son Ordre, & lui défendit de fai-
le Livre de sa vie à ses Religieuses
pour de leur donner l'amour des
extraordinaires, parceque, lui dit-
de deux cens visions, il n'y en

as quelquefois deux véritables.

La connoissance que ces personnes ont des principes de la Religion , leur fait bien dire en general qu'elles ne veulent suivre que Dieu , mais en particulier elles prennent pour instinct de Dieu toutes ces idées vives & extraordinaires qui forment leur imagination.

Il y a une infinité d'exemples de ces sortes d'illusions , & j'en ai vu un fort remarquable dans la personne d'une Demoiselle veuve , qui ayant assez d'esprit naturel , que la chaleur de son cerveau avoit extraordinairement agité , prenoit toutes ses pensées pour des lumières infaillibles , parcequ'elle en étoit elle-même surprise , & ainsi elle décidoit tout avec une confiance effroyable , quoiqu'elle fût extraordinairement bornée , qu'elle se trompât souvent , & que ce qu'elle disoit , n'eût rien de rare que la fierté avec laquelle elle le disoit.

V.

L'illusion produit ordinairement le mérité : car en prenant ses pensées pour des pensées de Dieu , on s'y attache , on s'y préfère à celles des autres , & comme elles sont plus vives , on s' imagine qu'elles sont aussi plus justes & plus solides. Cependant cela n'est pas. Car il se

80. *Des conduites extraordinaires.*

peut fort bien faire qu'une pensée soit fort vive, & néanmoins qu'elle soit fautive & la raison est que souvent ceux qui voyent si vivement les choses, ne voyent qu'une à la fois, & ont l'esprit peu étendu & très-borné. Or la vérité dépend de toutes les circonstances de la chose dont on veut juger.

Il semble quelquefois qu'une action est bonne par rapport à un certain objet, quoiqu'elle ne laisse pas d'être mauvaise en la regardant avec toutes les circonstances. C'est une bonne chose que de soulager un misérable, mais il n'est pas bon de le soulager par un mensonge, par une action qui scandalise le monde, par des voies qui sont injustes en elles-mêmes.

Il est bon de soutenir une famille dans la nécessité, mais ce n'est pas en procurant des Benefices à des enfans qui ne sont peut-être pas appelés à l'Eglise.

V I.

On fait assez ce que c'est que cette sorte de vanité, qui consiste en des complaisances sur soi-même, & dans un plaisir sensible que l'on prend aux louanges & aux app'audissemens des hommes. Mais il y en a une autre plus fine & plus délicate, contre laquelle les personnes qui ont quelque chose d'extraordinaire, ne

as moins obligées d'être en garde. que l'humeur des gens du monde tant à témoigner beaucoup de confiance pour les personnes d'une extraordinaire, qui ne les incommodent dans leurs passions, l'ame s'attache peu à peu à se nourrir de son, & elle devient plus sensible aux biens, & aux rebus, elle ne peut plus de demeurer inconnue, & d'être oubli des hommes : elle conçoit une estime interieure de soi-même qui la rend aigre à l'égard de ceux qui opposent à ses desirs.

On a un étrange exemple dans sainte Geneviève, qui rapporte qu'une femme qui avoit vécu avec grande odeur de piété, & communioit tous les jours, mais étoit élevée en elle-même, mourut subitement en s'emportant de colère contre un Prêtre qui n'avoit pas voulu dire la Messe, parcequ'il ne le pouvoit faire avec la decence requise.

Il y a les principaux dangers de ces suites extraordinaires. Dieu qui y envoie certaines âmes, fait bien les envoyer : mais il est toujours bon qu'elles connoissent, qu'elles les craignent, qu'elles demandent à Dieu qu'il les en délivre, qu'elles embrassent les moyens pour les éviter.

V I L

Ceux qui sont les plus propres à se garantir de l'illusion, ont une grande défiance de leurs pensées, quelques bonnes qu'elles leur paroissent, ils ne s'assurent pas facilement qu'elles soient de Dieu ; ils les laissent pour ce qu'elles sont mais ils ne les prennent point pour règles de leur conduite, & ne suivent dans leurs actions que les lumieres de la foi, & les verités generales des mœurs que Dieu a fait connoître à son Eglise.

Et comme ils ne doivent pas croire en être assez instruits par eux-mêmes, la regle la plus commune qui a été observée par les personnes que Dieu a conduites par des voies particulieres, a été d'aimer à conférer avec des personnes savantes, à se découvrir à eux, & à se soumettre à leur conduite. Sainte Therese, Sœur Marie de l'Incarnation, & plusieurs autres l'ont pratiqué toute leur vie, & ont fait de cela l'essenciel de leur dévotion.

Il est vrai qu'il faut un grand discernement pour cela ; car il y a peu de ces personnes savantes & spirituelles. Elles ont beaucoup à craindre de tomber entre les mains de quelque esprit credule, qui s'amuse à elles, & qui prenne plaisir à

entretenir dans l'illusion. C'est pour-
oi elles doivent preferer ceux qui sont
plus défiants & moins credules , quoiqu'il
y ait aussi de l'excès dans ceux qui sup-
posent generalement que tout ce qui n'est
pas ordinaire est illusion.

Et comme ce choix des personnes sa-
intes & pieuses est autant difficile qu'il
est necessaire , elles doivent beaucoup
recommander à Dieu qu'il les adresse à quel-
qu'un qui puisse les conduire. La raison
est faite qu'elles n'en trouvent pas , étant
incapables qu'elles ne le desirerent pas , & ne
demandent pas assez.

V I I I.

Elles trouveroient dans l'obéissance
une bonne conduite , le remede à la té-
merité & à la vanité , aussi-bien qu'à l'il-
lusion ; parcequ'elles pourroient consul-
ter leur Directeur sur toutes leurs ac-
tions , & éviter ainsi la témérité , & qu'é-
tant vraiment spirituel , il jugeroit bien si
elles ne s'élevent point interieurement ,
si certaines actions exterieures , cer-
tains commerces avec des personnes qui
les louent & qui les approuvent , ne leur
sont point dangereux.

I X.

Elles ne doivent point s'assurer en-

84. *Des conduites extraordinaires.*

tierement d'être exemptes de vanité, sur ce qu'elles n'en sentent point ; car il y en a une qui est si subtile , qu'elle ne se sent point par les personnes qui l'ont, quoiqu'elle soit souvent assez sensible aux autres : & quand elles n'en auroient point dans le temps présent , elles doivent toujours la craindre pour l'avenir, l'homme n'étant jamais entièrement purifié de cette corruption , & n'y ayant rien à quoi elle ne se puisse attacher , & où l'on n'ait sujet de la craindre, en quelque degré de sainteté que Dieu ait élevé une ame.

Dans la Il n'y a point de plus petit & de plus *Regle* bas sujet de vanité, que de lire dans un *38.* refectoire : cependant saint Benoist oblige tous les Religieux qui étoient souvent des Saints, de faire une priere publique pour être préservé de la vanité dans cette action si commune : ce qui fait voir que les personnes qui ne sont pas si saintes que ces grans Religieux, ont raison de l'apprehender dans des actions plus capables de la faire naître, que n'est celle de lire dans un refectoire.

Voilà, ce semble , ce que devroient dire & souhaiter toutes les personnes qui ont quelque chose d'extraordinaire ; mais comme il n'est pas toujours aisé qu'elles trouvent le secours d'un homme spiri-

meſ. pour les conduire , elles doivent cependant entreprendre peu de choſes , & ne ſe mêler que de celles qui ſont proportionnées à leur état , comme d'aſſiſter les malades , d'inſtruire des enfans , ſans entreprendre ſur leurs ſimples lumières de décider rien d'important , ni de donner des regles de conduite à perſonne.





SIXIÈME TRAITE. DU SCANDALE.

I.



LE monde a donné au mot de scandale une signification fort resserrée : car il n'entend d'ordinaire par ce terme que les actions qu'il appelle scandaleuses ; c'est-à-dire celles qui frappent l'esprit par leur énormité, & qui y causent de l'horreur. Mais comme ce ne sera pas le monde qui jugera des scandales, & que l'on a beau avoir évité toutes ces actions qu'il nomme scandaleuses, on ne laissera pas d'être sévèrement puni, si l'on tombe dans celles que Dieu traite de scandales, il est important de bien entendre ce qui y est renfermé selon le langage de l'Ecriture.

II.

Scandale signifie donc ce qui cause une chute, c'est-à-dire un péché, ou qui est capable d'en causer. Ainsi scandali-

et c'est donner occasion de chute à quelqu'un. Or encore que les actions infâmes, injustes & cruelles qui causent le l'horreur soient effectivement scandaleuses, parceque celui qui les commet porte autant qu'il peut les autres à les imiter ; on peut dire néanmoins que ces actions qui portent leur condamnation sur le front, sont en quelque sorte les moins scandaleuses, parcequ'elles font tomber moins de personnes. L'horreur qu'on en conçoit bien loin d'être un scandale en est au-contraire un remède et un préservatif, puisque c'est ce qui nous empêche d'imiter les actions vicieuses.

I I L

Il y a donc bien plus de scandale dans certaines actions qui ne frappent point l'esprit d'un sentiment d'horreur, qui se glissent doucement dans l'ame, parcequ'elles sont au-contraire communément approuvées ou tolérées. Ces actions, dis-je, sont d'autant plus scandaleuses, que l'esprit se porte plus facilement à les imiter, & qu'elles sont ainsi de véritables causes de chutes. En voici quelques exemples.

I V.

Toutes les personnes qui entrent dans

nos passions , qui les excusent , qui les approuvent, qui les autorisent, nous scandalisent , parcequ'elles nous font effectivement tomber & nous empêchent de nous relever. Si une personne , par exemple avoit conçu de la jalousie ou de l'aversion contre quelqu'autre , ce seroit le scandaliser que de sapper les fondemens de l'estime de celui qui en est l'objet en prenant à tâche de montrer que bien des gens ne l'estiment pas ; & que ceux qui l'estiment ne s'y connoissent guères, en le traitant de dégoûtant & d'insupportable : Car tous ces discours tendent à justifier sa jalousie , à accroître son aversion & à diminuer la charité qu'il peut avoir. Or on ne sauroit diminuer la charité dans un cœur sans le mettre en danger de la perdre , qui est le scandale le plus effectif où une ame puisse tomber.

V.

Voici un autre scandale plus subtil sur lequel on fait encore moins de réflexion.

On voit peu de bâtimens matériels qui ayent besoin dès le commencement d'être étayés , & ils subsistent d'ordinaire assez long-temps sans d'autres appuis que ceux qui font partie du bâtiment même , comme les murailles , les piliers

Et les colonnes , mais il n'en est pas de même des édifices spirituels. Il y en a peu , qui pour subsister , outre les appuis essentiels, n'ayent encore besoin de quelques soutiens étrangers. Les passions qui ont effort pour les renverser , ne sont pas toujours arrêtées par des lumières de vérité & par des mouvemens d'amour de Dieu , mais sont souvent balancées & contrepesées par d'autres passions humaines plus raisonnables qui en modèrent la violence. Il entre toujours d'ordinaire quelques vûes humaines dans ce qui affermit & fait subsister les hommes dans l'état où Dieu les veut. La crainte humaine d'être taxé d'inconstance ou de se priver légèrement de certains avantages temporels , sert souvent d'étayes pour soutenir l'esprit contre l'instabilité , & en diminuant l'effort des passions , donne lieu à la raison & à la grace de s'en rendre victorieuses.

Si donc une personne imprudente venoit par ses discours à soustraire tous ces appuis , à détruire , par exemple l'autorité de ceux pour qui la personne ébranlée avoit de la créance & du respect , à lui ôter les vûes humaines qui la soutenoient , à lui faire croire qu'elle agiroit à l'âge en quittant son état , il est clair qu'elle seroit au même danger d'être ren-

verſce qu'un édifice érayé de tous côtés auquel on viendroit à ôter toutes les érayes qu'on y avoit miſes.

V I.

On peut quelquefois ſcandalifer les autres par des louanges qu'on donne imprudemment à certains genres de vie non ſeulement quand ils ſont mauvais, mais auſſi quand ils ſont bons. Ce qu'on loue eſt bon en ſoi, mais étant moins parfait que ce que pratiquent ceux devant qui on le loue, on les porte par là à deſirer ce genre de vie moins parfait ; les perſonnes foibles & peu zelées étant toujours portées à ſe ranger à ce qui eſt de plus commode à la nature. Ainſi on fait ſouvent ſervir la vertu même de certaines perſonnes pour introduire dans le cœur des autres l'amour du relâchement.

V I I.

Enfin il y a des perſonnes dont la converſation eſt en quelque ſorte ſcandaluſe ſans qu'elles y penſent, & ce ſont celles qui ayant du mérite & de la vertu, ont de plus un certain agrément qui plaît à ceux avec qui elles vivent ; car ſ'il ſe trouve que ces perſonnes ayent quelque inclination aux opinions relâchées, elles ne

nqueront guères d'autoriser le mal par rien même qui paroît en elles. La pro-
 ïon de pieté qu'elles font ôte le soup-
 i que leurs actions puissent n'être pas
 z réglées. On croit se pouvoir per-
 ttre ce qu'elles se permettent. On
 cuse d'une severité indiscrete & de
 donner des gênes inutiles quand on
 t ces personnes se donner une liberté
 s grande que celles que l'on se don-
 , & ainsi ce qu'il y a de bon en elles
 sert qu'à inspirer le relâchement aux
 res. Ces sortes de personnes, d'ailleurs
 tueuses , sont dangereuses dans les
 ietés. Car d'ordinaire le foible em-
 te le fort, les esprits ayant bien plus de
 te à se relâcher, que ces personnes
 nt de disposition à profiter du bon-
 emple & de la regularité des autres.

VIII.

Toutes les passions sont des especes de
 ndales , c'est-à-dire, qu'elles disposent
 ne de celui qui les voit, au peché &
 chutes. Toute passion imprime dans
 ne son image , qui est une idée de
 lion. Les hommes ont une subtilité
 nirable à découvrir dans les autres
 mouvemens secrets de leurs passions,
 vent parcequ'ils en sont choqués, &
 vent aussi parcequ'ils sont tentés d'y

entrer. On apprend par les passions des autres les voies qu'il faut tenir pour réussir dans les siennes. C'est ainsi qu'on apprend souvent dans les intrigues des Romains le langage & les adresses de ces sortes de passions. Et il en est de même de toutes les autres. Chaque passion a son langage & ses adresses que l'on apprend en les voyant en autrui.

I X.

Toutes nos erreurs sont scandaleuses, car elles obscurcissent toujours quelque vérité dans l'esprit, & cette vérité obscurcie peut devenir une source d'illusion dans la conduite de la vie. Elle nous peut donc causer quelque chute & par conséquent nous scandaliser.

X.

Tout déguisement & toute conduite artificieuse est un scandale ; car on apprend par là à s'écarter de la simplicité & de la droiture, & à substituer ce qu'on desire à la vérité toute simple & toute naïve, ce qui incline les gens à faire régner par tout leurs desirs & leurs inclinations ; & c'est un grand scandale que cela.

XI.

Excuse accompagnée de fierté, est le ; car trouvant les esprits pré-l'opinion qu'on a tort, la fierté à donner l'idée qu'on a beaucoup à souffrir d'être repris, & ni humilité ni sincérité. Si la net de desavouer la faute qu'on ite, on le peut faire, mais c'est t les gens que d'augmenter on qu'ils en ont déjà par la hauteur laquelle on s'en défend.

XII.

Se soi-même, & dire des choses stage, est une conduite scandalar, ou l'on scandalise les autres pparence de vanité, & on les ger de nous en mauvaise part, porte à ne faire pas difficulté de r en se louant eux-mêmes, & remarquer les avantages qu'ils oir.

XIII.

di & entreprenant, est un scan-mauvais exemple ; parceque lu monde ne se sauroit garan-merité que par la retenue & ie. Leur donner l'exemple

24 Du Scandale.

d'une conduite hardie , ingerante , c'est leur apprendre à se casser la tête par une conduite téméraire.

XIV.

L'air décisif & plein de confiance cause ordinairement du scandale , soit qu'on ait raison soit qu'on ait tort. Quelque raison qu'on ait , il porte dans l'esprit de plusieurs une idée de présomption , & par là il leur rend la vérité même suspecte. Mais si l'on a tort , le scandale devient encore plus grand. Car on offense ceux qui le reconnoissent en prêtant à la fausseté un air de confiance qui ne tiendroit pas même à la vérité. On impose aux autres par cet air, & on leur inspire la fausseté. Et enfin on donne aux gens un exemple d'une manière de parler présomptueuse à laquelle ils sont naturellement assez portés , & dont ils s'accoutument à revêtir leurs pensées les plus téméraires & les plus mal fondées. Il faut donc s'accoutumer à parler toujours humblement , puisque l'on doit toujours penser humblement, & qu'il est impossible que des paroles qui ne sont pas humbles ne naissent de quelque idée qui n'est pas assez modeste. C'est donc plutôt un précepte qu'un conseil que cette maxime de saint Bernard : *Quæ totæ vos parolæ, oient assaisonnées du sel de*

e. OMNIS *sermo vester dubitationis sale
m ditus.* Car il est difficile autrement
iter l'air présomptueux & décisif.

XV.

faut remarquer dans tous ces divers
nples , qu'on ne laisse pas de tomber
stivement dans le peché du scandale,
même que la vertu preservant le pro-
in des mauvais effets que l'impruden-
le notre mauvaise conduite auroit pu
e sur lui , on ne lui fait effectivement
un tort. Car c'est ce que saint Augu-
décide formellement en parlant des
eurs qui donnent de mauvais exem-
à leur peuple. *Encore, dit-il , qu'il y*
it plusieurs qui se garantissent de l'im-
sion des mauvais exemples par la solidité
leur vertu , ces Pasteurs qui les domi-
nt ne laissent pas d'être homicides :
me à l'égard de ces personnes qui ne
urent point. Et ille vivit, dit-il, & ille
icida est. Celui à qui vous avez donné
nauvais exemple est vivant , mais vous
laissez pas d'en être homicide.

To. 5.
Serm.
46. n. 9.





SEPTIEME TRAITE.

*QU'ON N'A JAMAIS
sujet de se plaindre de ceux qui
nous accusent de quelque dé-
faut.*

I.



ORSQUE nous apprenons qu'une personne a trouvé à redire à notre conduite en quelque chose, il est bien clair que nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, si elle l'a fait avec ces deux conditions. La premiere est de ne blâmer que ce qui est effectivement blâmable selon la regle de la verité. Et la seconde, de ne s'être point trompée dans l'application quelle nous a faite de cette regle. Car cette personne en improuvant une chose mauvaise en soi, est conforme en cela au jugement de Dieu, qui improuve & condanne tout ce qui est mauvais; & en nous blâmant parceque nous avons agi effectivement d'une maniere con-
traire

plaindre de ceux, &c. VII. Tr. 97.
ette regle, elle ne fait encore que
bien fait. Or c'est une grande in-
e ne vouloir pas qu'un autre ju-
ous comme Dieu en juge. Car
nent que Dieu porte de nous
tainement juste & veritable, c'est
qu'on ne juge pas justement &
ment de nous.

II.

impossible d'obtenir de Dieu le
de nos pechés qu'en acquiesçant
gement, & en condannant en
qu'il y condanne. Il faut neces-
it lui dire avec David. *Vous êtes* Psf. 118.
gneur, & votre jugement est droit : v. 137.
s es, Domine, & rectum iudicium
r il est impossible de pratiquer
égard de Dieu, lorsqu'on fait
gré à une personne de ce qu'elle
nous comme Dieu en juge : car
e marque visible que l'on hait
nent & que l'on n'y acquiesce

III.

quiesçant au jugement de l'hom-
forme à celui de Dieu, l'on ap-
ieu, parcequ'on lui devient con-
En s'en offençant on résiste à
on l'irrite, & par consequent l'on
VL **E**

P*Ne se pas plaindre de ceux*
s'attire un jugement plus dur, parcequ'
ajoute l'orgueil & l'opiniâtreté à la pre
miere faute. Quel plus grand orgu
que de vouloir que l'homme ne conda
ne pas en nous ceque la verité y co
danne ! Quelle opiniâtreté plus gran
que de persister dans une disposition q
Dieu ne sauroit approuver !

IV.

Mais quand il arriveroit que la p
sonne qui nous blâme & qui nous accu
se tromperoit, ce ne pourroit être qu'
deux manieres : ou parceque la regle
laquelle elle nous jugeroit seroit fau
& trompeuse, ou parcequ'elle en fer
une fausse application, en nous im
tant contre la verité d'avoir violé ce
regle. Si c'est en la premiere manie
nous avons sujet de la plaindre elle-m
me de ce qu'elle se mêle de juger. Si
connoître la verité qui doit être la re
de tous les jugemens. Mais nous hai av
néanmoins quelque sorte d'obligati
car enfin elle n'a blâmé en nous que
qu'elle a cru blâmable ; c'est-à-dire, qu'
elle a voulu nous guérir d'un mal &
nous n'avions point & qu'elle croyoit
nous eussions. Or la volonté de m
guérir est toujours une espece de m
se. Elle nous a souhaité un bien en p

qui accusent nos défauts. VII. Tr. 99
tant la guérison , & l'on a toujours
obligation à un Médecin qui nous
donne des remèdes pour nous guérir
le fièvre , quoiqu'il se trompe en sup-
posant que nous l'ayons effectivement.

V.

Cela est encore plus vrai lorsque ne
comparaissant pas dans la règle elle se
trouve dans l'application qu'elle en fait,
nous croyant effectivement coupables
de la faute que nous n'aurions pas com-
mise. Car il est sans doute que nous n'au-
rions aucun sujet de nous plaindre , si
personne nous disoit simplement :
vous êtes capable d'un tel défaut , vous
en devez humilier ; car il est vrai que
nous sommes en effet capables , & que
cette capacité est un sujet réel d'humilia-

tion nous n'aurions encore aucun sujet de
nous plaindre si elle n'avoit fait que nous
nous en rendrions compte. Vous devez veiller sur vous pour
éviter ce défaut à l'avenir ; car la vigi-
lance sur des défauts dont on est capable
est jamais mauvaise.

Or en nous disant que nous avons
commis une telle faute , elle nous dit ef-
fectivement ces deux vérités , & que nous
sommes capables , & que nous la devons
éviter. Ainsi il y a deux vérités renfer-

200 *Ne se pas plaindre de ceux*
nées dans son accusation, & elle ne peut
être fausse qu'en une seule maniere qui
est de nous imputer ce que nous n'au-
rions point effectivement commis.

VI

La fausseté même que nous prén-
drions être contenue dans cette accu-
sation est le plus souvent fort douteuse : car
pourvu que cette personne soit de bon-
ne foi, le reproche qu'elle nous fait mai-
que au-moins qu'elle est persuadée que
nous sommes effectivement coupables
de cette faute, comme le désaveu que
nous en faisons est une marque que nous
ne croions pas en être coupables. Pour-
quoi donc jugeons-nous avec assurance
que c'est elle qui se trompe & non pas
nous. Nous avons en nous une cause de
séduction, qui est l'amour-propre qui
nous peut très-aisément aveugler sur ce
qui nous regarde. Elle n'a point cette
cause interieure de séduction à notre
égard, son accusation est donc plus pro-
bable que nos justifications.

VII

● Il est vrai qu'elle se peut prévenir,
qu'elle peut avoir quelque aversion pour
nous : mais la cause interieure qui nous
peut séduire est certaine, nous ne la sau-

ressent nos défauts. VII. Tr. . .
rouer, & cette prétendue aver-
sion, ou cette prévention dont
nous ne nous est pas certai-
nement ordinairement un juge-
raire que nous ferions d'elle,
cette aversion est une disposition
qu'il est très-difficile de recon-

VIII.

ans la vérité la justice ne nous
e cette seule excuse, qui est de
tant qu'on a pû sonder le fond
science, on n'y a pû découvrir
coupable d'une telle faute
reproche, mais que comme il
re, que ce soit par aveugle-
l'on ne le reconnoisse pas, on
qui nous blâment de deman-
qu'il nous éclaire, qu'il dissipe
es, & qu'il ne permette pas que
endormions d'un sommeil
en lui disant avec le Prophete
oculos meos ne unquam obdormiam
CLAIRES mes yeux afin que Ps. 12.4
me jamais dans la mort.

IX.

que la vérité peut permettre
contres, mais elle condamne
its que l'on peut ressentir de ce
ve à redire à notre conduite,

102 *Ne se pas plaindre de ceux, &c. VII. Tl.*

& toutes les plaintes que l'on en peut faire. Que si malgré soi on ne laisse pas d'en être touché, il faut condamner soi ce sentiment, l'empêcher de paraître au-dehors, & se joindre ainsi à la vertu qui le condamne pour pratiquer ce que dit le Sage : *Conjungere Deo & suffragari* : *DEMEUREZ uni à Dieu & souffrez.* Car la grande règle de toutes nos actions est de nous mettre toujours du côté de Dieu en nous conformant à son jugement pour condamner en nous ce qu'il y condamne. On ne sauroit attendre que de la confusion quand on est d'un parti contraire à Dieu & l'on ne sauroit être confondu en s'unissant avec Dieu par l'approbation entière de tous ses jugemens pour & contre nous.

Lat. 2.
1.





HUITIÈME TRAITE.

IL C'EST USURE
*que de vendre plus cher
 à credit.*

L

Q'EST une remarque très-judicieuse de saint Thomas : *Quodlib. 9. art. 15.* qu'il est périlleux de déterminer dans une action, qu'une action est péché mortel, que la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue : *Omnis questio*, dit-il, *quæ de peccato mortali, quaritur, nisi expressè veritas habeatur, periculose determinatur. Error, quo non creditur esse peccatum mortale, quod est peccatum mortale, conscientiam non excusat, à toto, licet forte à parte.* Error vero, quo creditur esse mortale, si non est mortale, ex conscientia ligat ad peccatum mortale. *Præcipue autem periculose est, ubi veritas ambigua est, quod in questione accidit.* IL est dangereux de répondre à toutes les questions que

E iij.

104 *Si c'est usure de vendre cher à crédit.*

» l'on fait touchant le peché mortel, si
» la verité n'est clairement connue & ex-
» primée ; parceque l'erreur par laquelle
» on croit qu'une chose n'est pas peché
» mortel , quoiqu'elle le soit , n'excuse
» pas entierement le peché , quoique
» peut-être elle en diminue la grandeur.
» Mais l'erreur par laquelle on croit qu'une
» ne chose est peché mortel , quoiqu'elle
» ne le soit pas , engage la conscience au
» peché mortel. Mais le danger est prin-
» cipalement lorsque sur cette matiere la
» verité est douteuse.

I I.

Le peril de ces resolutions est encore plus grand , lorsqu'il s'agit de pechés qui obligent à restitution , parcequ'il n'y a rien que les hommes fassent avec plus de peine , de sorte que ce seroit leur imposer un joug bien dur , & qui seroit capable d'accabler beaucoup de personnes, que de les y obliger , lorsque la loi de Dieu ne les y obligeroit pas.

I I I.

Il est très constant que l'usure est un peché , comme il a été défini dans le Concile de Vienne. Mais je crois que ce qui rend cela si certain , n'est pas tant la raison naturelle , que la loi de Dieu expli-

par la tradition de l'Eglise. Car qui étroit à la raison, il seroit bien difficile de persuader qu'il y eût du mal de cinq pour cent d'un argent que je prête à un Marchand, lorsque ce Marchand estime beaucoup davantage le gain qu'il s'attend de faire de mon argent; de sorte qu'il trouveroit que ce lui seroit une condition bien moins avantageuse que j'eusse part à son gain en courir le même risque que lui. Outre qu'il y a souvent des cas où l'argent ne court aucun risque, comme si mon ami devant moi dix écus, dont il paye le denier dix pour cent, je les lui prête pour le délivrer de cette dette & de cet intérêt, en me contentant de cinq pour cent. Cet argent qui ne fait que passer entre les mains d'un tiers, ne court aucun danger entre leurs mains: & ainsi à ne consulter que la raison, il seroit bien difficile de montrer quelle injustice je fais à mon ami, si je fais gagner cinquante écus par an sans aucun risque.

Mais tous ces raisonnemens cessent quand on s'en tient uniquement à la loi de Dieu, qui a pu condamner l'usure à cause des mauvais effets qu'elle a d'ordinaire, encore même qu'en quelques cas elle ne fût pas injuste.

I V.

Or de-là il s'ensuit qu'on ne doit point porter la défense de l'usure au-delà de ce qu'elle se trouve dans l'Ecriture Sainte & dans les Saints Peres qui l'ont expliquée ; & qu'il seroit sur-tout perilleux de le faire , lorsque le contrat que l'on voudroit condamner comme usuraire, ne se trouveroit point condamné comme tel par aucune loi ni Ecclesiastique, ni civile.

V.

C'est la premiere raison qui me fait trouver beaucoup de difficulté à condamner d'usure les Marchans qui vendent plus cher à credit qu'argent comptant. Car je ne crois pas qu'on trouve aucun passage des Peres qui les ait condamnés de la sorte. Et cependant il est impossible que cela ne fût très commun, puisque jamais le commerce ne s'est fait autrement , & qu'il est même moralement impossible qu'il subsiste sans cela.

VI.

S. Augustin s'étend assez au long sur les pechés ordinaires des Marchans, dans son explication du Pseaume 70. Il se plaint qu'ils blasphèment Dieu lorsqu'ils souffrent quelque perte , qu'ils mentent , &

Serm. 1.
P. 17.

ils se parjurent pour vendre plus cher, ais quoiqu'en d'autres endroits il parle si fortement contre les usuriers, il n'accuse point en celui-ci les Marchands d'être usuriers pour vendre plus cher à credit, encore qu'il soit bien difficile de imaginer que ceux-là en fissent scrupule, qui il reproche de blasphemer, & de parjurer si facilement.

VII.

Les Decretales des Papes sont extrêmement severes contre les usures & les usuriers. Et cependant il se trouve qu'ils ont expressement déclaré que ce n'étoit point usure de vendre plus cher à credit. Le premier que je pense qui en a parlé, est Alexandre III. qui resout cette difficulté en ces termes, au titre de *Usuris*; enrivant à l'Archevêque de Gênes. *In ci-tate tuâ dicis saepe contingere, quod cum vidam piper, seu cinnamomum, seu alias res comparant, quæ nunc ultra quinque libras non valent, & promittunt se illis, & quibus illas merces accipiunt, sex libras statuto termino soluturos. Licet autem contractus hujusmodi ex tali formâ non possit censeri nomine usurarum; nihilominus tamen conditores peccatum incurrunt, nisi dubitantes illas plus minusve solutionis tempore*

108 Si c'est usure de vendre cher à credit.

*valuitas : & ideo Cives tui salutis bene
confulerent, si à tali contractu cessarent, cum
cogitationes hominum Deo nequeant occultari.*

„ Vous dites qu'il arrive souvent dans
„ votre ville que quelqu'un achetant du
„ poivre ou de la cavelle, ou d'autres
„ marchandises, qui ne valent pas présentement plus de cinq livres, promet
„ au Marchand qu'il lui payera six livres
„ au temps dont on convient : Or quoi-
„ qu'un tel contrat ne puisse être appelé
„ usure, cependant les vendeurs com-
„ mettent un peché, à moins qu'ils ne
„ soit douteux qu'au temps du paiement
„ ces marchandises vaudront plus ou
„ moins ; & c'est pourquoi vos Citoyens
„ mettroient leur salut plus en assurance,
„ s'ils s'abstenoient de tels contrats, puis-
„ que les pensées des hommes ne peu-
„ vent être cachées à Dieu.

Ce Pape declare deux choses ; l'une que
cette sorte de contrat, où l'on vend beau-
coup plus chèrement à credit, ne peut de
soi-même être usuraire : l'autre, qu'il y a
du peché. C'est ce qu'il faut examiner se-
parément.

VIII.

Quant au premier, la raison que ce
Pape a eue de déterminer si expressément
qu'il n'y a point d'usure à vendre plus

cher à credit, est que l'usure est un profit qui se tire d'un prêt, *lucrum ex mutuo* ; & qu'ainsi n'y ayant usure que dans les prêts, il n'y en peut avoir de soi-même dans une vraie vente, quoique l'intention du vendeur puisse être usuraire. Et pour mieux comprendre cette raison, il faut considérer que ce qui fait le péché de l'usure, est que l'on tire du profit d'un contrat qui de sa nature doit être gratuit. Or c'est ce qui n'est point dans la vente, sur-tout en la personne des Marchans, qui n'en vendent que pour y gagner par un commerce licite & approuvé par toutes les loix. Ainsi il ne faut pas s'étonner si ce qui seroit usure dans un prêt, c'est à dire, dans un contrat gratuit, ne l'est pas dans une vente, c'est-à-dire, dans un contrat qui de sa nature est licitement lucratif.

I X.

Pour ce qui est du péché que le Pape dit être dans ce contrat, il faut remarquer deux choses. La première, que ces Marchans vendoient exorbitamment plus cher à credit, prenant pour ce délai vingt pour cent. La seconde, que ce Pape ne met pas le péché dans l'action extérieure, mais dans la mauvaise intention de ces personnes, puisque la raison

20 Si c'est usure de vendre cher à crédit, qu'il apporte pour leur faire quitter ce commerce, est que les pensées ne peuvent être cachées à Dieu : d'où les plus habiles Canonistes concluent que ce fait le péché dans cette rencontre, quand les Marchands ont une intention usuraire, étant plus aises de vendre à crédit pour profiter davantage en tirant ce délai de très-gros intérêts, qu'ils ne soient même disposés de prendre d'un prêt.

X.

C'est ainsi qu'ils expliquent encore chap. Consultat., au même titre, qui est d'Urbain III. & qui porte ces termes *Consultat nos tua de ratio, an illa in iudicio animarum quasi usurarius debeat iudicari qui non alias merita traditurus, eo proprio mutuam pecuniam credit, ut licet omni conventionione cessante, plus tamen sorte recipiat? Et utrum eodem reatu criminis involvatur, qui (ut vulgò dicitur.) non aliter parabolam juramenti concedit, donec quantis suis conditione emolumentum aliquod inde percipiat? Et an Negotiator poena consoni debeat condemnari, qui merces suas longè majori pretio distrabit, si ad solutionem faciendam prioris temporis dilatio prorogetur, quam si in continenti pretium resolvatur? Horum quidquid in his casibus tenendum sit, et*

*regalis Luca manifestè cognoscitur, in quo
ur: Date mutuum nihil inde sperantes,
suadi. homines pro intentione lucri quam
nt (cum eis usura & superabundantia
ibantur in lege) judicandi sunt malè
, & ad ea qua taliter accepta sunt re-
menda, in animarum judicio efficaciter in-
nudi: « VOTRE pieté nous a consulté
r. savoir si dans le for de la con-
ace on doit juger comme usurier
i qui n'est point disposé à prêter,
e cependant son argent, de manière
sans aucune convention il reçoit
qu'il n'a prêté? En si l'on doit re-
ler comme coupable du même
re, celui qui ne rend point une obli-
on, qu'il n'en tire quelque profit,
iqu'il ne l'exige pas? Si l'on condan-
le même un Marchand qui vend
Marchandises bien plus cher, lors-
l'on en diffère le paiement, que
nd on les paye sur le champ. Mais
voit dans saint Luc la règle qu'il
suivre dans ces cas, lorsqu'il est dit
ez sans en rien espérer. Puisque la
l'élève l'usure & le surcroît par l'in-
ion que ces gens ont de gagner,
loit juger qu'il font mal, & dans le
de la conscience on doit les porter
acement à restituer ce qu'ils ont
de cette manière.*

112 Si c'est usure de vendre cher à credit.

Car ils remarquent 1°. que ce que ce Pape dit du prêt & de l'usure se rapporte principalement aux deux premiers cas. Autrement il seroit contraire à son predecessor qui avoit déterminé qu'il ne pouvoit y avoir en cela d'usure : *Contra. Etus hujusmodi ex tali forma non possunt fieri nomine usurarum. QUOI QU'UN CONTRAT ne puisse être appelé usure.* 2°. Que ce Pape ne parle que du jugement de la conscience : *in iudicio animarum* : d'où il conclut qu'on ne doit pas juger de même, dans le for extérieur, *In foro exteriori* d'où il s'ensuit que l'action de soi-même n'est pas usuraire, puisqu'étant très-facile à prouver qu'un Marchand a accoustumé de vendre plus cher à credit qu'argent comptant, si cela suffisoit pour être usurier, on le devoit condamner comme tel, même dans le tribunal extérieur. 3°. Que ce Pape réduit ce peché à l'intention ; *pro intentione lucri quam habent* : & qu'ainsi tout ce qui peut les rendre coupables du peché d'usure, est s'ils ont l'intention usuraire, comme il a été dit auparavant, & que ce qui doit leur faire juger à eux-mêmes qu'ils l'ont telle, est quand cette cherté est excessive, comme le marque ce Pape par ces paroles : *Qui merces suas longè majori pretio distrabit &c.*

XI.

On oppose à cela que saint Thomas, *qu. 78. Art. 2. ad. 7.* condamne manifestement d'usure celui qui vend plus cherement, parcequ'on differe de payer: Si quelqu'un veut vendre ses marchandises au-delà de leur juste prix, pour attendre le paiement de l'acheteur, il commet une usure manifeste, parceque cette attente du paiement est une espece de prêt. C'est pourquoi tout ce que l'on exige au-delà du juste prix à cause de ce credit, est comme le prix du prêt; ce qui est une usure. Si aliquis velit carius vendere res suas, quàm sit justum pretium, ut pecuniâ solvendâ emtorem expectet, manifestè usura committitur, quia hujusmodi expectatio pretii solvendi habet rationem mutui. Unde quidquid ultra justum pretium pro hujusmodi expectatione exigitur, est quasi pretium mutui quod pertinet ad rationem usurae.

Mais avant que de considerer si ce passage de saint Thomas ne peut se réduire en sens, qui ne sera pas tout-à-fait contraire à la décision d'Alexandre III. je ne pense pas qu'on veuille prétendre que c'est une chose qui n'est appuyée que sur le raisonnement de ce saint Docteur, sans que l'on puisse la confirmer ni par l'Ecriture, ni par l'autorité d'aucun Pere,

114. *Si c'est usure de vendre cher à credit.*
on soit obligé de se rendre à son serment, lors même qu'il est opposé à décision du Droit Canonique : & ai je ne vois pas que l'on puisse forcer Marchand à avouer qu'il a été usurier, faisant ce que les Décretales disent pouvoir être usure.

XII.

Mais on peut dire de plus que l'on peut défendre sans beaucoup de peine con ce passage de saint Thomas, un Marchand qui vend ses marchandises à credit selon le prix ordinaire qu'on a accoutumé de les vendre à credit. Ce prix ordinaire, quand on donne un an de credit est de prendre de gain dix pour cent, lieu qu'argent comptant on se contente de cinq pour cent. Cela étant supposé il faut remarquer que saint Thomas dit deux choses : la première, que c'est usure de vendre à credit plus cher que n'est juste prix. La seconde, que si quelqu'un veut rabattre quelque chose du juste prix pour avoir plutôt son argent, n'est pas une usure : *Si aliquis de justo pretio velit diminuerre, ut pecuniam prius habeat, non peccat peccato usura.* Qui empêchera donc que l'on ne soutienne quand ce Marchand prend dix pour cent en vendant à un an de credit, il ne ve

s que le juste prix , mais qu'il
lu juste prix en se contentant de
r cent , afin d'avoir son argent
: , & qu'ainsi il ne peche ni en
n l'autre ?

XIII.

réponse paroît d'abord n'être
bilité ; mais je ne sai si on ne
ra point très-solide , si on l'exa-
itablement : ou plutôt si on ne
int que ce Marchand ne vend
le prix en l'un & en l'autre cas
est le juste prix d'une marchan-
gard des Marchans , sinon ce
vent gagner , en vendant non
t pour se dédomager , mais aussi
e une fortune honnête en ser-
ublic avec fidélité & en gens de
it Augustin reconnoît qu'il n'y
n cela de peché , lorsque sur le
70. il approuve ces paroles en
e d'un Marchand Chrétien : *Serm. 12*
n. 17.

*de loin des marchandises dans des
n'y en a point de cette sorte , afin
quoi vivre , je demande à les ven-
ber que je ne les ai achetées. Car
de quoi vivrai-je , puisqu'il est
rier mérite sa récompense ? Ecce
quidem ex longinquo merces ad ea
ibus non sunt ea que adulere*

116 Si c'est usure de vendre cher à cre
ande vivam , tamquam mercedem
mei peto , ut carius vendam quàm en
Unde enim vivam , cum scriptum si
gnus est operarius mercede suâ ? Il est
permis à un Marchand de vend
marchandises plus cher qu'il ne les a
tées ? Mais qui réglera ce plus ? Le
raisonnable du Marchand. Et que f
considerer pour regler ce gain ? La
le travail , l'industrie , les dangers
court , les pertes qui arrivent. Car
a de gain qu'en compensant les p
par les avantages. Cela supposé ,
qu'un Marchand Grossier qui ven
marchandises à plusieurs autres
Marchans à un an de terme , à dix
cent ; & à l'un d'eux qui le paye
ptant , à cinq pour cent : ne les ven
plus cher aux uns qu'à l'autre ,
qu'il ne gagne pas plus sur les pre
que sur le dernier. Et une preuve qu
gagne pas plus sur ceux à qui il les
en prenant de gain dix pour cent ,
qu'il aimeroit mieux encore que te
payassent comptant en ne prenan
eux que cinq pour cent ; & par ce
quens il n'excede point le juste pri
les vendant aux premiers , en quoi
Thomas met le peché de l'usure ,
qu'il ne gagne point plus qu'il ne
& que le gain raisonnable qu'il doit

Sur les marchandises, fait partie de leur
prix.

XIV.

Pour expliquer plus particulièrement pourquoi il ne gagne pas davantage en tenant dix pour cent à un an de terme, faut remarquer que tout homme qui trafique, doit avoir égard aux pertes, non pas extraordinaires, & qui ne regarderoient pas son trafic, comme seroit embrasement fortuit de la maison, mais ordinaires & qui regardent le trafic, comme est la perte de quelque vaisseau entre plusieurs, & quelque banque-rote, lorsque l'on vend à credit à plusieurs personnes. Car quoiqu'il soit incertain si un tel vaisseau perira, ou si un tel acheteur à credit manquera de payer, il est néanmoins moralement certain qu'entre plusieurs vaisseaux, quelqu'un perira, & qu'entre plusieurs acheteurs à credit, quelqu'un deviendra insolvable. Comme donc tout le monde avoue que les Marchands qui trafiquent sur mer, ont droit d'avoir égard aux pertes des vaisseaux qui leur arrivent de temps en temps, pour régler le prix de leurs marchandises, & qu'on ne trouve point mauvais qu'ils les vendent plus cher qu'ils ne devraient être, si ces pertes n'arrivoient jamais,

est Si c'est chose de vendre d'
ou s'ils n'y avoient point d'
pas visible qu'il n'eit pas m'
les Marchans Grothiers &
souvent des banqueroutes
credit, y ayent egard en re
prix des marchandises qu'
credit, & qu'ainsi ils les ven
quand on les met hors de
les payant argent comptant
pout ajouter les peines &
des que l'on a à recevoir.

XV.

Le dommage que souffrent
chans, étant privés de le
an entier, est encore une m
qui rehausse le juste prix d
chandises. Car s'ils avoient
en acheteroient d'autres m
sur lesquelles ils gagneroient
droit de se récompenser d
qui diminue le gain mais
doivent faire dans leur tr
qui la leur causent. Et pour
cela est juste, il faut consid
des marchandises, pour les
faire de grans frais plusieurs
quo de les avoir, comme c
va querir aux Indes, on les
siens volumes qui s'imprim
uent. Or dans ces sortes de

Personnes ne trouve mauvais que pour
 avoir le juste prix on ait égard au tems
 l'argent a été sans rien faire , & il
 roit que les Marchans se tuassent
 les vouloir obliger de n'y avoir
 d'égard , pourquoi donc seroit-il
 permis d'avoir égard à la privation
 ai soufferte de mon argent par l'a-
 que j'en ai faite il y a un an , qu'à
 ation que j'en souffrirai en ne le re-
 t que dans un an ?

XVI.

que l'on peut objecter à cela est que
 s mêmes raisons on justifieroit l'u-
 raire qu'on pourroit dire de la mê-
 aniere que celui qui prête son ar-
 pour un an , peut raisonnablement
 dire qu'on doit le dédommager du
 r qu'il court de perdre le fond , &
 commodité qu'il souffre étant privé
 ont qu'il pourroit tirer de son ar-

réponds à cela que la nature differen-
 ces deux contrats de prêt & de vente
 ce n'est pas la même chose. Car
 par la Loi Divine , Civile & Ca-
 ne , étant un contrat gratuit , & la
 au contraire étant un contrat qui
 tre legitimately lucratif , il ne faut
 sonner si ces loix n'ont pas voulu

220 *Si c'est usure de vendre cher à credit*
qu'on ait égard dans le prêt à ce qui
roit empêché qu'il ne fût un acte de
beralité, au-lieu que voulant bien que
contrat de vente fût lucratif, princip
ment pour les Marchans, elles en
vouloir aussi que pour regler leur
ils eussent égard à tout ce que raiso
blement on doit considerer pour ce

XVII

Il naît de-là une autre difference
est que le prêt étant une action de
ralité, ce n'est pas un métier pour ga
sa vie, & qui fasse une profession p
culiere & necessaire dans la Repub
au-lieu que le métier de Marchand
une profession non seulement tol
mais approuvée dans tous les Etats, &
laquelle ils ne pourroient subsister.
pourquoi il ne seroit pas juste de m
les mêmes rigueurs de conscience
le trafic, que dans le prêt, parceq
trafic est un moyen honnête & legi
de gagner la vie à plusieurs person
& qu'ainsi on ne doit pas le rendre
qu'il soit impossible d'y faire une for
mediocre sans perdre son ame : au
que Dieu ayant voulu que le prêt f
par liberalité ou par charité, & qu
ne fût point un trafic, mais un bien
on doit se soumettre à cela sans y c

r d'autre récompense que celle que
a promise aux bonnes œuvres.

XVIII.

C'est pourquoi aussi nous voyons que
Péres parlent bien d'une autre manie-
re aux Marchans qu'à ceux qui faisoient
profession de prêter. Ils reprennent les
des pechés qu'ils commettoient dans
cet art, mais ils ne condamnent point
en soi, & n'obligent point ceux qui
avoient l'exercer sans ces pechés, à
quitter cet emploi : mais pour les autres,
condamnent la profession même, par-
ce qu'ils n'y eussent pas gagné leur vie,
s'ils l'eussent fait gratuitement, & qu'ils
pouvoient sans peché tirer aucun pro-
fit de ce qu'ils prêtoient. C'est comme
le saint Augustin des uns & des autres
le Pseaume 70. Ayant reconnu que
Marchans pouvoient vendre leurs *Serm. 14*
marchandises plus cheres qu'ils ne les *n. 17.*
achetées : il ajoute que les pe-
chés que font les Marchans, sont pe-
chés des hommes, & non pas de la pro-
fession. *Ce sont là des pechés ordinaires aux*
hommes, & non pas des pechés de profes-
sion. Un Marchand peut me dire, enseignez-
moi comment je dois vivre. Si je vis bien,
je recevrai la récompense ; je sai seulement
une chose, c'est que si je fais mal, cela vient
de ma propre iniquité, & non pas de ma pro-

222 Si c'est usure que vendre cher à confession. *ISTA hominum, non rerum ta sunt. Potest mihi hoc dicere Negi Mone quemadmodum vivam; Si bene mihi erit: unum tamen scio, quia si fuero, non negotiatio mihi facit, sed tas mea.* Ce que ce saint Docteur être vrai en ajoutant: *Quand on dit rité il n'y a rien à opposer. QUAND rum dicitur, non est quod contradicatu* voici comme il parle sur le Pseau de ceux qui tiroient du profit de qu'ils faisoient. Ne prétez point à Vous vous plaignez de l'Ecriture que Celui qui n'a point donné son argent, ce n'est pas moi qui ai écrit cela, ce moi qui l'ai dit le premier. Ecoutez Des usuriers osent dire: Je n'ai point de moyens pour vivre. Un voleur surpris une embuscade m'en diroit autant. Un me surpris en perçant la muraille d'un Marchand d'esclaves qui achete des filles pour les exposer à la prostitution. Un Enchanteur qui fait des maléfices qui vend ses crimes m'en diroient aussi. Je tâchois d'empêcher ces sortes de gens de mettre ces crimes, ils me répondroient: n'ont point d'autres moyens de vivre, c'est ce qui les nourrit; comme si l'on voit pas punir principalement en eux qu'ils ont fait d'une profession criminelle avoir de quoi vivre, & la volonté qu'ils

venir par un métier qui offense le Dieu
 maître toutes les créatures : **NOLI** fa-
 : Tu accusas *Scripturam* dicentem :
ecaniam suam non dedit ad usuram.
 go ilind scripsi, non de ore meo pri-
 t : *Deus audi...* Audent etiam fa-
 es dicere : Non habeo aliud unde vi-
 l'oc mibi & latro diceret, deprehen-
 tance ; hoc & effractor diceret, de-
 ius circ. i p. rictem alienum ; hoc mibi
 diceret, emens puellas ad prostitutionem,
 & Maleficus incantans mala, &
 : nequitiam suam: quidquid tale pro-
 onaremur, responderent omnes, quia
 berent unde viverent, quia inde se
 ut ; quasi non hoc ipsum in illis maxi-
 niendum est, quia artem nequitie
 ut, unde vitam transigant, & inde se
 pascere, unde offendunt omni à quo
 asciuntur.

XIX.

a donc bien de la difference en-
 dre les prêts moins fréquens, en
 aignant aux conditions sans les-
 : ils ne sont pas permis selon l'E-
 & les Peres ; & ruiner le trafic, en
 econnoissant licite que selon des
 ons qui le rendroient moralement
 ible, sans qu'on puisse autoriser
 igueur par aucun passage expès
 xiture ou des Peres. Or c'est ce

224. Si c'est usure de vendre, cher à
qu'on feroit en déterminant gi-
ment que c'est usure de vendre p-
à credit qu'argent comptant. C-
moralement impossible que le
Marchans qui achètent des M-
Grossiers, payent comptant tout
achètent, la plupart n'ayant pas le
de payer, qu'après qu'ils ont ve-
particuliers ce qu'ils avoient ac-
ces gros Marchans. Que fero-
ces Marchans Grossiers? Ne ven-
jamais à credit? leur trafic cesseroit
petits Marchans ne pourroient
leur vie. Se contenteront-ils de c-
cent, soit qu'ils vendent à credit
vendent argent comptant? Ils ne p-
pas s'y sauver. Prendront-ils sep-
mi pour cent indifferemment d-
monde? cela seroit injuste. Car
faire payer à celui qui paye com-
risques que le Marchand court
credit à d'autres, & le dommage
fre en attendant après de l'arg-
il auroit acheté d'autres marc-
A quoi il faut ajouter que si un M-
ne vendoit pas plus cher à cr-
comptant, presque personne ne
acheter de lui qu'à credit, & al-
seroit plus assez que de prendre
demi pour cent. C'est pourquoi il
qu'il faut que tous les Marchand

tiennent leur trafic, ou qu'ils renoncent à leur salut, s'il n'est pas permis de vendre plus cher à crédit qu'à argent comptant.

XX.

Cette rigueur qui ruineroit le commerce nuirait beaucoup au rétablissement de la véritable morale, parcequ'elle donneroit lieu de dire avec quelque violence qu'on porte les choses en de telles extrémités, qu'on ne pourroit observer les regles qu'on veut établir, sans abandonner toutes sortes de professions, & même les plus nécessaires à la conservation des Etats. On doit mépriser ces reproches quand on ne fait que proposer ce qui est clairement ordonné par l'Ecriture & par la tradition : & ainsi c'est avec raison que l'on n'y a point d'égard, lorsqu'il s'agit de l'usure expresse & formelle, qui est le gain que l'on fait d'un prêt : Mais on les doit considérer quand on passe ces bornes & qu'on ne se fonde que sur des raisonnemens & des conséquences, pour imposer aux hommes sans nécessité inévitable, des fardeaux pesans qu'ils en demeurent accablés.

XXI.

Comme j'étois dans ces pensées touchant les Marchans qui vendent à crédit, j'ai trouvé par hazard que M. Fagnan, sur le Chap. *in civitate de usuris*, étoit à

126 *Si c'est usure de vendre cher à crédit*
 peu près du même sentiment, ce qui
 semble assez considerable, parceque
 leurs cet Auteur est très-oppo-
 sement des Casuistes, & qu'il suit
 tiers les opinions severes. Ce livre
 assez rare en France, j'ai cru devoi
 porter une partie de ce qu'il dit sou
 cette question.

On trou-
 vera les
 passages
 latins à
 la fin de
 ce Traité.
 A.

Je demande, si N. qui a vendu d
 „ plus cher à raison du délai du payer
 „ été justement condamné comme u
 „ La Sentence par laquelle N. a é
 „ donné comme usurier, parce
 „ vendu du bled plus cher à raisi
 „ délai du paiement, contient un
 „ quité & une injustice manifeste.
 „ pourquoi elle ne doit pas seul
 „ être revoquée, il faut encore la
 „ rer nulle, une Sentence notoin
 „ injuste étant égale à une Sentence
 „ La notoriété de l'injustice pa
 „ ce que la Sentence est portée non
 „ les textes formels, & l'autorité d
 „ que tous les Docteurs qui parl
 „ cette matiere..
 „ 1. On le prouve par ce Ch
 „ cette même espece ayant été pro
 „ Alexandre III. décide en termes
 „ qu'un marché fait de cette man
 „ peut être censé usuraire, que cep
 „ les vendeurs encourent le peché.

Le Pape décharge de l'usure dans le for
contentieux les vendeurs , & ne les
condanne que dans le for de la con-
science. C'est aussi ce que marquent les
paroles qui suivent , lorsque pour-
voyant au salut des âmes par une bon-
ne Apostolique, il conseille à de tels ven-
deurs de s'abstenir de tels marchés , les
consciences des hommes ne pouvant être
échappées au Dieu tout-puissant : comme
on peut dire , que quoiqu'ils évitent la
condemnation du for extérieur, ils ne pourront
s'empêcher Dieu qui connoît le fond des
cœurs...

2 On le prouve par le terme du chap.
usuluit. 1. usi. ced. où après avoir pro-
posé plusieurs questions entre lesquelles
la dernière est celle des marchandises
vendues plus cher à cause du délai du pa-
iement. Urbain III. déclare que de tels
vendeurs font mal, & doivent être forte-
ment portés dans le for de la conscience
à restituer ce qu'ils ont reçu. Il y a deux
choses à remarquer dans ces paroles. La
première, que ce Pape parlant du for de la
conscience, il marque assez qu'il faut ob-
server le contraire dans le for conten-
tieux... La seconde, que le Pape se sert du
verbe *de porter*, ce qui signifie une forte
hortation & non pas une contrainte.
C'est ce que confirment tous les

128 *Si c'est usure de vendre cher à cre*

„ Docteurs qui parlent de cet article
„ particulièrement les Gloses sur l
„ cret. *cap. Consuluit. &c.*

La raison de la diversité que l'on
„ quant à ce cas, entre le for contentier
„ & celui de la conscience paroît être
„ ce que ce contrat d'achat & de
„ n'est point usuraire dans sa forme
„ ce que l'usure ne se commet qu'
„ le prêt, comme le prouve le tex
„ ja rapporté, & c'est le sentiment
„ commun des Docteurs.... Mais quand
„ le vendeur par une intention usuri
„ vend plus cher parce que le paye
„ est différé, cela fait un prêt inter
„ tif sujet à usure. Car on feint que
„ ait été payé par l'acheteur, & qu'e
„ il lui a été prêté par le vendeur, a
„ gain de la somme dont on étoit c
„ nu, qui excédoit la véritable valeur
„ cette interprétation du prêt n'a
„ lieu dans notre cas devant le for
„ contentieux, parce qu'un tel contrat e
„ jours licite, à moins que le vendeu
„ une intention mauvaise, comme
„ les Docteurs sur le chan. *Consuluit*

quoique cachée, il est usurier, parceque „
Dieu qui connoît les choses cachées en „
juge dans le for interieur. ... „

Qu'on n'objecte point que si l'expli- „
cation d'Hostiensis est veritable, que „
quand la mauvaise intention est constan- „
te, le vendeur est censé usurier dans le for „
contentieux, il s'ensuivra que dans no- „
tre cas le vendeur doit être puni, parce- „
que la mauvaise intention est assez con- „
stante par le fait même, savoir par le prix „
excedant & le délai accordé pour le „
payement. „

Car on répond que la mauvaise in- „
tention doit être constante autrement „
que par le prix excedant & le delai; car „
si cela suffisoit, la distinction rapportée „
ci-dessus entre le for interieur & le for „
contentieux n'auroit point lieu, & un tel „
contrat seroit usuraire, ce qui est con- „
traire à ce chap. ... & Hostiensis & les „
autres ont dit que la mauvaise intention „
étoit constante, lors seulement que le „
vendeur l'avoue dans le jugement & „
qu'on l'en convainc nécessairement; „
qu'il faut que cette mauvaise intention „
soit prouvée autrement que par le dé- „
lai accordé pour le payement du prix. Il „
ne suffiroit pas même que le vendeur „
avouât qu'il a vendu plus cher a credit „
qu'il n'auroit fait argent comptant, il „

130. *Si c'est usure de vendre cher à creu*
„ faudroit qu'il assurât qu'il a eu un
„ tention usuraire.... C'est ce qui j
„ qu'Anan. a pensé lorsqu'il dit qu'il
„ dubitable qu'un vendeur ne peut
„ condamné en jugement par un tel
„ trat quand il nie qu'il ait eu une
„ vaise intention.

„ Comme donc celui qui a été
„ terrogé a toujours nié qu'il ait eu
„ mauvaise intention, & comme d'ai
„ on ne peut prouver le contraire,
„ pu en aucune maniere être conc
„ dans le for contentieux comme
„ rier.

Après avoir ainsi montré que ce
chand n'avoit point du être conc
comme usurier dans le tribunal
rier, il fait voir ensuite que même
le tribunal de la conscience, il avo
être exempt de peché.

„ B. Car 1. celui qui vend plus cher à
„ du délai du payement est absous
„ le for interieur quand il y a lie
„ douter si la chose vaudra plus ou n
„ au temps du payement, comme
„ cas exprès dans ce chap. &c.

„ 2. N. est absous dans le for inter
„ si prévoyant peut-être la pauvret
„ le mauvais dessein du débiteur, il
„ vendu du bled plus cher, parce
„ craignoit qu'il n'eût à porter de la p

les frais & des difficultés dans la poursuite du paiement. C'est le sentiment de Jean de Capistran & de Ripa.

Enfin, pour abréger, il est absous, s'il a vendu plus cher à crédit qu'il n'aurait fait argent comptant à cause de la perte qu'il fera, ou du gain qu'il n'aura pas par ce délai du paiement : car on doit avoir égard à ces sortes de choses dans un Marchand qui a coutume de trafiquer.

A. Quæro, utrum N. qui frumentum carius vendidit, ob dilatatam pretii solutionem, usurarum nomine jure damnatus fuerit?

Sententia quâ N. usurarum nomine fuit condemnatus eo pretextu, quod frumentum ob dilatatam solutionem cariori pretio vendiderit, continet evidentem iniquitatem & injustitiam : ideoque nedum revocari, sed etiam nulla declarari debet, cum notoria injustitia nullitati æquiparetur...

Notoria injustitia patet ex eo quod lata est contra textus expressos, & contra auctoritatem omnium D. D. de materia loquentium.

Quod 1º. probatur in hoc cap. ubi propositâ hâc eâdem facti specie Alexander III. disertis verbis decidit non posse hujusmodi contractus ex tali forma usurarum nomine censeri ; nihilominus tamen venditores peccatum incurrere. Et ita hic Papa ab usurarum

132 Si c'est usure de vendre cher à crédit,
nomine in foro contentioso venditores libera-
t. & eisdem in foro tantum conscientie distin-
git. Id quod etiam indicant sequentia verba,
dum animarum saluti Apostolicâ benigni-
tate prospiciens, consulit talibus venditori-
bus, ut ab his contractibus abstineant, cum
cogitationes hominum Deo Omnipotenti ne-
queant occultari: quasi significet, quamquam
contentiosi fori periculum vitabant, Deus
scrutatorem cordium fallere non poterant...

Secundo idem clarè probatur per text. in
cap. Consuluit, 1. infra eod. ubi pluribus
questionibus propositis, inter quas postremo
loco habetur hac nostra de mercibus ob di-
latam solutionem majori pretio distractis,
Urbanus III. declarat similes contrahentes
malè agere, & ad ea quæ acceperunt resti-
tuenda in animarum iudicio efficaciter esse
inducendos. In quibus verbis præcipuè duo
sunt ponderanda. Alterum quod dum dicitur
in animarum iudicio, à contrario sensu satis
ostenditur secus observandum esse in foro con-
tentioso. . . . Alterum quod ibi Pontifex utitur
verbo inducendi, quod cohortationem qui-
dem efficacem, non autem coactionem signi-
ficat.

30. Idem confirmant omnes Doctores de
hoc articulo loquentes: & in primis Gloss.
in D. cap. Consuluit. &c.

- Et ratio diversitatis inter forum conten-
tiosum & conscientie quo ad hanc co-

sum ea esse videtur, quod hujusmodi contractus emtionis & venditionis ex sui formâ non est usurarius, quia usura non committitur præterquam in mutuo, ut probat textus hic, & est communis Doctorum sententia. . . . Verum ubi venditor habet intentionem scelerandi, & propterea majori pretio vendit, quia solutio differtur, surgit mutuum interpretandum in quod cadit usura. Fingitur enim pretium ab ipso emtore solutum, & deinde à venditore ei mutuatum cum lucro illius quantitatis, in quâ pretium conventum verum valorem excedebat. . . Hæc autem mutui interpretatio in casu nostro, quoad forum judiciale non est facienda, quia cum talis contractus semper sit licitus, nisi venditor habuerit intentionem depravatam, ut per Doctores in dict. cap. Consultuit, si talis intentio lateat, non potest judicari usurarius quoad forum exteriorem Ecclesiæ quæ non judicat de occultis. . . At in foro animæ si intentionem pravam habuerit quamvis occultam, est usurarius, quia Deus quem nihil lateet etiam de occultis, in foro animæ judicat. . .

Nec objiciatur quod si declaratio Hostiensis est vera; ut cum de pravâ intentione constat, venditor in foro contentioso censeatur usurarius: hinc consequatur in casu nostro, venditorem esse puniendum, quia satis de pravâ intentione constat, ex facto ipso, scilicet per excessum pretii & dilationem concessam ad solvendum.

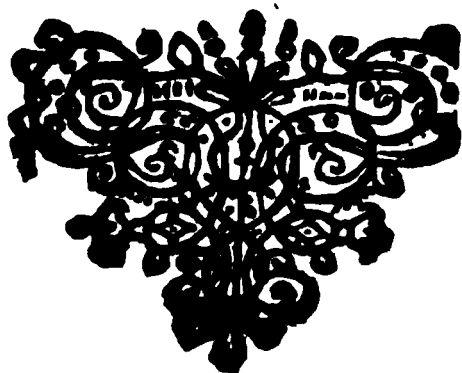
134 Si c'est usure de vendre cher à crédit
Respondetur enim de prava intentione
bere alio modo constare, quam ex pretii
cessu & dilatione datâ, quia si id sufficeret
tolleretur distinctio supra posita de foro
ma & contentioso, & semper ex sola forma
lis contractus usurarius esset, contra
cap.... idque Hostiensis, Burr. Abb. A
& alii supra proxime citati tunc dixe
in proposito constare de prava intentione
venditor eam fatetur in iudicio, & ut
cessario convincitur oportere eam intenti
aliunde probari, quam per dilationem da
ad solvendum huiusmodi pretium. Imò
sufficeret, si venditor fateretur se dila
datâ carius vendidisse, quam presenti p
niâ fuisset venditurus, nisi etiam testaret
habuisse pravam animam scenerandi,
d. Resp. 116. n. 2. quod & sensisse vid
Anan. dicto loco dicens, indubitatum
venditorem ex tali contractu in foro con
tioso non teneri quoties negat se intenti
habere corruptam.

Cum igitur inquisitus semper negaret
habuisse pravam intentionem, nequ
aliunde colligatur, non potuit ullo pacto
quam usurarius in foro contentioso dam

B. Primò enim excusatur in foro au
vendens rem carius solutione dilatâ, qu
erat probabile dubium, an res pluris, n
risve solutionis tempore esset valitura, n
casus expressus in hoc capite, &c.

Secundò excusatur N. in foro conscientia, si inopiam aut malitiam debitoris fortasse prospiciens, ideò carius frumentum vendidit, quia verebatur ne in pecuniâ exigendâ laborem, impensam, difficultatemve subiret. Jo. à Capist. in loco supra citato. Ripa Resp. 116. n. 4.

Demum aliis omissis excusatur, si propterea vendidit majori pretio dilatâ solutione, quàm præsentî pecuniâ fuisset venditurus, ratione damni, quod passurus, vel lucri quod amissurus fuisset ob dilatam pretii solutionem, hujus enim interosse ratio habetur in Mercatore negotiari solito. Joan. à Capistr. dicto loco, & post Anan. Salic. Dec. & alios tradit Jo. Lupus d. paragr. 5. n. 20.





NEUVIEME TRAITE. LE PROCE'S INJUSTE.

CEST une illusion qui a la source dans la vanité des hommes, de ne considérer ce qui se passe parmi eux, que par la qualité des personnes qui y ont part, ou par l'importance des choses dont il s'agit. A peine croyons-nous que d'autres que des Princes méritent qu'on s'applique à considérer leurs actions, & notre curiosité n'est pas satisfaitte, si elle n'a pour objet des intrigues de Cour, ou des affaires d'Etat.

Il sembleroit néanmoins que si c'étoit par raison que l'on s'arrêtoit à considérer les différens qui arrivent parmi les hommes, on trouveroit par tout de quoi s'instruire de ce qui fait principalement tâcher d'y apprendre, qui est la corruption de leur cœur, & la manière dont les passions les rennent & les font agir, & que les affaires des petits y sont même en quelque sorte plus favorables que celles des Grands. Car il y a toujours le ne sai quoi de trompeur dans tout ce qui est lié à la grandeur, & qui a pour objet des choses que

Notre imagination est accoutumée de regarder comme grandes & importantes. Les passions que ces sortes de choses excitent nous en paroissent moins criminelles ; nous les justifions toujours un peu & nous croyons presque que les grans intérêts servent d'excuse aux actions injustes. De maniere que l'on entend avec quelque sorte de complaisance secrète cette maxime détestable. : *Si violandum est jus, regnandi causa violandum est.* S'IL faut violer la justice, il la faut violer pour regner.

Pour voir donc les passions dans leur difformité naturelle, il faut les considerer toutes nues & dépouillées de ce faux éclat qu'elles empruntent ou des personnes ou des objets. Et pour cela il est bon de les regarder dans les personnes basses & obscures, & dans les petites affaires où n'étant que peu excitées par ce qui est au-dehors, elles naissent toutes du dedans, & elles se montrent telles qu'elles sont.

Tout ce que les hommes font, soit en bien, soit en mal, est grand & important de soi-même, parceque toutes leurs actions sont éternelles. Elles sont même si grandes qu'elles ne peuvent avoir que de petits objets si elles se terminent à des choses temporelles. Fût-il question d'acquiescer toute la terre, c'est un néant pour un cœur dont tous les mouvemens peu-

128 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*

Docteurs qui parlent de cet article, particulièrement les Gloses sur la Décret. cap. *Consuluit.* &c.

La raison de la diversité que l'on met quant à ce cas, entre le for contentieux & celui de la conscience paroît être en ce que ce contrat d'achat & de vendre n'est point usuraire dans sa forme, parce que l'usure ne se commet que dans le prêt, comme le prouve le texte déjà rapporté, & c'est le sentiment commun des Docteurs... Mais quand le vendeur par une intention usuraire vend plus cher parce que le paiement est différé, cela fait un prêt interpretatif sujet à usure. Car on feint que le prix ait été payé par l'acheteur, & qu'ensuite il lui a été prêté par le vendeur, avec le gain de la somme dont on étoit convenu, qui excédoit la véritable valeur... Or cette interprétation du prêt n'a point lieu dans notre cas devant le for contentieux, parce qu'un tel contrat est toujours licite, à moins que le vendeur n'ait une intention mauvaise, comme disent les Docteurs sur le chap. *Consuluit.* Si une telle intention est cachée, il ne peut être jugé comme usurier quant au for extérieur de l'Eglise qui ne juge point des choses cachées... Mais dans le for intérieur, s'il a eu une mauvaise intention

oique cachée, il est usurier, parceque
 en qui connoît les choses cachées en
 ge dans le for interieur. ...

Qu'on n'objecte point que si l'expli-
 tion d'Hostiensis est veritable, que
 and la mauvaise intention est constan-
 le vendeur est censé usurier dans le for
 ntentieux, il s'ensuivra que dans no-
 e cas le vendeur doit être puni, parce-
 ie la mauvaise intention est assez con-
 nte par le fait même, savoir par le prix
 cedant & le délai accordé pour le
 yement.

Car on répond que la mauvaise in-
 ntion doit être constante autrement
 ie par le prix excedant & le delai; car
 cela suffisoit, la distinction rapportée
 dessus entre le for interieur & le for
 ntentieux n'auroit point lieu, & un tel
 ntrat seroit usuraire, ce qui est con-
 ire à ce chap. ... & Hostiensis & les
 tres ont dit que la mauvaise intention
 oit constante, lors seulement que le
 ndeur l'avoue dans le jugement &
 l'on l'en convainc nécessairement;
 il faut que cette mauvaise intention
 it prouvée autrement que par le dé-
 i accordé pour le payement du prix. Il
 e suffiroit pas même que le vendeur
 ouât qu'il a vendu plus cher a credit
 u'il n'auroit fait argent comptant, il

130 *Si c'est assure de vendre cher à c*
„ faudrait qu'il assurât qu'il a eu i
„ tention usuraire.... C'est ce qui
„ qu'Anan. a pensé lorsqu'il dit qu'i
„ dubitable qu'un vendeur ne pe
„ condamné en jugement par un t
„ trat quand il nie qu'il ait eu un
„ vaise intention.

„ Comme donc celui qui a été
„ interrogé a toujours nié qu'il ait
„ mauvaise intention, & comme d'
„ on ne peut prouver le contraire
„ pu en aucune manière être coi
„ dans le for contentieux comm
„ rier.

Après avoir ainsi montré que c
chand n'avoit point du être coi
comme usurier dans le tribuna
rier, il fait voir ensuite que mêm
le tribunal de la conscience, il a
être exempt de peché.

„ B. Car 1. celui qui vend plus cher
„ du délai du paiement est absol
„ le for interieur quand il y a l
„ douter si la chose vaudra plus ou
„ au temps du paiement, comm
„ cas exprès dans ce chap. &c.

„ 2. N. est absous dans le for int
„ si prévoyant peut-être la pauvr
„ le mauvais dessein du débiteur,
„ vendu du bled plus cher, par
„ craignoit qu'il n'eût à porter de la

des frais & des difficultés dans la poursuite du paiement. C'est le sentiment de Jean de Capistran & de Ripa.

Enfin, pour abréger, il est absous, s'il a vendu plus cher à crédit qu'il n'aurait fait argent comptant à cause de la perte qu'il fera, ou du gain qu'il n'aura pas par ce délai du paiement : car on doit avoir égard à ces sortes de choses dans un Marchand qui a coutume de trafiquer.

A. Quæro, utrum N. qui frumentum carius vendidit, ob dilatam pretii solutionem, usurarum nomine jure damnatus fuerit?

Sententia quâ N. usurarum nomine fuit condemnatus eo pretextu, quod frumentum ob dilatam solutionem cariori pretio vendiderit, continet evidentem iniquitatem & injustitiam : ideoque nedum revocari, sed etiam nulla declarari debet, cum notoria injustitia nullitati equiparetur...

Notoria injustitia patet ex eo quod lata est contra textus expressos, & contra auctoritatem omnium D D. de materia loquentium.

Quod 1º. probatur in hoc cap. ubi propositâ hâc eâdem facti specie Alexander III. disertis verbis decidit non posse hujusmodi contractus ex tali forma usurarum nomine censeri ; nihilominus tamen venditores peccatum incurrere. Et ita hic Papa ab usurarum

132 Si c'est usure de vendre cher à cre
nomine in foro contentioso venditores l
& eisdem in foro tantum conscientia e
git. Id quod etiam indicant sequentia
dum animarum saluti Apostolicâ be
tate prospiciens, consulit talibus ven
bus, ut ab his contractibus abstinean
cogitationes hominum Deo Omnipotes
queant occultari: quasi significet, quan
contentiosi fori periculum vitabunt,
scrutatorem cordium fallere non pote.

Secundo idem clarè probatur per t
cap. Consuluit, 1. infra eod. ubi pl
questionibus propositis, inter quas pe
loco habetur hac nostra de mercibus
latam solutionem majori pretio dist.
Urbanus III. declarat similes contra
male agere, & ad ea quæ acceperun
tuenda in animarum iudicio efficaciter
inducendos. In quibus verbis præcipi
sunt ponderanda. Alterum quod dum e
in animarum iudicio, à contrario sensu
ostenditur secus observandum esse in for
tentioso. . . . Alterum quod ibi Pontifex
verbo inducendi, quod cohortationem
dem efficacem, non autem coactionem
ficat.

30. Idem confirmant omnes Doctores
hoc articulo loquentes: & in primis
in D. cap. Consuluit. &c.

- Et ratio diversitatis inter forum co
siosum & conscientia quo ad hunc

sum ea esse videtur, quod huiusmodi contractus emtionis & venditionis ex sui formâ non est usurarius, quia usura non committitur præterquam in mutuo, ut probat textus hic, & est communis Doctorum sententia. . . . Verum ubi venditor habet intentionem scelerandi, & propterea majori pretio vendit, quia solutio differtur, surgit mutuum interpretandum in quod cadit usura. Fingitur enim pretium ab ipso emtore solutum, & deinde à venditore ei mutuatum cum lucro illius quantitatis, in quâ pretium conventum verum valorem excedebat. . . . Hæc autem mutui interpretatio in casu nostro, quoad forum iudiciale non est facienda, quia cum talis contractus semper sit licitus, nisi venditor habuerit intentionem depravatam, ut per Doctores in dict. cap. Consultuit, si talis intentio lateat, non potest judicari usurarius quoad forum exteriorem Ecclesiæ quæ non iudicat de occultis. . . . At in foro animæ si intentionem pravam habuerit quamvis occultam, est usurarius, quia Deus quem nihil lateet etiam de occultis, in foro animæ iudicat. . . .

Nec obijciatur quod si declaratio Hostiensis est vera; ut cum de pravâ intentione constat, venditor in foro contentioso censeatur usurarius: hinc consequatur in casu nostro, venditorem esse puniendum, quia satis de pravâ intentione constat, ex facto ipso, scilicet per excessum pretii & dilationem concessam ad solvendum.

134 Si c'est usure de vendre cher à cre
Respondetur enim de prava intentione
bere alio modo constare, quam ex pre
cessu & dilatione datâ, quia si id suffi
tolleretur distinctio supra posita de for
ma & contentioso, & semper ex sola for
lis contractus usurarius esset, cont
cap.... idque Hostiensis, Buttr. Abb.
& alii supra proxime citati tunc di
in proposito constare de prava intentione
venditor eam fatetur in iudicio, & i
cessario convincitur oportere eam inten
aliunde probari, quam per dilationem
ad solvendum huiusmodi pretium. In
sufficeret, si venditor fateretur se di
datâ carius vendidisse, quam present
niâ fuisset venditurus, nisi etiam testa
habuisse pravam animam senerandi
d. Resp. 116. n. 2. quod & sensisse
Anan. dicto loco dicens, indubitan
venditorem ex tali contractu in foro
tioso non teneri quoniam negat se inten
habere corruptam.

Cum igitur inquisitus semper nega
habuisse pravam intentionem, ut
aliunde colligatur, non potuit ullo pacti
quam usurarius in foro contentioso da

Secundò excusatur N. in foro conscientia,
opiam aut malitiam debitoris fortasse
iciens, ideo carius frumentum vendidit,
verebatur ne in pecuniâ exigendâ labo-
impensam, difficultatemve subiret. Jo-
pist. in loco supra citato. Ripa Resp. 116.

Item alius omittis excusatur, si propte-
vendidit majori pretio dilatâ solutione,
n presenti pecuniâ fuisset venditurus,
ne damni, quod passurus, vel lucri quod
Turus fuisset ob dilatam pretii solutionem
s enim interesse ratio habetur in Merca-
negotarij solito. Joan. à Capistr. dicto loco,
ost Anan. Salic. Dec. & alios tradit Jo-
is d. paragr. 5. n. 20.



NEUVIEME TRAITE. LE PROCE'S INJUSTE.

C'Est une illusion qui a la source dans la vanité des hommes, de ne considerer ce qui se passe parmi eux, que par la qualité des personnes qui y ont part, ou par l'importance des choses dont il s'agit. A peine croyons-nous que d'autres que des Princes meritent qu'on s'applique à considerer leurs actions, & notre curiosité n'est pas satisfaite, si elle n'a pour objet des intrigues de Cour, ou des affaires d'Etat.

Il semble néanmoins que si c'étoit par raison que l'on s'arrêât à considerer les differens qui arrivent parmi les hommes, on trouveroit par tout de quoi s'instruire de ce qu'il faut principalement tâcher d'y apprendre, qui est la corruption de leur cœur, & la maniere dont les passions les renuent & les font agir, & que les affaires des petits y sont même en quelque sorte plus favorables que celles des Grands. Car il y a toujours je ne sai quoi de trompeur dans tout ce qui est lié à la grandeur, & qui a pour objet des choses que

l'imagination est accoutumée de reconnaître comme grandes & importantes les actions que ces sortes de choses excusent en paroissent moins criminelles. Mais les justifications toujours un peu & voyons presque que les grans interventions d'excuse aux actions injustes, n'ont que l'on entend avec quelque sorte de complaisance secrète cette excuse détestable. : *Si violandum est iustitia causa violandum est. S'il faut violer pour la justice, il la faut violer pour regner.* Pour voir donc les passions dans leur simplicité naturelle, il faut les considérer nues & dépouillées de ce faux éclat qu'elles empruntent ou des personnes ou des objets. Et pour cela il est bon de les observer dans les personnes basses & obscures, & dans les petites affaires où n'est que peu excitées par ce qui est au-dehors, elles naissent toutes du dedans, & se montrent telles qu'elles sont. Mais ce que les hommes font, soit en bien soit en mal, est grand & important même, parceque toutes leurs actions ont éternelles. Elles sont même si grandes qu'elles ne peuvent avoir que de grands objets si elles se terminent à des biens temporelles. Fût-il question d'acquiescer toute la terre, c'est un néant pour un homme dont tous les mouvemens peu-

vent acquérir le ciel & l'éternité. (il se détourne de ce grand objet pour vire les passions, il n'en peut avoir que basses & d'indignes de lui. Mais, comme j'ai dit, cette bassesse ne paroît pas dans les affaires des Grans; & pour la rendre telle qu'elle est, il faut contraindre les hommes attachés à des objets qu'ils croient non seulement petits en soi, mais qui le soient encore à nos yeux.

C'est là qu'on peut voir avec évidence que les moindres intérêts sensibles sont capables de se rendre maîtres du cœur de l'homme, de le posséder tout entier, & de produire des passions aussi fortes que celles des plus grans. Que tous les principes de partialité qui détournent de l'équité & de la justice dans les affaires des Grans, fassent le même effet dans celles des petits. On y ont le même pouvoir; Qu'on peut donner son salut pour toute chose; Qu'on peut pratiquer l'adresse, la politique, & donner la gêne à son esprit & à sa conscience, pour des bagatelles aussi bien que pour des Royaumes.

C'est ce qui m'a donné la pensée de rassembler quelques écrits qui ont été faits sur les divers incidents d'un procès venant à ma connoissance; parcequ'il m'a servi à me faire voir d'une manière vive, la bassesse & la malice des hom-

l'incertitude & l'obscurité des jugemens humains, & les principes faux & trompeurs sur lesquels s'appuyent souvent ceux qui se mêlent de regler les affaires d'autrui quand ils manquent de lumiere.

Mais pour y donner du jour, je crois devoir commencer par un récit abrégé de ce différent qui comprendra les principales circonstances, qui servent à éclaircir toute cette intrigue.

ABRÉGÉ DU PROCÈS.

Une Demoiselle d'une très-honnête famille & très-bien élevée, ayant été mariée à un jeune homme violent & déréglé, tomba malade peu de tems après, d'une longue maladie qui l'emporta avant la fin de la première année de leur mariage. Elle avoit peu de bien, comme presque toutes les filles de la ville dont elle étoit, quoique des premières familles. Ce bien consistoit dans une dot médiocre, composée d'argent, de linge ou de hardes que son pere lui fournit très-exactement, ainsi qu'il étoit stipulé par son contrat de mariage. Mais il arriva que le pere étant malade lorsque le contrat fut passé, il oublia d'en tirer quittance. Durant le cours de la maladie de cette jeune femme son mari conçut le dessein de faire ce qu'il

pourroit pour profiter de son bien , le pouvant faire que par le moyen Testament , il resolut de lui'en faire un à quelque prix que ce fût ; les lerces dont il usa pour cet effet , comprises dans les Memoires. Mais ce qui est omis.

Le pere de la Demoiselle craignoit que sa fille ne succombât à la fureur & aux violences de son mari , & sollicitoit elle-même d'y trouver quelque remède. Elle s'avisa d'un expedient assez bon qui s'étoit bien executé.

Il lui fit faire un Testament en faveur d'une de ses sœurs, par lequel elle lui donnoit tout ce qu'elle lui pouvoit donner selon la coutume, & elle ajoutoit qu'elle n'avoit fait aucun autre Testament qu'elle pourroit faire, si elle n'y mettoit une certaine clause qu'elle vouloit être l'unique & de sa volonté. Ce qui s'appelle clause derogatoire.

Cette précaution étoit legitime & de l'ordre , mais comme les personnes agissent toute leur vie sans adresse

de la volonté de sa fille, c'est à dire , pour clause dérogatoire, un signe si facile que le hazard y peut faire tomber sans peine. C'étoit une croix telle que les femmes en ajoutent souvent à leurs noms.

2. Ayant fait plusieurs copies du Testament dont il donna le modèle à sa fille, il en égara une , & si malheureusement qu'elle tomba entre les mains de son gendre.

Cependant sur l'assurance que prit le pere que par le moyen de cette clause il s'étoit mis à couvert des Testamens qu'on pouroit arracher par violence à sa fille , il ne se mit plus en peine de les empêcher , & il lui conseilla même d'en faire un , ce qu'elle refusa, étant si outrée des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de son mari & de toute sa famille , qu'elle ne put se résoudre pendant qu'elle eut encore quelque force , à leur donner même en apparence cette marque de complaisance.

Mais comme elle commençoit à se rétablir , la crainte de tomber de nouveau entre les mains de son mari la détermina à faire un Testament tel qu'on lui avoit conseillé , c'est-à-dire , inutile. L'on est assuré de sa volonté ; car elle communiqua ce projet à une de ses sœurs qui ne l'en détourna point. Q

ne fait pas le tems de l'exécution on a raporté depuis sa mort qu'elle dit qu'elle avoit fait en faveur mari un Testament qui ne valo parcequ'elle n'y avoit pas mis pouvoit le rendre bon.

Il paroît par-là qu'à la verité elle fait quelque chose, quoiqu'elle n'en lui rien faire d'utile à son mari. n'est nullement certain qu'elle e le Testament que son mari rep quelque tems après sa mort ; car avoit que la signature qui parût écriture, le reste n'y ayant aucun port ; de sorte qu'il y a beaucoup parence que comme elle ne sav les affaires, & qu'elle étoit dans mité de la foiblesse, elle lui don lement un blanc-signé, & que c qu'elle appelloit avoir fait un Test

Ce Testament produit par son avoit deux nullités certaines & cielles.

1^{re}. Il avoit la clause dérogorioi l'on savoit n'y avoir pas été mise

2^o. L'ayant produit d'abord sans datte, & l'ayant montré en cet état à deux personnes dont son beau-pere étoit l'une, il le data depuis par une falsification visible & grossiere, & qui paroissoit dans l'écriture même. Le beau-pere étoit assuré de cette nullité par ses propres yeux; puisqu'il avoit vu ce Testament sans datte après la mort de sa fille, ainsi à l'égard de Dieu la cause étoit certainement juste, & celle du gendre certainement mauvaise.

Mais l'affaire ayant été mise en arbitrage, des deux faussetés du Testament, on ne parla que de celle de la datte, parceque quoiqu'on fût assuré de l'autre on ne l'eût pas pu prouver. Mais une nullité suffit, & celle-là étoit visible, l'ancre & le trait de la datte étant tout-à-fait differens du corps de l'écriture, tant le faussaire avoit mal réussi dans sa falsification.

Il y avoit de plus une autre contestation sur les hardes que le beau-pere avoit données à sa fille, dont il n'avoit point tiré de quittance, quoiqu'elles fussent portées par le contrat de mariage, parcequ'il étoit malade lorsqu'il fut passé, & que l'on ne les livra que le lendemain. Tout le monde savoit que le gendre les avoit reçues. Néanmoins comme on

nen avoit point tiré de décharge écrit , & que les loix défendent la preuve par témoins au-dessus de cent livres , nia qu'il eût rien reçu , & interrogé sur faits & articles, il s'en tira par vingt jures. On soutint que l'on devoit recevoir à la preuve par témoins , puis y avoit commencement de preuve écrite , mais on ne put y être admis.

La mere du jeune homme qui une devote, mariée en secondes n'ayant un homme accredité, ne voulut point la verité , & elle continua jusqu'au bout avec son mari à assister son fils de son dit & de ses conseils dans cette poursuite. Après diverses procédures s'en remit à l'Evêque du lieu, & à un Avocat celebre, ami & parent commun des deux familles, mais lié d'intérêt avec celle du jeune homme, parceque la mere de sa mere prenoit soin de ses affaires ce fut lui qui contribua le plus à fausser ce différend en la maniere ci-dessus. On veut bien croire qu'il n'a vuë que la justice, & que s'il s'y est péché, ce n'a été que par une erreur & que par une préoccupation pour l'intérêt d'une famille, & d'une partie des Avocats , qu'il ne faut pas que ce qui est prouvé par les preuves autorisées par les loix. On en verra bien dans la suite.

OCCA

ION DU PREMIER ECRIT.

Le récit abrégé du procès, voici
ce qui donna occasion aux
faits que je vais rapporter.

Après la mort de la femme en
le procès sur le Testament &
l'ordonnance fut commencé entre la fa-
mille de la défunte, & celle de son mari,
de trouver quelque voie de les
concilier, & de terminer ce diffé-
rend. Pour cela on vit l'A-
vocat j'ai parlé. Et afin de le pou-
voir informer de l'état de l'affaire, on
lui fit la sœur de la défunte, demois-
elle pieuse & spirituelle,
une lettre qu'on lui put montrer.
Cette lettre étoit des plus fortes, & l'on
sentoit qu'elle feroit sur l'Avocat une
bonne impression qu'elle avoit fait sur
Monsieur. Mais il n'en parut nullement
& il répondit froidement qu'il
ne venoit jamais, & qu'il ne jugeoit
rien sur les preuves.

Le mauvais usage qu'il faisoit de cette
lettre me fit naître la pensée de faire
savoir avant qu'on lui envoyât.



DES BORNES LEGITI
de cette maxime ; Qu'il
 FAUT POINT SE PREVI
& de l'abus que l'on en
faire.

I.

ON ne peut nier qu'il ne se
 nécessaire, non seulement aux
 aux Juges, aux Avocats, mais gé
 ment à tout le monde, d'éviter
 ventions & les préjugés, n'y aye
 qui nous engage à tant de jugem
 mentaires, & qui nous fasse con
 tant d'injustices, que de se lais
 venir trop légèrement.

II.

Il faut néanmoins se défier de
 mes générales, parcequ'il y a pe
 rités générales : elles ont toutes l
 ceptions & leurs bornes, & l'on
 faire des applications très-faus
 que l'esprit étant occupé de la ve
 parente de la maxime, examine
 avec peu de soin les sujets où il
 que.

I I L

maximes de la Jurisprudence ne
sont jamais de celles de la raison ;
ce que la raison condamne com-
me injuste & déraisonnable , ne peut être
par aucun principe , ni aucune ma-
nière autre science.

IV.

Il y a point de principe de raison
qui identifie celui-là : Qu'il faut se
tenir aux choses claires , qu'il faut
douter des choses douteuses , & qu'il
faut juger plus vrai-semblable ce qui est
sur des preuves plus vrai-sembla-
bles ; y a un devoir de conviction & de
raison , parceque nous la devons à
nous-mêmes ; un devoir de doute , parce-
qu'il est contre la raison de ne douter
des choses douteuses ; & un devoir
de juger , c'est-à-dire , qu'il y a obliga-
tion de juger qu'une chose dont on nous
présente des preuves plus vraisemblables,
est plus vraisemblable , qui est
ce qu'on appelle opinion.

V.

Comme c'est là l'usage legitime de la
raison , l'abus de la raison consiste à ne
pas la suivre , soit en formant un senti-

Le procès injuste. IX. Traité.
ment ou une opinion sur des choses
seulement douteuses ou incertaines
en ne se laissant point ébranler
plus grande vrai-semblance, et
en n'étant que foiblement persuadé
choses claires & convaincantes.
Ainsi il faut que notre esprit sui-
ve les preuves, & qu'il ne demeure pas
là ni au-delà.

V I.

Cependant si l'on n'y prend
sous ombre de pratiquer cette maxime
de ne se point laisser prévenir, on
souvent en plusieurs de ces défauts
l'on doute où il n'y a pas lieu de
douter, on ne se laisse pas toucher par des
arguments qui doivent faire impression sur l'esprit
on ne se rend pas aux choses qui
sont prouvées par des preuves convain-
cantes.

V I I.

Ce qu'il y a de plus dangereux,
c'est qu'on ne s'apperceoit pas que l'abus
fait de cette maxime, *de ne se point
laisser prévenir*, vient souvent plus du cœur
que de l'esprit; & que l'on trouve moyen
de faire, sans aucun reproche de
conscience, des choses que l'on n'aurait
pas faites si l'on avoit suivi plus exactement
les véritables règles de la raison.

VIII.

Pour découvrir cette illusion du cœur, la raison secrète qui le porte à étendre plus qu'il ne faut cette maxime, *de se point prévenir* ; il faut remarquer que les trois dispositions, de juger douteux ce qui est douteux, plus probable ce qui est plus probable, évident ce qui est évident, ne sont pas seulement de simples jugemens de l'esprit, mais aussi des principes d'actions, & des sources de devoirs. On doit agir autrement quand on est incertain, autrement quand on est à demi convaincu de la vérité, autrement quand on est absolument convaincu. On peut se faire certaines choses pour ses amis, & pour ceux à qui on a quelque obligation, sur les choses qui sont absolument incertaines : il y en a d'autres qui sont entièrement interdites, quand on juge plus probablement qu'ils ont tort : & il y en a d'autres qu'on est obligé de faire contre eux, lorsque l'on est assuré de leur injustice.

IX.

Il est certain, par exemple, que lorsque l'on a sujet de juger, je ne dis pas certainement, mais plus probablement, qu'un de nos amis agit de mauvaise foi

50 *Le procès injuste IX.* Traire
en quelque affaire, il n'est pas pe
conscience de lui rendre aucun
ni de solliciter pour lui; qu'on
embrasser ses intérêts; & qu'en le
on se rend participant de son in
Il est certain encore que lorsque
doute, & que l'on a sujet d'en
on est obligé avant que de rien
pour lui, de s'en éclaircir, de
toutes les voies raisonnables pour
& qu'autrement on tombe dans
faute qui est marqué par l'Ecriture
qu'elle dit: *Noluit intelligere ut bene*
Il n'a point voulu s'instruire pour
bien.

Ps. 115.
4.

X.

Mais par le moyen de ce Pyrrhon
volontaire, & de cette prétendue
tion de préjugé & de préoccupation
se dégage de tous ces devoirs: on
au large & l'on trouve le secret
risque en conscience une partie
inclinations. Car sous prétexte de
point prévenir, on ne laisse pas
fer son esprit par les raisons qui de
lui faire connoître la mauvaise foi
amis; & ainsi on ne laisse pas de les
de les assister, de leur donner des
ses pour réussir dans les entreprises
quelles on n'auroit dû prendre
part.

XI.

On tombe par-là dans cette injustice, d'égaliser la malice à la sincérité. Et au lieu que la vérité & l'innocence ont d'ordinaire certains caractères, qui ne pouvant être imités par le déguilement & par l'artifice, les rendent reconnoissables aux personnes qui n'étouffent pas leurs lumières par l'abus de cette maxime, on ne fait aucun état de ces marques, & on réduit les personnes les plus sincères à une entière égalité avec les plus infidèles, & on les rend même en quelque sorte de pire condition, parcequ'elles ont moins de soin d'emprunter des marques étrangères pour paroître autres qu'elles ne sont en effet, que les personnes artificieuses.

XII.

Le dernier défaut que l'abus de cette maxime attire, est que comme cette exemption de jugement est un état commode, & qu'il donne une grande liberté de faire ce que l'on veut, on est bien aise d'y demeurer. Ainsi on ne prend aucun soin de pénétrer jusqu'au fond des affaires de ses amis, on se contente d'une vue superficielle, & pourvu que dans l'exposé ils ne paroissent pas condamnables, on croit en être quitte, & pouvoir

Le Frère injuste. IX. Traité
faite pour eux tout ce que l'on ve

XIII.

Ceux qui exercent la fonction de Juges ou d'Avocats, & qui traitent des affaires civiles suivant les maximes des loix par lesquelles les hommes ont le devoir regler, portent encore faux beaucoup plus loin. Car ils s'attachent à ne connoître plus d'autre justice, que la justice *legale*, d'autre que la *verité* legale. Ils appellent justes ceux que l'on ne peut condamner selon les loix, & vrai ce qu'elles n'inventent pas. Et enfin ils raisonnent tel en Juges & en Avocats, qu'ils ont en quelque sorte de raisonner eux-mêmes.

XIV.

Cependant il n'y a qu'une justice & une verité, qu'une raison ; & ceux qui condamnent sont bien condamnés, s'ils sont absous par toutes les loix du royaume. Les loix ne reçoivent point les sermens par témoins, que lorsque la somme est au dessous de cent francs. Et ainsi celui qui pour ne payer pas une somme considerable qu'il a reçue sous sa bonne foi, a la hardiesse de se parjurer, est injuste selon les loix, fût-il convaincu & juré par mille témoins : & ceux qui

Entièrement à suivre cette justice legale, déclarent que ce parjure a le meilleur droit au monde, & ne feront pas difficulté de assister de leurs conseils & de leur protection. Mais malgré les loix & les ordonnances des hommes, la raison reçoit. & recevra toujours toutes les preuves qui nous assurent de la verité, & elles déclarera coupables de parjure ceux qui sont convaincus de l'être par ces preuves naturelles qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'étouffer & d'abolir.

XV.

Ce n'est pas que les loix qui ordonnent qu'on ne recevra point ces sortes de preuves, soient injustes. C'est une barrière nécessaire pour arrêter l'injustice & l'avidité des hommes. Et ainsi si j'étois Juge, peut-être ferois-je perdre la cause de l'innocent qui se seroit trop fié à la fidelité d'un autre, & la ferois-je gagner au parjure sans commettre d'injustice. Mais il faut bien distinguer en cela les offices nécessaires, des offices libres & volontaires. Je puis ajuger à une personne ce qui lui appartient selon les loix, quoiqu'il ne lui appartienne pas selon la raison & la justice; parceque je ne suis en qualité de Juge que l'interprete de la loi. Et ainsi en ajugeant une certaine somme

174 *Le procès injuste.* IX. Traité.
à celui qui s'est parjuré, je ne fais que déclarer que les loix la lui ajugent; ce qui est véritable & peut-être juste. Mais ces mêmes loix qui m'ordonnent de faire gagner la cause à celui qui se parjure, ne m'ordonnent pas de me tromper. Et ainsi, si je sai d'ailleurs par des preuves claires qu'il est parjure, je ne laisserai pas de le croire tel, & d'être obligé à toutes les actions qui sont nécessairement liées avec cette créance.

XVI.

Il faut donc bien distinguer entre les actions nécessaires des Juges & des Avocats, & les actions libres & volontaires. Les actions nécessaires, comme celles de prononcer un jugement, se doivent régler selon la justice légale; mais les actions libres se doivent régler selon la justice véritable & réelle. Or il est certain que de solliciter les affaires d'une personne, de lui donner avis, de lui fournir des adresses pour réussir dans ses prétentions, de l'assister de son crédit, sont des actions toutes volontaires & toutes libres. Et par conséquent il n'est jamais permis d'en faire aucune en faveur de ceux que nous sommes obligés de juger coupables, non selon les loix humaines, mais selon la véritable justice; & si nous

Des préventions. I. Écrit. 145
sons, nous nous rendons parricipans
ur injustice.

XVII.

on seulement nous sommes coupa-
i nous rendons ces sortes d'assistan-
nos amis, lorsque nous sommes con-
us de leur malice, mais aussi lorf-
ait considéré, nous jugeons qu'il est
probable qu'ils sont injustes, & de
aise foi, que non pas qu'ils soient
es. Et non seulement lorsque nous
pas ce jugement, mais aussi lorsque
ne le formons pas, si c'est par notre
que nous ne le formons pas, si c'est
que nous ne voulons pas laisser
ler notre esprit par la raison : enfin
sommes encore coupables lorsque
leur rendons ces assistances dans
nte & avec un esprit entierement
rain de la justice ou de l'injustice de
cause, si c'est encore par notre faute
nous sommes dans ce doute, & par-
: nous n'avons pas voulu nous in-
e de la verité, & prendre les voies
inables pour la découvrir.

XVIII.

à mes principes ; & voici les con-
ns que j'en tire, qui ne me semblent
oins veritables.

** Le père de la femme défunte.*
+ Le mari de la femme défunte & sa mère.
¶ L'Avocat qui fut depuis el. ois. pour arbitre & qui cet écrit est adressé.

Que dans le différend entre Sempronius d'une part, & Mœvius & Mœvia de l'autre : Sempronius disant & attestant avec serment, & de lui & de toute la famille, qu'il a donné à Mœvius des hardes pour une telle somme ; que Mœvia les a reçues, tenues, employées ; qu'elle en a parlé une infinité de fois à lui & aux siens & à diverses autres personnes : Mœvius disant au-contraire qu'il n'a rien reçu : Mœvia se taisant & assistant Mœvius de ses conseils & de son credit. Titius, ami commun de Sempronius & de Mœvius & Mœvia, ne peut se dispenser de tirer d'abord cette conclusion alternative, que les uns ou les autres sont coupables d'une infidélité très-criminelle qui les rend indignes, non seulement de son amitié, mais de celle de toutes les personnes d'honneur. Il n'y a aucun milieu en cela, parcequ'il est impossible que les uns ou les autres ne soient parjures & infideles ; & qu'ils n'ayent formé un dessein injuste de ravir le bien d'autrui.

XIX.

La seconde consequence qu'il en doit tirer, est qu'il doit desirer de savoir la vérité de cette affaire, & embrasser pour cela les voies raisonnables pour s'en éclaircir ; & que sa résolution doit être, s'il la

Des Préventions. I. Ecrit. 157
it, non seulement de n'assister en au-
cune manière le coupable, mais de se
armer contre lui & de faire tout ce qui
est possible pour l'obliger, ou à se dé-
fendre ou à réparer son injustice.

X X.

La troisième, que sur les lumières qu'il
eut avoir, il en doit juger, non en ju-
risme en homme, puisqu'il s'agit ici
de devoirs libres & volontaires qui dé-
pendent d'un jugement de vérité, & non
d'un jugement qui soit attaché aux loix
aux formes. Et ainsi il ne lui est pas per-
mis de dire; je ne veux pas croire que ce-
soit, parceque vous n'en avez pas de
certitude, pourvu que l'on lui prouve que
cela est, est par des preuves qui persua-
dent son esprit.

X X I.

La quatrième conséquence est qu'il ne
est nullement permis de demeurer
dans cette inflexibilité Pyrrhonienne qui
se laisse point ébranler par la vrai-
semblance; mais qu'il doit juger plus pro-
bable, ce qui est en effet plus proba-
ble, quoiqu'il n'en ait pas une certitu-
dine métaphysique & légale. Car il
est le même défaut de raison à ne juger
plus vrai-semblable ce qui est en effet
plus vrai-semblable, qu'à ne juger pas
vrai ce qui est certain.

XXII.

Dans cet esprit il doit comparer toutes les circonstances de cette affaire ; & ainsi ne se peut dispenser de considérer :

S'il est fort croyable qu'un homme de 67. ans comme Scnpronius, forme ce dessein de tirer injustement de son gendre une somme d'argent pour des hardes qu'il ne lui a point données.

Que toute la famille conspire avec lui dans un si abominable dessein.

Que toute cette famille n'ayant aucun intérêt dans le monde, nul dessein de s'y engager ; ayant assez de bien d'ailleurs pour se passer d'une très-petite somme d'argent, veuille gratuitement renoncer à son salut pour un si léger intérêt.

Il doit considérer que ce Mœvius est un jeune homme qui n'a point d'autre emploi que celui de se divertir, qui n'est nullement réglé, pour ne rien dire davantage ; & que Mœvia n'a point trouvé jusques ici d'autre moyen de se tirer de cette affaire, que de s'en taire ; qu'elle veut bien assister son fils de ses conseils, mais qu'elle n'ose l'assister de son témoignage, & qu'elle n'a pas eu jusques ici la hardiesse de déclarer qu'elle n'ait pas reçu, manié, employé ce que l'on assure qu'elle a reçu, manié & employé : que les uns veulent

uver par témoins, & que les autres tent tout leur effort à empêcher que renve par témoins ne soit reçue. Tout supposé :

me semble qu'il y a certitude morale. Sempronius a raison, & que Morvius doevia ont tort qu'il est impossible que uison ne tire cette conclusion : & qu' si la maxime de ne se point prévenir pèche Trinus de la tirer, il est visible ou elle seroit fausse, ou qu'il n'en feroit un usage legitime.

XXII

Je soutiens même qu'il est impossible il ne tire cette consequence ; parce qu'il est impossible que l'évidence ne fasse une impression sur un esprit comme le . Ainsi quand il declare qu'il demeure neutre, qu'il suspend son jugement ; il distingue pas assez entre ses paroles & pensées. Il est facile de dire de bon , ou même dans son esprit par un langage interieur que l'on demeure neutre ; mais il est bien difficile que dans le fond l'esprit ne demeure persuadé de ce qui est tiré. Ainsi malgré ces maximes Pyrrhoniennes, on peut dire que son esprit n'est point véritablement dans cette suspension où il témoigne d'être.

Que s'il en est persuadé, comme il l'est sans doute, s'il croit même qu'il est plus probable que Sempronius a raison, & que Mœvius a tort, il y a une suite de devoirs indispensablement attachés à cette persuasion.

Il est obligé de faire tout ce qu'il pourra pour faire desister Mœvius & Mœvia de cette injustice si préjudiciable à leur honneur, à leur conscience, à leur salut.

Il ne leur peut légitimement rendre aucune assistance, ni leur donner aucun avis & aucune protection; & il doit agir avec eux comme la raison oblige d'agir avec des personnes injustes & infidèles.

Je soutiens que tout cela n'est point un jeu d'esprit; mais qu'il n'y a rien dans cet écrit qui ne soit exactement véritable quoique je ne l'aye fait que par exercice d'esprit.

OCCASION DU SECOND ECRIT.

L'AFFAIRE ayant été mise en arbitrage, on crut qu'il étoit bon de représenter par un écrit les vûes d'équité que les Arbitres devoient avoir. C'est le sujet de l'Ecrit suivant.



DES ARBITRAGES.

I.

COMME toutes les vertus sont nécessairement liées ensemble, & qu'il n'y a aucune qui puisse subsister seule & sans l'union des autres; il est certain que la charité & la justice se doivent rencontrer & dans les Juges & dans les Arbitres, & les Juges doivent être charitables, & les Arbitres doivent être justes. Néanmoins comme l'obligation particulière s'applique à une certaine vertu, fait que l'on dit que cette vertu est propre à un ministère; on peut dire en ce sens, que comme la justice est la vertu des Juges, la charité est celle des Arbitres; & que si les Juges sont des Juges de justice, les Arbitres sont des Juges de charité.

II.

C'est par le rapport naturel de cette action à cette vertu, que les Evêques ont été autrefois comme les Arbitres naturels de tous les différends des Chrétiens: ce que l'on croyoit qu'ils étoient les seuls remplis de cette charité qui est ne-

Que s'il en est persuadé, comme sans doute, s'il croit même qu'il est probable que Sempronius a raison, & Mœvius a tort, il y a une suite de de indispendablement attachés à cette suasion.

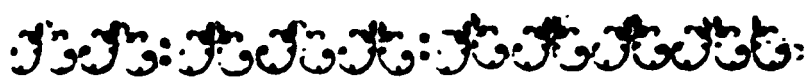
Il est obligé de faire tout ce qu'il p pour faire desister Mœvius & Mœv cette injustice si préjudiciable à leur neur, à leur conscience, à leur salut

Il ne leur peut legitiment aucune assistance, ni leur donner avis & aucune protection; & il doit avec eux comme la raison oblige avec des personnes injustes & inf

Je soutiens que tout cela n'est point d'esprit; mais qu'il n'y a rien de écrit qui ne soit exactement vrai quoique je ne l'aye fait que par ex d'esprit.

OCCASION DU SECOND EC

L'AFFAIRE ayant été mise en stage, on crut qu'il étoit bon de reporter par un écrit les vûes d'équité q Arbitres devoient avoir. C'est le l'Écrit suivant.



DES ARBITRAGES.

I.

OMME toutes les vertus sont nécessairement liées ensemble, & qu'il n'y ait aucune qui puisse subsister seule & l'union des autres; il est certain que la charité & la justice se doivent rencontrer & dans les Juges & dans les Arbitres, les Juges doivent être charitables, & les Arbitres doivent être justes. Néanmoins comme l'obligation particulière d'appliquer à une certaine vertu, fait qu'on dit que cette vertu est propre à un ministère; on peut dire en ce sens, que la justice est la vertu des Juges, la charité est celle des Arbitres; & que si les Juges sont des Juges de justice, les Arbitres sont des Juges de charité.

II.

EST par le rapport naturel de cette justice à cette vertu, que les Evêques ont autrefois comme les Arbitres nommé de tous les différens des Chrétiens: que l'on croyoit qu'ils étoient les seuls remplis de cette charité qui est ne-

Le Procès injuste. IX. Traité.

cessaire non seulement pour appaiser les differens qui troublent la paix extérieure des familles, mais aussi pour guérir les playes intérieures que ces divisions font dans les âmes. Et c'est pourquoi encore que les saints Evêques gémissent sous le poids d'une occupation si pénible, ils ont cru néanmoins que la charité les obligeoit à donner une grande partie de leur tems à terminer les differens de leurs peuples, comme il paroît par divers endroits * de saint Augustin.

* V. en
29 autres
Serm.

24. sur
le Ps.

118. n.

5.

III.

Mais comme la charité est la vertu des Arbitres, & que l'on peut dire par cette raison que ce ministère est en quelque sorte une fonction Episcopale, il n'a point aussi d'autre objet que celui même de la charité, qui est le salut de ceux que l'on tâche d'accorder. Il regarde les choses temporelles par rapport aux éternelles. Il n'a pas simplement pour but d'établir une paix temporelle entre les Citoyens d'une même Ville; mais il tend à établir une véritable paix de conscience dans ceux qui sont appelés au même royaume du Ciel, où ils ne peuvent parvenir que par la justice. En un mot il joint les vûes chrétiennes aux vûes humaines, & la prudence chrétienne à la prudence du siècle.

IV.

Il ne faut avoir qu'une lumiere fort liocre pour être persuadé que le plus grand malheur qui puisse arriver à une bonne, n'est pas de souffrir l'injustice, & de la faire; & qu'entre les injustices il en a point de plus dangereuse que celle qui nous fait acquerir ce qui ne nous appartient pas. Le moindre bien d'autrui d'une famille est une source de malice pour le tems & pour l'éternité, & les peres qui sont auteurs de cette rapination, pour les enfans qui en jouissent: c'est un obstacle effroyable pour le salut des uns & des autres; puisque la justice de Dieu n'y pouvant donner entrée, par une restitution rigoureuse, cette inégalité augmente tous les jours par le honneur qu'il y a à se reconnoître coupable, & par les interêts des biens injustement usurpés qu'on est obligé de continuer avec le principal.

V.

Ainsi comme la charité doit avoir pour but de preserver ceux que l'on aime, des plus grands maux, & des plus irreparables; la charité des Arbitres n'en sauroit avoir de plus legitime que d'empêcher que ceux dont ils reglent les differens, ne

134. *Le procès injuste. IX. Traité.*
demeurent après leurs jugemens chargés d'un bien mal acquis ; ce qu'ils doivent considérer comme le plus grand des maux. Et c'est pourquoy ce qu'ils doivent plus appréhender, c'est que leur jugement procure une fausse sûreté à ceux qui sont obligés devant Dieu de restituer.

V L

Mais pour sçavoir quand ils ont, n'ont pas à craindre cet inconvenient faut considérer qu'il y a de deux sortes différens qui peuvent être mis en arbitrage. Car dans les uns l'arrêt de Dieu est toujours en quelque sorte celui des Arbitres, mais dans les autres il est déjà transformé ; en sorte que celui des Arbitres injuste, invalide & incapable de mettre personne en sûreté de conscience, s'il n'est conforme à celui de Dieu.

V I L

L'arrêt de Dieu suit celui des Juges dans les choses vraiment douteuses, où les parties agissent de bonne foi. Car la Sentence du Juge ou de l'Arbitre est celle qui gagne son procès, légitime possesseur du bien qui lui est adjugé. Et quelque que les Arbitres n'eussent peut-être si bien pris le sens de la loi : néanmoins quand on s'en est remis à eux, celui à

Des Arbitrages. II. Ecrit: 265
ajugent quelque bien, & qui croit
ans le cœur y avoir droit, le peut retenir
gitimelement. Dieu autorise & scelle
jugement des hommes par le sien, &
rend ceux en faveur de qui ils jugent,
autres véritables des biens qui leur sont
onnés.

VIII.

C'est peut-être à l'égard de ces diffé-
rens où le jugement des hommes est tou-
jours suivi de celui de Dieu, que saint
Paul disoit qu'il falloit commettre le soin ^{1. Cor.}
e juger aux plus méprisables de l'Eglise; ^{6. 4.}
parceque considerant peu les choses tem-
orelles, il consideroit à cette égard cette
onction comme l'une des moins impor-
antes. On ôte à l'un, on donne à l'autre:
celui qui perd, ne perd pas grande chose;
celui qui gagne, gagne peu par la même
aison, & l'un & l'autre demeure en sû-
reté de conscience ayant agi de bonne
foi, ce qui est le principal.

IX.

Mais il n'en est pas ainsi des differens où
le droit est certain & les faits douteux, &
où il faut par nécessité qu'il y ait de la
mauvaise foi de part ou d'autre. Dieu ju-
ge ces sortes de differens avant les Juges
ou les Arbitres: il a déjà décidé dans l'op

Jugement ceux à qui appartient le bien contesté : Et si les hommes s'éloignent de ce jugement, il casse leurs jugements & leurs Sentences, & ne donne aucun droit aux personnes qu'il condamne, sur les biens qu'ils peuvent acquérir par le jugement des hommes. Nulle Sentence arbitraire, nulle Transaction ne peut rendre un parjure, légitime possesseur d'un bien qu'il acquiert par ses parjures, en fait remis en possession par tous les Juges de la terre, l'arrêt de Dieu demeure immuable & subsistant, & l'en declare toujours injuste possesseur.

X.

On peut donc dire à l'égard de ces jugemens que les hommes portent sur des choses dont Dieu a déjà jugé, ce qu'un grand Pape dit des absolutions des Prêtres : *Tunc enim vera est absolutio praesidentis, cum interni arbitrium sequitur Judicis.* C'est en vain que les Prêtres délient ceux que Dieu juge ne pas devoir être déliés. Les liens invisibles des pechés subsistent malgré les hommes, & serrent les méchans d'autant plus étroitement qu'ils ajoutent à leurs autres crimes le nouveau sacrilège d'une absolution mal obtenue. Il en est de même des Sentences des Arbitres qui ne sont pas conformes à celles

Greg. M.
in Ev.
l. 2.
Hom. 26.

elles ne donnent aucun droit
sonnes en faveur de qui elles sont
s, & elles ne font que les rendre
ustes, & plus obligées à satisfaire à
e de Dieu & à celle des hommes.

XI.

de comparaison donne droit de
ec vérité, qu'il y a un très-grand
entre les jugemens que des Arbi-
ident sur les differens dont nous
s, & ceux que les Prêtres rendent
qu'ils appellent le Tribunal inte-
les uns & les autres ont pour ré-
ngement de Dieu qui les précède.
& les autres sont sans effet devant
ils ne se trouvent conformes à ce
ent de Dieu. Les uns & les autres
dent que plus malheureux ceux
obtiennent contre la justice, par-
ne font que leur procurer une
aix. Le plus grand mal qu'un Con-
puisse faire à un pénitent est de
dre quand Dieu ne l'absout pas : le
rand mal qu'un Arbitre puisse fai-
personnes dont il est juge, est de
onner ce que Dieu ne leur donne

XII.

ela fait voir que les jugemens que

168 *Le procès injuste. IX.* Trai
d'on rend sur les differens de ce
re sont tout autrement impo
ceux qui n'auroient pour obje
questions de droit ou de couru
lesquelles chacune des parties
de de bonne foi d'avoir raison
peut dire que ces derniers so
ment temporels, & n'ont que
effets, comme de faire qu'un
plutôt possédé par l'un que pa
Mais les jugemens qui regarden
ses dont Dieu a déjà jugé sont
mêlés de spirituel & de tempore
qu'il y a de spirituel l'emporte ir
sur le temporel. En empêchant
me d'être injuste, on lui conserve
que sorte la vie de l'ame: & en
sant dans son injustice, on conti
mort spirituelle. Ainsi ces senten
des Arrêts de mort pour les uns &
rêts de vie pour les autres. Et il est
dire ce que l'Ecriture dit general
la langue. *Mors & vita in manu li*
mort & la vie sont au pouvoir de

Prov. 18.
...

XIII.

L'importance de ces jugemen
donc ceux qui exercent cet offici
rité d'y apporter toute l'applicat
ils sont capables, en considerant
jugent pas seulement des biens

Puis en sont rapportés à eux ; mais qu'ils agissent en quelque sorte de leur vie & de leur mort spirituelle, puisque la perte du salut est ordinairement jointe à ces sortes d'injustices dont presque personne ne se leve quand on y est une fois tombé, & qu'on y est autorisé par un jugement.

XIV.

Puis donc, comme nous avons déjà vu, que le jugement de Dieu prévient toujours celui des Arbitres dans ces sortes de différens, il est clair que leur application doit aller à reconnoître qui est ce qui est en faveur de qui Dieu juge, afin de se conformer à son jugement. Or pour le découvrir il faut considérer que Dieu ne se pas de ces choses comme les Juges. Il en juge par la vérité réelle, & par ce qui est en effet, dont il est témoin, & qui ne peut être caché. Les Juges au contraire sont renfermés dans des bornes étroites & ayant exclu certaines choses, ils ne prennent pour vrai que ce qui est autorisé par celles que les loix leur ont prescrites.

XV.

Mais quelques loix qu'il ait plu aux législateurs d'établir pour régler les particuliers ; il est certain néanmoins que tout ce qui est contraire à la justice est injuste.

170 *Le procès injuste. IX. Traité.*
gement humain contraire à celui que Dieu porte dans la vûe de la verité, est faux & injuste, & cela fait voir que quelque égard que les Arbitres doivent avoir à ces loix humaines qui reglent le genre des preuves, la charité les oblige de se servir de toutes les voies raisonnables qui leur peuvent faire connoître le fond des choses, & cette verité qui sert de fondement au jugement de Dieu; & que leur principale application doit être de s'assurer de ce qui est réellement, & par quelques sortes de preuves & de conjectures que ce soit, puisqu'enfin c'est de la verité réelle que dépend la justice de leur jugement, & que sans cela il ne peut être que pernicieux à ceux qu'ils favorisent.

XVI.

Quand en suivant les voies naturelles ils se sont assurés de la verité des choses ils peuvent ensuite consulter si cette connoissance qu'ils en ont est suffisante selon les loix. Et je croi qu'un Arbitre a en cela plus de liberté qu'un Juge, parceque les loix humaines étant imparfaites, elles ont été obligées de défendre beaucoup de choses qui d'elles-mêmes sont legitimes, comme certaines sortes de preuves. Mais ces loix cessent à l'égard des Arbitres qui sont en quelque sorte réduits aux

Des Arbitrages. II. Ecrit. 171
naturelles, qui n'obligent qu'à préférer
la justice à l'injustice, la vérité à l'er-

XVII

Mais quand on croiroit même que
les arbitres devroient se tenir dans les
bornes que des Juges de rigueur,
certains néanmoins qu'il leur est en-
tendument important de connoître la vé-
rité au fond, par toutes les preuves
qui leur servent à nous en assurer. Car en la
laissant ainsi, ils sont obligés de faire
ce qu'ils peuvent pour y réduire ceux
qui s'en éloignent & qui s'attachent à des
chicanes pour couvrir leur injustice. Et
ne Daniel se servit de la connoissance
qu'il avoit par l'inspiration de Dieu de *Dan. c. 13.*
la justice des vieillards pour les convain-
cre, mais ne les condamna pas sur cette
inspiration : il faut aussi se servir de
la même chance que l'on a des vérités réelles,
convaincre ceux qui les désavouent
et se défendent par les chicanes des

XVIII

Il faut faire à peu près à l'égard de ces
chicanes de fait que l'on fait par des voies
illicites, mais qui ne sont pas dans l'or-
donnance autorisée par les loix, ce que saint

Charles faisoit de la loi du Concours, qui donne les benefices à celui qui paroît le plus sçavant dans la dispute. Car, comme ce Saint savoit que cette loi n'avoit été faite que pour empêcher de plus grans maux, & que cette maniere d'obtenir les benefices n'étoit point conforme à l'esprit de l'Eglise, qui porte plutôt à fuir les emplois qu'à les rechercher, ni à la veritable vocation qui doit venir des Evêques, & non du choix ambitieux des Ecclesiastiques; il donnoit à la verité les benefices par le Concours, pour observer l'ordre du Concile de Trente; mais il faisoit en sorte qu'il ne se presentoit jamais au Concours que ceux qu'il avoit choisis dans la seule vûe du service de l'Eglise.

Il faut de même tâcher dans les differens dont nous parlons, de découvrir les verités réelles sur lesquelles le jugement de Dieu est fondé, & quand on l'a connu, il faut ensuite faire en sorte qu'il s'accorde avec les formalités. Et c'est ce qui n'est pas bien difficile à des Arbitres intelligens & habiles qui ont mille voies pour découvrir la mauvaise foi de ceux qui tâchent de ravir le bien par leurs fautes.

XIX.

Il est proprement cet esprit qui distingue les Arbitres équitables, de ceux qui ne sont pas. Car comme ceux qui ont vrais principes d'équité & de justice suivent tout à la vérité réelle sur laquelle Dieu juge, & font en sorte que les formes n'y soient pas contraires, les autres sont sujet de certaines formalités qui minent les causes les plus justes dans le fond.

XX.

Il y a de certaines équités arbitrales fort inutiles qui consistent à faire en sorte que chacun se relâchant de ses prétentions, personne ne perde tout & ne gagne tout. Les accommodemens sont justes dans les cas douteux & de bonne foi; mais ils ne doivent être pratiqués qu'à l'extrémité dans les affaires où il y a de la mauvaise foi de part & d'autre. La raison est que quelque accommodement de cette sorte que l'on fasse, celui qui obtient le bien d'autrui par des moyens injustes, n'en devient point légitime possesseur. La Sentence des Arbitres n'en transfère point véritablement le domaine: celui qui obtient ce qui ne lui appartient point devant Dieu n'en est pas

114 *Le procès injuste. I X. Traité.*

moins obligés à restitution, quelque Trans-
action & quelque Sentence qui y soit
intervenu. Ainsi dans ces sortes d'ac-
commodemens on laisse celui qui est de
mauvaise foi en un état misérable, & on
l'accable d'un poids effroyable en lui
demandant ce que Dieu ne lui donne pas.

XXI

Il n'y a donc que la seule nécessité qui
puisse excuser ces sortes d'accommode-
mens, lors qu'on ne peut obliger les per-
sonnes de mauvaise foi à la reconnaissance
& que l'on ne les peut convaincre selon
les loix. Car alors il est permis de les por-
ter à relâcher quelque chose de ce qu'el-
les devroient abandonner entièrement,
en supposant que plus elles relâcheront,
& moins elles seront malheureuses. On
peut alors penser à établir une paix tem-
porelle, lorsque l'on ne leur en peut pro-
curer une spirituelle & véritable, & en
les avertissant que l'on ne peut jamais
posséder légitimement ce que l'on ac-
quiert par le mensonge. On leur peut
laisser ce qu'elles ne veulent pas rendre,
jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les tou-
cher.*

* Voyez S. Aug. Sermon. 21. de l'arbitre Apostolique &
de Serm. Domini in morte, sur ces paroles, Sicut &
nos dimittimus debitor. & S. Thomas dans la question
du Scandale. 2. 2. q. 41. savoir s'il faut abandonner
les biens temporels à cause du scandale.

APPLICATION DE *ces Principes.*

I.

[**É**st aisé de connoître par ces principes que le différent dont il s'agit entre **empronius & Mœvius** est du nombre de ceux qui sont déjà jugés devant Dieu, avant qu'ils le soient par les hommes. Il s'agit d'une certaine quantité de hardes. **empronius** assure qu'il les a données, **Mœvius** nie avec serment qu'il les ait reçues. La famille de **Sempronius** assure la même chose que **Sempronius**. Il semble que celle de **Mœvius** fasse aussi de même que **Mœvius**. Il est impossible que les uns & les autres se trompent de bonne foi. Il faut donc que les uns ou les autres soient des méchans, des fourbes levant Dieu : que les uns ou les autres soient coupables d'injustice, de parjure & de mensonge.

II.

Il s'agit de même d'un Testament, & les maximes en sont constantes. Il est certain qu'un Testament quand il seroit le plus véritable du monde, s'il est extor-

qué par menaces, par mauvais traitemens, par des injures, par des reproches, par des brutalités, ne vaudroit rien & ne donneroit à celui qui s'en voudroit servir, aucun veritable droit.

Il est certain encore qu'un Testament dont la date est constamment falsifiée, dont le corps de l'écriture est justement suspect de fausseté, ne vaut rien.

Le different ne consiste donc point dans le droit, mais dans les faits dont on sauroit certainement la verité, si les uns ou les autres étoient sinceres. Sempronius & sa famille soutient que Mœvius a fait à sa femme, pour en obtenir un Testament, tous les mauvais traitemens dont il s'est pu aviser; qu'il l'a menacée une infinité de fois de la rendre la plus malheureuse de toutes les femmes; qu'il l'a outragée; qu'il l'a abandonnée; qu'il lui a refusé toutes choses dans l'extrémité de sa maladie. Si ces faits sont vrais, le Testament ne vaudroit rien quand il seroit même veritable. Dieu sait la verité de ces faits, & les Parties ne la peuvent pas ignorer. Il condamne donc encore dans ce jugement les uns ou les autres d'injustice & de mensonge.

Sempronius soutient qu'on lui a montré ce Testament non datté après la mort de sa fille. Mœvius le nie & soutient

il a toujours été datté. Ce fait est décisif. La moindre fausseté dans un Testament olographe, est une tache d'huile qui annulle l'acte, comme Titius (*l'Arbitre*) en est convenu, & comme en conviennent les plus fameux Avocats de Paris.

Il est impossible que l'un & l'autre soit de bonne foi : c'est donc encore un propos devant Dieu que celui de la validité de ce Testament.

III.

Il s'ensuit de là que nulle Sentence arbitrale, nulle Transaction ne peut mettre en sûreté de conscience ceux qui auront juré des choses fausses, & qui en auront avoué de véritables. Et que si par malheur la Sentence des Arbitres ne se trouvoit pas conforme à celle de Dieu, elle ne dispenseroit nullement celui en faveur de qui elle seroit rendue, de la restitution de l'acte à laquelle il est obligé par la loi de Dieu, parcequ'il en seroit toujours injuste possesseur.

IV.

Non seulement ceux qui s'emparent de bien d'autrui par des parjures, sont obligés à la restitution de ce bien, & n'en

peuvent être dispensés que par l'impuissance, mais ils sont même obligés indispensablement à la restitution de l'honneur qu'ils ont voulu ravir au prochain. Car en disant qu'ils n'ont point reçu, & qu'ils ont reçu, ils accusent par là ceux qui leur font cette demande, de vol, d'injustice, de mensonge. C'est donc une calomnie & une calomnie publique; & tous ceux qui ne les y obligent pas, les trompent misérablement.

V.

Ceux qui disent que l'on scandalise un parjure en disant & en soutenant qu'il est parjure, ne savent guères ce que c'est que scandaliser, & témoignent qu'ils ne sont guères instruits des véritables règles de l'Eglise. Car si ce parjure est obligé lui-même selon la loi de Dieu, à un désaveu public de ses parjures qui enferment une calomnie; comment peut-on croire qu'on le scandalise en ne disant de lui que ce qu'il est obligé d'en reconnaître lui-même publiquement, s'il veut satisfaire à la justice de Dieu.

V I.

Il est clair par tout cela que la Sentence des Arbitres sur ces différens, est l'une de ces Sentences dangereuses, où en

vorisant ceux que la loi de Dieu condamne , on leur fait réellement le plus grand mal qu'on leur puisse faire. Qu'ain-
le soin des Arbitres doit être , autant
u'il est possible , de reconnoître le fond
es choses , & la verité réelle sur laquel-
le jugement de Dieu est fondé.

VII.

Il est clair aussi qu'après l'avoir recon-
me ils doivent moins avoir égard aux
ormalités : & s'ils ne s'en dispensent
as tout-à-fait , ils doivent faire en sorte
qu'elles s'accordent avec la verité sur la-
puelle Dieu juge : parcequ'autrement ils
e sauroient éviter de nuire à ceux mê-
nes qu'ils voudroient servir.

VIII.

Cela leur sera facile en interrogeant ,
omme ils le peuvent de droit , toutes
es personnes de ces familles , étant dif-
icile que la verité se cache à des person-
es si clairvoyantes , & que la malice puis-
ê être si artificieuse qu'elle ne tombe en
me infinité de contradictions.

IX.

Celui qui a écrit ceci est très-persuadé
de la justice de la cause de Sempronius ,
& de son entière sincérité, quoiqu'il ne

sache ces choses que par rapport.

1. Il lui peut rendre ce témoignage véritable, que l'on n'a jamais remarqué en lui le moindre défaut de sincérité; de sorte qu'il peut dire avec vérité que la sincérité est plutôt une vertu naturelle qu'une vertu chrétienne dans sa famille.

2. Il a été averti par lettres ponctuellement de toutes les violences de Mœvius avant qu'on eût encore aucune vûe qu'il feroit paroître un Testament.

3. La chose parle d'elle-même à l'égard des hardes, & il n'y a point d'homme de bon sens qui puisse s'imaginer qu'un homme de bien, comme Sempronius, qui n'a jamais été soupçonné de la moindre mauvaise foi, forme le dessein de ravir à son gendre une petite somme d'argent, en se donnant avec toute sa famille. Cela est incroyable. Et il est au-contraire très-croyable qu'un jeune homme avide & déréglé se parjure pour retenir ce qu'il ne veut pas rendre.

4. Les parjures certains & indubitables de Mœvius lui doivent ôter toute créance dans le reste.

5. La déposition du sieur P. qui est prêt de déclarer qu'il a vû le Testament sans datte, est une preuve moralement certaine.

6. Il y a plusieurs personnes d'honneur

qui sont informés exactement de la vérité de ces faits, & qui en peuvent rendre témoignage.

X.

Je laisse les autres preuves plus conformes aux formalités, & que je ne^s ai pas : mais je suis sûr que celles-ci suffisent pour persuader à des personnes raisonnables que toute cette affaire est une noire malice de la part de Mœvius & de sa famille.

XI.

Et delà il s'ensuit que les Arbitres étant assurés de la vérité dans le fond, doivent faire tout ce qui leur est possible pour y réduire les formes; c'est-à-dire, pour faire que ceux qui sont convaincus en effet de tant d'impostures, le soient aussi d'une manière qui leur puisse ôter le moyen d'en retirer le fruit qu'ils en espèrent; parce que ce fruit est pour eux le plus grand de tous les malheurs, & dont tous ceux qui les aiment véritablement doivent tâcher de les préserver.

XII.

Et la conclusion générale de tout ce Traité, est qu'il n'y a point de voie par laquelle Mœvius puisse obtenir quelque

chose légitimement de cette succession, que celle de renoncer à toutes ces prétentions, de s'offrir à rembourser tous les frais du procès qu'il a faits, & de se remettre à la bonne volonté de Sempromus, qui lui seroit peut-être aussi favorable que ses poursuites injustes. Mais lui & tous ceux qui auront été complices de ses parjures, & qui en les connoissant l'auront assisté dans ce procès seront toujours obligés de restituer tout ce qu'ils auront obtenu par Transaction, Jugement, Sentences arbitrales, & enfin par tout accord forcé, involontaire, & auquel Sempromus aura été obligé par les parjures de Mœvius. C'est ce que l'on peut faire signer par toute la Sorbonne, supposé la vérité des faits dont Mœvius ni sa famille ne peuvent douter.

Cette condition est dure, mais elle est unique, tous les hommes ensemble n'en fauroient trouver une autre, parceque cela ne dépend point des hommes, mais de Dieu qui ne lui laisse que celle-là.




P E N S É E S

SUR DIVERS SUJETS

DE MORALE.

I.

Direction.

 N a tout , dit-on , pour de l'argent en ce monde , & quelques riches voudroient porter cette maxime jusques à avoir fini de la direction pour de l'argent. L'aveuglement est à plaindre , puisqu'il approche fort de ceux qui croient qu'on peut acquérir les dons de Dieu à prix d'argent , & ils doivent craindre que les égards qu'ont pour eux leurs Dire-cteurs , ne tiennent un peu de la mollesse condamnée par l'Ecriture qui avertit les pasteurs de ne pas mettre des coussins sous les coudes des pecheurs : mais les pasteurs n'ont point cet écueil à craindre ; car l'amitié est un des avantages de leur

condition, qu'un Directeur doit conserver à ceux à qui Dieu l'a donné, & il le conserve en les traitant en apparence avec plus d'indifférence & de froideur. Il se peut aussi dispenser à leur égard de tous les devoirs inutiles qui ne viennent que de la condescendance pour l'infirmité que les Grans tirent de leur condition même. Mais soit ces Directeurs, soit ces riches ils doivent demeurer dans ces termes, & craindre sur-tout de les excéder.

II.

Moderés contredisans.

Il n'y a point de personnes plus contredisantes & plus contredites que celles qui sont les plus modérées dans leurs sentimens. Cela paroît étrange, & est pourtant vrai. La raison en est, que la plupart du monde se jette dans l'excès, ou en blâmant, ou en approuvant; d'où il arrive que les personnes modérées qui ne louent rien, & qui ne blâment rien avec excès, mais qui souvent approuvent le bien & blâment le mal dans les mêmes personnes, se trouvent presque toujours contraires au jugement des autres.

III.

Deux sortes de moderation.

Il y a une moderation de langage &

une moderation de sentiment , & ce sont deux qualités très-differentes. Car souvent ceux qui sont dans des sentimens justes & moderés , ne sont point moderés dans leurs discours, & y font paroître plus de chaleur qu'il ne faut. Et au-contraire il arrive souvent que des personnes dont les sentimens sont très-injustes & très-excessifs, ne laissent pas d'être moderées dans leurs paroles, ce qui ne sert qu'à les abuser, en leur faisant prendre cette moderation apparente pour une veritable moderation de sentiment.

IV.

Serviteurs imparfaits utiles.

Il est utile à un Maître d'avoir des serviteurs imparfaits, parcequ'il lui est utile d'avoir des dettes à remettre, afin d'engager Dieu à lui remettre les siennes. Ceux qui s'en plaignent, se plaignent en effet, que Dieu leur donne de l'argent pour acheter le ciel.

V.

Honteux d'être servi.

C'est une chose honteuse à un pecheur que d'être servi, parceque sa condition naturelle devroit être de servir les autres. Il n'y a personne qui ne doive se considerer comme pecheur: il n'y a donc per-

sonne qui ne doive avoir honte d'être servi.

C'est une chose honteuse d'être dans un état contraire à celui où JESUS-CHRIST a voulu être ; celui des Maîtres, des riches & des heureux dans le siècle est contraire à cet état , il est donc honteux ; Ainsi pour y demeurer comme il faut, il faut qu'il y demeure avec une honte intérieure, & comme dans un état d'ignominie.

V I.

Rois d'humeur.

Être Roi proprement, c'est avoir des sujets & n'avoir point d'amis, c'est-à-dire avoir des personnes qui suivent nos sentimens, & n'en avoir point qui nous disent leurs sentimens avec liberté.

On parvient à cette Royauté en deux manieres, ou en obligeant ses amis d'agir & de parler en sujets, en supprimant leurs sentimens ; ou en ne choisissant pour amis que des sujets, c'est-à-dire que des personnes qu'une longue soumission ait accoutumées à n'avoir point de sentimens differens des nôtres.

V II.

Nourriture d'amour-propre due aux serviteurs.

Les Maîtres ne doivent pas seulement :

A leurs serviteurs la nourriture du corps qui a pour fin la substance du corps , mais ils leur doivent aussi celle de l'ame, qui a pour fin la conservation de la pieté dans ceux qui en ont , & l'établissement de la pieté dans ceux qui n'en ont pas.

• Mais outre ces deux nourritures ils leur en doivent encore une troisième , que l'on peut appeller la nourriture de l'amour-propre. Je dis qu'ils leur doivent cette nourriture , parceque la foiblesse de l'homme est telle , qu'il ne peut se passer des consolations humaines & des satisfactions de son amour-propre. Les louanges , l'approbation , les témoignages d'amitié , les esperances qu'on ne les abandonnera pas , le gain & l'intérêt , le repos , le délassement , la joie , sont toutes choses qui contentent l'amour-propre. L'ame s'en voyant dépourvûe , tombe incontinent dans l'ennui & dans le découragement.

La raison ne veut pas que l'on ôte aux personnes foibles toutes les consolations humaines & tous les appuis qui les soutiennent ; & comme les serviteurs sont ordinairement du nombre de ces personnes foibles , il est juste de les soulager par ces moyens humains qui entretiennent l'esprit dans une assiette raisonnable. On y est d'autant plus obligé,

que leur condition est dure d'elle-même, & très-contraire aux inclinations de la nature, & qu'ayant besoin nous-mêmes de tant d'appuis, il seroit bien injuste que nous les refusassions aux autres.

Il est donc vrai qu'il faut nourrir l'amour propre, mais la fin de cette nourriture n'est pas de faire subsister l'amour-propre, on doit avoir au-contraire pour but de le détruire; mais d'empêcher qu'il ne manquant de matiere & d'alimens, il ne renverse l'esprit de ceux qui sont trop foibles pour se soutenir sans cela.

VIII.

Respects exigibles & non exigibles.

Les respects qui sont dûs à notre Charge peuvent s'exiger avec quelque sorte de justice, parcequ'ils sont certains, mais non ceux qui sont dûs à notre mérite c'est une bassesse que de croire en avoir; mais c'est une tyrannie d'obliger les autres à croire que nous en avons: il faut le leur montrer & les en persuader; mais non pas les forcer à le croire malgré qu'ils en aient.

IX.

Connoître le mérite avant que de l'estimer

Vous voulez que je respecte Monsieur un tel comme le premier homme de l'E

Je. Comme il n'est pas le premier par charge, faites-moi voir qu'il est le premier par son mérite. Mais je le juge tel & je connois pour tel. Peut-être n'en jugez-vous pas bien ; & il est toujours incertain de donner votre jugement pour celui de celui des autres ; lorsque je le contraindrai comme vous, je le respecterai comme vous. Mais c'est, dit-on, votre orgueil qui vous empêche d'en juger comme les autres en jugent. Peut-être est-ce que c'est par orgueil qu'il y en a qui jugent mauvais qu'on ne juge pas comme eux, personne ne peut se justifier de l'orgueil. C'est une qualité invisible à nos yeux ; mais tandis qu'on ne la connoît pas, cette crainte générale n'est pas une raison de changer de sentiment.

Quand M. un tel seroit le premier comme de l'Eglise, je ne suis pas coupable de ne le pas croire, tant que je n'en ai pas de preuves, & je serois au contraire coupable de le croire sans preuve, quand même il seroit tel en effet, car n'en ayant pas de preuve, je le croirois témérairement & sans raison.

X.

Il n'est pas grande chose que d'avoir ce qu'on appelle communément bon esprit.

On fait trop valoir la qualité que l'on

appelle communément bon esprit. L'idée que l'on s'en forme dans le monde n'est pas dans le fond si grande chose, & il y a mille défauts de gens à qui on donne ce nom de bon esprit, équivalens à la bêtise, comme il y a souvent dans les bêtes beaucoup de bonnes qualités équivalentes à ce prétendu bon esprit. Il n'y a que la solidité d'un esprit qui cherche Dieu, qui ne puisse être égalee par aucune qualité humaine.

X I.

Supprimer son esprit.

Il faut éviter de faire trop paroître son esprit. Avoir tant d'esprit n'est pas une qualité aimable, elle attire souvent l'envie ou la haine, au-lieu de l'affection; & insensiblement nous aimons moins ces personnes qui nous oppriment par leur esprit. Il faut donc tâcher que la principale qualité qui éclate en nous, soit la bonté, & que notre esprit ne serve qu'à la faire paroître; car la bonté est une qualité vraiment aimable, parcequ'elle ne choque point la concupiscence, & n'imitte point la vanité & la jalousie.

X I I.

Ébullitions d'esprit.

Il y a des personnes qui ont des ébullitions d'esprit, comme il y en a qui ont des ébullitions de sang, c'est-à-dire, que

leur esprit paroît par tout. Cela m'incommode : je n'aime pas ceux qui m'avertissent si fort de ma bêtise ; ils ne peuvent me communiquer leur esprit , qu'en ai-je donc affaire ? Voilà le sentiment naturel de la malignité humaine. S'il a tant de bien qu'il dine deux fois , disent les pauvres superbes dans leurs proverbes : s'il a tant d'esprit , qu'il s'en serve comme il pourra , dit l'orgueil humain. Il est vrai que c'est-là le sentiment de l'orgueil ; mais il est de la charité & de l'humilité de ne le pas incommoder.

XIII.

Regle des Ajustemens.

C'est une illusion ordinaire aux gens du monde de croire que des ajustemens, des curiosités , des dépenses leur sont permises , lorsque leur condition le leur permet ; c'est-à-dire , qu'elles ne font point dire au monde qu'elles s'élèvent au-dessus de leur condition. Cette regle est trompeuse & fautive , & elle justifieroit une infinité de vaines dépenses.

Il ne faut donc pas regarder ce que la condition permet , mais ce qu'elle commande : car le commandement & l'obligation de la condition peut quelquefois servir d'excuse , mais non la simple permission.

Lorsqu'une chose est vaine & superflue

en elle-même, qu'elle est née du dérèglement des hommes, & qu'elle est telle que si nous pouvions réformer le monde, nous serions obligés de la bannir. Il ne suffit pas pour en user licitement, qu'elle ne soit pas au-dessus de notre condition, mais il faut de plus que notre condition nous y oblige.

C'est par cette règle que l'on doit décider la plupart des questions que l'on peut faire sur les habits des femmes; car comme tous ces habits sont vains d'eux-mêmes, nés de la vanité, & que si toutes les femmes étoient chrétiennes, comme elles devroient l'être, elles seroient obligées de s'habiller autrement: il est nécessaire qu'une femme qui ne veut pas se tromper, descende jusqu'au dernier degré de rabaissement que sa condition peut lui permettre, & qu'elle rejette tous les ornemens que sa condition souffre qu'elle rejette sans trop scandaliser le monde.

M'est-il permis d'acheter ce diamant? Le monde sera-t'il scandalisé si vous ne l'avez pas, & donnerez-vous quelque occasion de pêcher en ne l'ayant pas? Non certainement: vous ne devez donc pas l'avoir en conscience. Voilà la règle. Mais ma condition me le permet: Oui; mais elle vous permet aussi de vous en passer.

Or

ns cette rencontre vous étant éga-
t libre, selon les regles du monde,
voir, ou de vous en passer, la raison
ale qui oblige de renoncer à toutes
oses vaines & superflues, comme
là, subsiste à votre égard, & par con-
nt vous oblige à vous en priver.

isque vous demeurez d'accord que
chose est vaine & inutile, & que le
le vous permet de vous en passer,
ous peut obliger de faire une dé-
si considerable pour l'avoir, que la
ité?

X I V.

Trois sortes d'esprits.

a des esprits qui n'ont que de la sur-
ans fond, il y en a qui ont du fond
surface, & il y en a enfin qui ont
surface & fond tout ensemble. Les
iers trompent le monde & se t: m-
eux-mêmes, étant pris & se prenant
ce qu'ils ne sont pas. Le monde se
pe dans les seconds, en ne les pre-
pas pour ce qu'i's sont, mais ils ne
mpent pas eux-mêmes. Il n'y a que
erniers qui ne trompent ni les au-
i eux-mêmes.

XV.

Quand on peut juger que l'on a raison dans les différens que l'on a avec des personnes très-habiles.

Il n'y a rien de plus pénible dans la vie & de plus humiliant tout ensemble que lorsque l'on se trouve divisé de sentimens avec des personnes, dont on estime d'ailleurs l'esprit, la science & la piété, en sorte qu'ils croient évidemment faux ce qu'on croit évidemment véritable.

Quand cette diversité n'arrive qu'entre des personnes qui ne cherchent point Dieu, on a moins de sujet de s'en mettre en peine. On voit dans les intérêts & les cupidités des hommes charnels la cause de leurs erreurs; mais quand on ne voit point cette source, non seulement on est troublé par cette contrariété de sentimens, mais on entre même en défiance de ce que l'on croyoit voir avec plus de certitude.

Car quel moyen de n'être point ébranlé par cette raison? Je croi chercher Dieu, ces personnes le croient aussi; je ne connois dans mon cœur aucun intérêt qui m'ait fait entrer dans ce sentiment, je n'ai pas droit de soupçonner aussi d'intérêt des personnes, que je connois

vertueuses que moi : cependant ils prouvent ce que j'approuve, ils méritent ce que j'estime, ils croient faux ce que je croi véritable.

Il ne s'agissoit que de préférer leurs biens aux miens, & leur esprit au mien, peut-être que le respect que j'ai pour eux me feroit conclure que c'est eux qui me trompe ; mais je vois que des personnes dont j'estime aussi beaucoup l'esprit, la lumière & la piété, ont les mêmes pensées que moi, & je ne puis me condamner sans les condamner aussi.

Une autorité ne peut donc pas l'emporter sur la lumière jointe à une autre autorité qui balance la leur. Je ne puis donc douter de la vérité de mon sentiment, quand j'en envisage les raisons. Quand en me séparant de la vue de ces raisons particulières, je ne regarde que cette contrariété d'opinions entre des personnes que j'estime, il m'est impossible aussi de n'entrer pas en quelque doute de me tromper.

Or enfin nous tenons tous le même langage : qui m'assurera donc que ce n'est pas moi qui me trompe, & non pas eux ? Mais après avoir bien considéré toutes choses avec autant de désintéressement que j'ai pu, il m'a semblé que j'avois des

raisons particulières & séparées même de l'examen du fond, qui devoient me faire croire raisonnablement que c'est eux qui se trompent & non pas moi.

La première est que dans la connoissance que j'ai de leur esprit, je distingue assez ce qu'ils doivent approuver, & ce qu'ils doivent rejeter, & entre les raisons celles qui sont claires, de celles qui ne le sont pas.

Je ne voi pas qu'ils aient le même discernement. Ils proposent des choses que je trouve extraordinairement déraisonnables, comme des vérités inconceppables, & qu'il ne faille que marquer sans preuve pour en persuader le monde. Je conclus de là que s'ils ne se trompent pas dans le fond, ils se trompent certainement dans la connoissance de la proposition de leurs raisons avec l'esprit des autres, puisqu'ils peuvent croire que ce qui nous paroît si déraisonnable, nous paroît raisonnable.

On n'écrit pas dans la vûe de la seule vérité, mais aussi dans la vûe de la persuasion des autres, & l'on ne doit rien écrire que l'on croie devoir être pris pour faux par des personnes judicieuses. Monsieur N. ... n'a donc pas cru que ces remarques dûssent être prises pour fausses & contraires au bon sens; Qu

elles ont été prises comme telles; il s'est donc trompé : & une erreur grossière dans la maniere rend fort probable une erreur dans le fond.

2. Nous n'avons rien vu dans les remarques de Monsieur N.... que ce que l'on avoit déjà , & l'on peut dire que l'on n'y a rien appris. Or il est certain qu'il ne fait pas toutes les pensées qu'on a eues sur les remarques; car sans doute il y auroit répondu & remédié , & partant on a sujet de croire que l'on voit plus qu'il n'en voit sur ce sujet.

3. Ces Messieurs ne voyent pas que si leur sentiment étoit public , rien ne seroit plus capable de leur faire tort & de les décrier auprès des personnes de piété; cependant on en parle avec ses amis comme d'une chose indifferente, & ces amis en parlent avec d'autre personnes qui ne sont pas trop amis; ils ne voyent donc pas cet effroyable inconvenient , ils n'ont donc pas sur ce point toutes les lumières qu'il seroit à désirer.

4. L'autorité qui m'appuie dans mon sentiment me semble infiniment plus considerable que celle qui pourroit me porter à celui des autres. Il est presque seul de son opinion : toute l'Eglise lui est contraire , & principalement tous les Saints des derniers tems. Or quoique je

se prétende en aucune sorte comparable mon jugement avec le sien, il m'est néanmoins impossible de ne pas préférer celui de toutes les autres personnes de pied au sien, lorsqu'en examinant la raison je les trouve tous opposés à son sentiment. Je ne sai donc pas encore si je me trompe ou non, mais je sai qu'en cette disposition & en cet état des choses je dois croire qu'il se trompe, parceque j'ai l'esprit fait de telle sorte qu'il est impossible qu'il ne conclue lorsqu'il se voit appuyé d'une autorité certainement plus grande, & d'une raison qui lui paroît plus considérable que la vérité est de ce côté-là.

XVI.

En besoin de vérité & de condescendance.

Nous avons tous besoin d'être trompés, & qu'on ne nous dise pas nos défauts, & nous avons aussi besoin qu'on nous le dise. Ne vouloir point de condescendance, c'est ne connoître pas qu'on est foible. Ne vouloir point qu'on nous dise la vérité, c'est vouloir demeurer dans la foiblesse. Il faut donc que la vérité soit temperée de condescendance.

XVII.

*Péchés cachés par diverses raisons.
Dieu cache les péchés aux hommes, &*

par justice lorsqu'il veut les aveugler ; & par miséricorde pour ne pas les accabler.

Les Directeurs les cachent aux autres par ignorance, quand ils ne les connoissent pas, par complaisance, lorsqu'ils ont peur de déplaire ; par condescendance, lorsqu'ils craignent de déconrager.

Et l'homme se les cache à lui-même par orgueil, parcequ'il ne veut pas les reconnoître ; & par prudence, lorsque la route qu'il en a n'est point assez proportionnée à sa foiblesse : ce qui l'oblige quelquefois d'en détourner l'esprit, de peur de tomber dans l'abattement.

XVIII

Ne pas disposer légèrement de son bien :

C'est une spiritualité qui me paroît très-mal réglée de disposer légèrement & sans grande considération d'une partie de son bien, lorsque l'on n'a que le nécessaire. Quand il s'agit du superflu, c'est toujours un grand défaut de discrétion que de l'employer par caprice. On peut acheter le ciel par l'usage réglé de son bien ; c'est donc en abuser que de l'employer à satisfaire les mouvemens impétueux de la fantaisie.

Mais quand il s'agit d'un bien nécessaire, il me semble qu'il faut encore y

tre dans un état proportionné à
soins comme les aveugles se ser-
leur bâton pour tâter où ils mettent
pas.

Si donc nous nous en dépour-
considérément, nous faisons com-
personne foible & malade qui
son bâton sans raison & sans n-
& il n'est pas étrange que cette
deration produise de grandes
comme il n'est pas étrange qu'
de qui a jetté son bâton, to-
terre.

Il y a de très-grandes tentat-
chées au manquement de bien-
rels. Il faut beaucoup d'hum-
souffrir la dépendance des autres
picque de générosité. On ne ve-
avoir d'obligation aux gens.
mille se trouvent importunés

de l'humiliation, à la bonne heure que nous nous réduisions à un état, auquel il auroit plu à Dieu de nous réparer. S'il nous ravit lui-même les biens temporels, à la bonne heure que nous acceptions avec joie l'Arrêt de sa volonté, puisque nous pouvons avoir une juste confiance qu'il nous donnera la force de souffrir l'état où il nous aura mis.

Mais que sans avoir aucun témoignage de cette grace & de cet amour de la pauvreté & de l'humiliation, & sans avoir aucune preuve de la volonté de Dieu, nous nous mettions de nous-mêmes en un état exposé à toutes ces tentations, il ne semble que c'est une très-grande émerité, & que le moins que nous puissions faire, quand nous sommes tombés dans ces sortes de fautes, est d'en demander pardon à Dieu, de reconnoître que nous avons eu trop de confiance en nos propres forces, & de le prier qu'il empêche par sa grace les mauvais effets de notre témérité.

XIX.

Crainte de la Mort.

Il n'y a rien de plus inutile que les efforts que font les Philosophes payens, & ceux qui raisonnent en Payens, comme Montagne, pour delivrer les hommes de la crainte de la mort.

Cette crainte qu'ils considerent comme un des plus grans maux de la vie est ce qui travaille le moins la plupart des hommes. Qu'on jette les yeux sur les pauvres qui font les trois quarts du monde , on n'en trouvera point qui pensent à la mort avec grand effroi.

La plupart des riches même sont très-peu frappés de cette crainte , & comme ils regardent toujours la mort comme éloignée , ils la regardent aussi avec assez de froideur.

Ensuite les maladies qui les surprennent portent avec elles les remèdes de cette crainte , par l'affoiblissement de l'esprit qu'elles causent , qui dispose mieux à recevoir la mort sans frayeur , que toutes les raisons d'Epictete & de Seneque.

Ce n'est pas même un bien que de procurer aux hommes le mépris de la mort , il est dangereux d'en bannir la crainte de l'esprit du commun des hommes , parceque l'amour du bien est trop foible pour les retenir dans l'ordre.

Tant s'en faut que l'on doive considerer la crainte de la mort dans le commun du monde comme un défaut que l'on doive déraciner , on doit au-contraindre considerer l'indifference avec laquelle ils la regardent comme un de leurs plus grans maux , qu'il faut tâcher de détruire

par une crainte salutaire de la mort. Car c'est une chose effroyable de voir des hommes condamnés à la mort , & prêts d'entrer par la mort dans un état éternel, l'envisager avec si peu d'effroi , former des desseins si vastes , jouir si tranquillement de leurs plaisirs criminels, & travailler avec tant d'empressement à acquérir des biens dont ils jouiront si peu.

XX.

Punitions du peché nécessaires après le peché.

Toutes les punitions du peché sont tellement utiles aux hommes, qu'ils ne pourroient subsister sans ces punitions dans cet état de corruption.

Que seroit-ce du monde , si les hommes étoient immortels : & jusqu'à quel point porteroient-ils leur insolence & leur tyrannie ? Si la mort étoit agreable , ils se feroient tous mourir. Si les maladies n'étoient douloureuses, ils se feroient tous malades. Si les vices n'étoient point suivis d'incommodités, ils s'y plongeroient sans mesure. S'ils ne s'incommodoient point en mangeant , ils mangeroient toujours. Si l'homme étoit impassible , il ne craindroit rien. Il faut donc qu'il meure, qu'il meure avec douleur, que les maladies le tourmentent, que les vices soient

punis, qu'il soit sujet à souffrir la douleur, qu'il ait sujet de craindre la douleur & la mort.

Il est donc vrai de dire que les hommes sont si déreglés, qu'ils sont incapables de subsister dans l'état où Dieu les a formés, & que ç'a été non seulement par un effet de sa justice, mais aussi de sa miséricorde qu'il les a assujettis à toutes les misères qu'ils ressentent.

XXI

Origine des Cérémonies.

Si les hommes étoient parfaitement raisonnables, il eût suffi de faire connoître qu'un tel est Magistrat, afin de lui faire rendre obéissance; mais parcequ'ils sont grossiers & attachés à leurs sens, il a été utile de donner à ces Magistrats certains ornemens extérieurs qui les distinguassent, & d'ordonner qu'on leur fit certains gestes, & pour ainsi dire, certaines grimaces, qu'on appelle cérémonies. Cette invention a réussi selon le dessein de ceux qui l'ont trouvée.

Mais ces cérémonies ont incontinent changé de nature dans l'esprit du peuple; car au lieu qu'on ne doit au Magistrat qu'un respect purement extérieur & une reconnoissance qu'il est Magistrat, c'est-à-dire, chargé de faire exécuter les loix,

ce qui peut subsister avec l'idée qu'il est un méchant, un malheureux, un homme digne de mépris ; le peuple & tous les esprits charnels mesurant tout par leur orgueil, trouvent que c'est une grande chose & un grand bonheur que de donner ainsi des ordres, d'être obéi, & de recevoir des honneurs extérieurs : ainsi il commence à considérer les Magistrats comme grans, élevés, heureux ; & ces Magistrats connoissant ces jugemens que l'on porte d'eux, commencent aussi à s'en estimer davantage, & à se plaire dans leur condition.

XXII.

Difficile à juger de ce qui est ou possible ou impossible.

Il semble que l'ignorance où les hommes sont de la puissance de la nature, leur ôte tout droit de définir ce qui est possible ou impossible, puisque pour le faire, il faut savoir toute l'étendue des causes & tous les ressorts qui composent les machines des corps.

Combien y a-t'il de choses qui nous eussent paru impossibles, si l'expérience ne nous avoit fait voir qu'elles sont possibles ?

Qui eût dit qu'avec un peu de poudre on feroit sauter des Montagnes ? qu'en

flottant une aiguille à une pierre, je
querreroit la propriété de le tenir
jeux vers le Pole ? que de raisons
soit trouvées pour montrer que c'est
impossible ?

Qui n'auroit jamais vu l'opercule
les Chymistes appellent précipité
n'appelleroit-il pas impossible la pu-
se que feroit un Chymiste, de sépa-
un moment toutes les parties d'un
des perles ou de l'or, répandues dans
quantité d'eau, & liées avec trois
parties de cet eau? De quel agent, &
il, se pourroit-on servir, & le moyen
trouver assez de couteaux pour sépa-
ce nombre infini de parties con-
Mais nonobstant toutes ces belles
une goutte d'une certaine matiere
sa l'effet.

Qui fait de même s'il n'y a point
que liqueur dans la nature capable
de précipiter toutes les humeurs
grosses qui chargent le corps? La
rate bien formée et un foye, une rate
et un poulmon dans le ventre des meres, de
la même matiere, pourquoi ne p
elle pas avec une autre matiere.
mer ce qu'il y a de gâté dans ce foye
cette rate, dans ce poulmon?

Il n'y a point, dit-on, d'agent d'assurance capable de produire cet

Mais dans toutes les causes uniques on croyoit de même qu'il n'y en eût point avant qu'on les eût trouvées.

XXIII.

On est moins en danger de se tromper en jugeant en mal qu'en bien.

L'on peut dire avec vérité que quoique nous devions avoir plus d'inclination à louer le bien qu'à blâmer le mal, il y a souvent néanmoins plus de vérité & d'assurance à blâmer le mal dans les méchans qu'à approuver le bien dans ceux que nous croyons vertueux. La lumière commune du Christianisme suffit pour nous faire juger avec assurance que quelque action est mauvaise ; mais il n'y a qu'une lumière extraordinaire qui puisse nous assurer que quelque action est bonne.

XXIV.

Difficile de louer & de faire la vie d'un Saint.

J'avoue que dans le sentiment d'obscurité où Dieu a voulu que la vertu de ses Saints fût dans cette vie, j'ai peine à me répandre avec effusion à louer qui que ce soit ; & qu'il me semble quelquefois que c'est un hommage que l'on doit à Dieu de lui laisser le jugement des vertus qu'il a données à ses serviteurs, &

de reconnoître qu'il en a caché la
dans les abîmes de sa sagesse ;
nous n'en pouvons presque parle
vec témérité.

Cette vûe me fait paroître une
difficulté à écrire la vie d'un Saint
cipalement si on se donne la lib
former un jugement de ses action
très-difficile qu'on ne s'y trompe,
ne suive son propre esprit, au-lieu
vre celui de Dieu, en rehaussant
paroles ce qui est peut-être très-
chose à ses yeux, & en n'en rem
pas plusieurs autres qui ont été l
cipes de leur sainteté.

Une autre sorte d'erreur est
est porté à canoniser toutes les
des personnes, qui sont en rép
de pieté, quoiqu'il arrive souve
Dieu les laisse agir par leur pro
prit, ce qui les engage en beauc
défauts d'imprudence & de précip

XXV.

*Les mots ne signifient pas la même
diverses bouches.*

Les mots ne signifient pas les
choses dans la bouche de tous ce
les prononcent, tant ils conçoiv
choses diversement. Nous disons

Heureux est l'homme qui n'

alle au conseil des méchans. BEATUS vir qui non abiit in consilio impiorum : Heureux Ps. 118. ceux qui sont sans tache dans leur voie : 1.

BEATI *immaculati in viâ : & en prononçant ces mots nous sommes frappés d'une certaine idée de bonheur qui ne nous émeut point, tant elle est confuse. Mais dans la bouche de celui qui a prononcé ces paroles, c'est une idée de ce qui lui enlevait le cœur : il voyoit en cela un amas de félicités qui ravissoient son esprit. Ce bonheur qui n'est pour nous qu'un point, est pour lui & pour tous ceux qui ont le même sentiment, une montagne de mesure. L'Hebreu est plus expressif : Beatitudines viri ! O bonheurs infinis !*

XXVL

Le bonheur n'est sensible que par la délivrance du mal.

Le bonheur ne nous est guères sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels & positifs. Heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle ! mais un homme qui voit clair, ne le dit plus. Heureux celui qui est sain, disent les malades : quand ils sont sains, ils ne sentent plus le bonheur de la santé.

XXVII.

L'amour approche les objets.

Il n'y a que la charité qui nous se faire entendre l'Ecriture , parce n'y a qu'elle qui puisse nous donner des mouvemens exprimés par l'Ecriture, lesquels on n'y voit rien que de confus & d'obscur & de mort. C'est l'amour qui anime nos pensées & qui les approche de nous. Un Palais vu de loin est comme une masse confuse, mais en s'en approchant on distingue les objets , on voit des colonnes , des ordres d'Architecture. Quand nous voyons les choses sans amour, on ne les voit que de loin.

XXVIII.

Trois sortes d'esprits.

Il y a des gens propres à trouver des vérités, d'autres qui sont propres à trouver des images aux vérités, comme les comparaisons : d'autres qui sont propres à trouver des vérités aux images. Ce sont trois caractères différens d'esprits.

Le premier vient de la lumière & de la subtilité de l'esprit.

Le second vient d'un feu d'esprit concevant les choses vivement , trouvant par cette vivacité même des comparaisons pour les exprimer. *A qui*, dit Jere

*Thren. 2.
13.*

Vous comparerai-je , ô fille de Jerusalem ? à qui dirai-je que vous ressemblez.... Le débordement de vos maux est semblable à la mer. Eui comparabo te , aut cui assimilabo te , s'c'a Jerusalem ? ... magna est velut mare convitio tua.

Le troisième ne vient ni de feu ni de subtilité d'esprit , mais d'une certaine agilité qui applique la même image à diverses idées de vérité qui sont dans l'esprit , & qui trouve ainsi facilement celle à qui elle convient.

XXIX.

Des plaisirs. Jugement des Essais de Montagne.

Il y a deux manieres de s'abandonner aux plaisirs. L'une brutale , & l'autre philosophique ; l'une toute sensuelle , parcequ'elle n'a point d'autre principe que l'attrait des sens ; l'autre raisonnable , parcequ'elle a pour principe la raison , quoique corrompue & déreglée.

La recherche des plaisirs qui ne vient que des sens , emporte la raison ; mais elle ne l'étouffe pas , & elle est quelquefois assez éclairée pour voir la bassesse de ses plaisirs en même tems qu'elle s'y laisse emporter.

Cette passion brutale a plusieurs remèdes dans la nature même. La satiété

qui accompagne la jouissance ; qui conduit souvent le dégoût ; la vanité même nous en détache par le mépris qui est joint à cette sorte de vie ; l'interêt, l'ambition, la Philosophie quelquefois capables de nous en détacher.

Mais la seconde maniere de se livrer aux plaisirs est infiniment plus dangereuse, lorsque c'est la raison même qui nous livre aux sens ; & c'est ce qui arrive à certains esprits qui ont assez de lumières pour reconnoître qu'il n'y a rien de solide en tout ce que les hommes estiment, & que les grandes charges, les grands desseins, la science, la réputation & toutes les autres choses semblables n'ont qu'un faux éclat, & une véritable misère.

Car lorsque l'on demeure dans cette connoissance, que l'on ne s'en sert pas pour penser sérieusement à une autre vie, elle nous rejette insensiblement dans la vie sensuelle, parceque nous faisant concevoir du mépris & du dégoût pour toutes les occupations laborieuses des hommes, & pour la sagesse même considérée comme bornée dans l'étendue de de cette vie, elle nous fait regarder les plaisirs comme ayant quelque chose de plus réel & de plus solide.

C'est ce que Dieu a voulu dépeindre d'une manière admirable dans plusieurs endroits du livre de l'Ecclesiaste. Le Sage y représente d'abord cette première recherche des plaisirs qui vient des sens: *J'ai dit en moi-même, je prendrai toutes sortes de délices, & je jouirai des biens.* D'1 x i ergo in corde meo, vadam & affluam deliciis, & fruor bonis. C'est ce que la volupté suggère à l'esprit des jeunes gens.

chap.
1.

Mais lorsqu'ils ont du jugement & du courage, ils s'en dégoûtent aussi-tôt, & c'est ce qui est marqué par les paroles qui suivent: *Et vidi quod hoc quoque esset vanitas & repulavi errorem.* Et j'ai reconnu que cela même n'étoit que vanité, & je l'ai regardé comme une folie.

C'est ce qui leur fait prendre la résolution de s'appliquer à quelque chose de plus solide: *Cogitavi in corde meo abstrahere a vino carnem meam, ut animum meum transferrem ad sapientiam.* J'AI pensé en moi-même de retirer ma chair de ces voluptés pour porter mon esprit à la sagesse.

C'est de ce motif que naissent les grans ouvrages: *magnificavi opera mea.*: les grans bâtimens: *edificavi domos*: l'amas des richesses: *coacervavi mihi argentum.*

Mais ensuite la raison venant à considérer le peu de fruit qu'elle tire de toutes ces choses, les peines qui les accompa-

dont elle l'avoit éloigné.

Ch. 2.

v. 12.

2. 5.

24.

*Quid enim proderit homini d
labore suo & afflictione spiritûs
Sole cruciatur? Cuncti dies ejus d
arumnis pleni sunt, nec per noct
requiescit: & hoc nonne vanitas
melius est comedere & bibere, &
anima sua bona de laboribus suis
retirera l'homme de tout son tra
l'affliction d'esprit avec laquelle
mente sous le Soleil? Tous ses jours
de douleur & de misere, & il n'a
repos dans son ame, même pendant
Et n'est-ce pas-là une vanité?
pas mieux manger & boire, &
à son ame du fruit de ses travaux.*

On peut dire que ce der
comprend tout le livre & tout
Montagne. C'est un homme

, & l'inutilité des sciences: ie il ne connoissoit guères que celle-ci, il a conclu qu'il onc rien à faire qu'à tâcher réablement le petit espace qui donné.

me le Saint-Esprit a jugé si de nous faire connoître l'a- de notre raison, lorsqu'elle le la lumière de la Foi, qu'il nous représenter les égaremens re canonique pour nous faire avantage le bien inestimable a fait de nous donner la con- i véritable bonheur de l'hom- ne il semble qu'on puisse tirer lité du livre de Montagne, presente très-naïvement les s naturels de l'esprit humain, tes agitations, les démarches iédeur, & la fin brutale où il près avoir bien tourné de tous

misérable état l'ame ne s'at- aux plaisirs par l'estime qu'elle us par le mépris & le dégoût e toutes les autres choses. C'est e de desespoir qui l'y porte, pas tant pour en jouir, que ver ses déplaisirs & ses tristef-

Cet état est sans remède dans
ture , parcequ'il est impossible d
riser , en lui proposant les biens du
de , puisqu'elle ne s'y est plongée q
le mépris qu'elle fait de ses biens ,
l'expérience qu'elle a de leur vanité

Ainsi la brutalité est le commencement
& la fin de l'homme corrompu.
sens & la raison s'accordent dans l'
ction de la raison.

XXX

Vanité , assaisonnement de la plaie des choses.

La vanité est un assaisonnement
ral qui rend agréable la plupart de
ses , auxquelles on prend plaisir d
monde : Et qui en auroit ôté cert
des jugemens des hommes , dor
nourrit l'amour-propre & l'orgue
hommes , on trouveroit qu'elles se
sans goût & sans plaisir , ou du -
incapables d'être recherchées avec
attache violente.

C'est pourquoi il est utile . pour n
noître ce qu'il y a de réel dans les
ses qui nous plaisent , & que les ho
recherchent avec passion , d'en sépa
que la vanité y mêle , c'est-à-dire ,
retrancher autant que l'on peut , ce
sur trompeur & imaginaire , qui n

à vue de ces jugemens ; & le meilleur moyen de le faire , est de regarder quelle seroit la disposition des hommes à l'égard de ces objets , s'ils étoient seuls au monde.

Croit-on par exemple , qu'un homme qui seroit seul , prît la peine de courir tout un jour après un cerf ou après un lièvre , avec mille peine & mille fatigues , en pouvant facilement le tuer d'un coup de fusil ? Je ne le croi pas : donc la chasse n'est pas un plaisir naturel qui naisse de l'action même. Ce n'est pas ce cerf ou ce lièvre qui nous divertit , mais une infinité d'idées & de fantaisies que nous y joignons.

Personne ne voudroit chasser à condition de ne s'entretenir jamais de la chasse : c'est donc cet entretien qui nous plaît ; & cet entretien nous plaît , parce qu'il marque nos pensées , qui sont la nourriture ordinaire des pensées des autres.

Un homme ne s'habilleroit jamais richement tout seul ; donc la magnificence des habits ne nous plaît pas d'elle-même , & ce que nous y aimons , est qu'elle excite dans l'esprit des autres des pensées d'estime , de respect & d'amour pour nous. Les hommes se contentent ordinairement de l'estime & du respect ; les femmes veulent l'amour.

Le manger paroît un plaisir plus réel & les hommes sont capables de s'y attacher avec excès, quand ils seroient tout seuls : & néanmoins il s'y mêle beaucoup de cette vûe des jugemens & des pensées des autres. Car de cent hommes qui s'enivrent en compagnie, il n'y en a pas deux qui s'enivraissent tout seuls. On se cite les uns les autres ; on se repaît non seulement des viandes, mais de l'idée que les autres ont que nous y prenons plaisir.

Il paroît par-là qu'il y a peu de mortifications qui égalent la solitude actuelle, parcequ'elle sépare de la vûe de toutes les vaines pensées des hommes, & qu'elle nous donne ainsi lieu d'appliquer notre esprit à ce qu'il y a de réel dans toutes les choses du monde ; & comme il n'y a rien de réel, elle nous porte d'elle-même à Dieu, en qui seul on peut trouver un bien digne d'occuper un cœur séparé de la vûe des pensées des hommes.

Jamais Solitaire ne s'amusa à dresser un jardin avec des allées bien composées ; elles sont donc faites pour les autres, & non pas pour nous.

XXXL

Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer Dieu que des ouvrages de Dieu.

David dans ses Pseaumes, & les Enfans dans leur Cantique excitant toutes les créatures à louer Dieu, ou plutôt s'excitant à le benir par la vûe de toutes les créatures, ne se servent néanmoins que de celles qui sont proprement des ouvrages de Dieu, & auxquelles les hommes n'ont rien contribué par leur industrie.

Ce n'est pas que les ouvrages des hommes n'appartiennent aussi à Dieu qui les fait avec les hommes, qui leur en fournit la matière, qui leur donne l'adresse & la force de les faire ; mais néanmoins ce n'est pas de ces ouvrages que l'Ecriture tire d'ordinaire les motifs des louanges qu'elle donne à Dieu.

C'est peut-être qu'elle s'accommode en cela à l'esprit des hommes qui ont accoutumé de considérer davantage dans ces sortes de choses la part que les hommes y ont, que celle que Dieu y a, quoiqu'elle soit infiniment plus grande, & qui sont ainsi plus portés à louer Dieu par la vûe des choses de la nature, auxquelles ils n'ont rien contribué, que celles qu'ils regardent comme les œuvres de

leurs mains, & les fruits de leur travail.

C'est aussi peut-être que toutes les choses qui sont produites par l'industrie des hommes, sont si peu de chose en comparaison des ouvrages de Dieu, que l'Eglise les néglige à dessein pour nous apprendre à porter notre admiration vers les objets qui la méritent davantage. En effet c'est un défaut des hommes d'estimer trop ce qu'ils font, & trop peu ce que Dieu fait. La moindre herbe, le moindre animal est infiniment plus admirable que tout ce que les hommes peuvent faire.

Ils n'arrangent la matière que par de grosses parties, Dieu l'arrange par des atômes, & c'est par cet arrangement qu'il produit cette admirable diversité des êtres que nous appellons naturels.

XXXII.

*Les beautés de la nature plus estimables
que celles de l'art.*

Ceux qui savent estimer les choses leur juste prix, ne trouvent point de lieux laids, car on voit en tous lieux le ciel & la terre, qui sont des spectacles capables de les remplir d'admiration. Ils ne se mettent gueres en peine d'y ajouter les embellissemens de l'art, parcequ'ils y trouvent peu de beauté en comparaison

de ces grans objets qui les occupent & qui leur suffisent. Ils se plaisent même davantage dans un bois sauvage & épais que dans les lieux les plus ornés, parcequ'ils n'y voyent rien qui les fasse souvenir des hommes, & rien qui ne les fasse souvenir de Dieu.

Les gens du monde au-contraire ne se plaisent que dans les ouvrages des hommes. Un lieu sauvage leur paroît hideux & insupportable. Il leur faut des parterres bien dressés, des pallissades bien taillées, des allées bien droites, & d'autres bagatelles de cette nature. Ils ne savent pas se consulter eux-mêmes, & apprendre de leur cœur que toutes ces choses n'ajoutent rien d'elles-mêmes à leur plaisir, & que tout ce qu'elles y contribuent ne vient que de leur vanité. Car la raison pourquoi les gens du monde aiment tous les ornemens de l'art, & sont si peu touchés des beautés de la nature, c'est qu'ils voient bien que ceux qui ne sont pas riches comme eux, ne sont pas capables de les avoir : ainsi ces choses artificielles les distinguent du commun du monde. Il est permis à chacun de demeurer dans un bois ; mais il n'y a que les riches qui puissent avoir des parterres.

XXXIII.

*Ce qui nous trompe en comparant
les avantages des conditions.*

Ce qui nous trompe dans la comparaison de l'avantage des conditions, c'est que nous nous transportons en une autre condition avec les passions de la nôtre, sans nous revêtir de celles qui sont attachées à cette condition. C'est ce qui fait que nous la croyons plus avantageuse, parcequ'elle seroit telle en effet, si ceux qui la possèdent, n'avoient point d'autres passions que celles que nous avons. Mais il n'en est pas ainsi : chaque condition a ses passions, ou plutôt le fond de cupidité que nous avons en nous, se répand selon la mesure des conditions dans lesquelles il se trouve : il s'étend & se déborde quand il trouve plus de place, il se resserre quand il en a moins, & nous fatigue presque également en tout état.

Ce n'est donc pas par la satisfaction des passions qu'il faut juger du bonheur des états, puisqu'elles sont presque aussi peu satisfaites en un état que dans un autre, mais par d'autres considérations plus essentielles.

XXXIV.

On ment en disant vrai.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de mentir en disant vrai , parcequ'on ne dit pas que de paroles, & qu'on représente ses affections & des mouvemens qui sont faux par son ton, par son visage, & par d'autres circonstances.

XXXV.

Dieu nous fait un grand honneur de nous employer à défendre la vérité.

La vérité étant Dieu même ; & ayant une force invincible, contre laquelle tous les efforts des hommes ne peuvent rien : elle n'a pas besoin de leur secours, elle subsiste par elle-même, elle les soutient, elle n'est point soutenue par eux. Ce n'est donc que par charité que Dieu a obligé ses hommes de confesser & de défendre la vérité, c'est un honneur infini qu'il leur fait ; mais ils s'en rendent bien indignes, s'ils se fâchent des occasions de confesser la vérité qui se présentent, s'ils sont en colere contre ceux qui les y engagent, s'ils le font avec chagrin, avec crainte, avec tristesse, & non pas avec cette joie spirituelle que nous doit donner la promesse que JESUS-CHRIST nous a faite, qu'il confessera devant son Pere *Matth. 10. 32.*

ceux qui l'auront confessé en ce n

XXXV L

Obligation de découvrir certaines ch

L'Eglise en accordant des Mor pour révéler la verité de certains les, juge que les personnes à qui ce rité est utile, ont droit d'obliger ce la savent à en rendre témoignag s'ils n'avoient ce droit, le Monito roit injuste.

On peut donc tirer de cette p de l'Eglise cette maxime de mora toutes les fois que nous savons q verité, dont la manifestation est i necessaire au prochain, & qui dem eachée, lui porteroit un notable dice, il a droit de nous obliger à dre témoignage, & nous ne pou lui refuser sans injustice : & c'est quoi quand il se sert de notre témo en ces sortes de choses, il n'use son droit, & de ce qui lui appart gitinement.

Or si nous sommes obligés de témoignage d'une verité contest

justement persécutées pour un sentiment catholique, & que nous croyons catholique. Pouvons-nous alors leur refuser ce témoignage sans commettre une injustice visible, puisqu'ils en ont besoin dans les circonstances marquées, & que le refus de ce témoignage leur ôte le moyen de se justifier, & sert à accabler dans leur personne la cause même de l'Eglise & de la vérité.

XXXVII.

Dieu cache sa vérité.

Dieu a caché la connoissance de l'immortalité de notre ame dans la ressemblance de la naissance & de la mort des animaux : *Idem interitus hominis & jumentorum* : L'HOMME paroît, & il disparoît ^{Ecc. 12.} dans le monde comme les chevaux.

Il a caché la véritable Religion dans la multitude des fausses Religions, les véritables Propheties dans la multitude des fausses Propheties, les véritables miracles dans la multitude des faux miracles, la véritable piété dans la multitude des fausses piétés, la voie du ciel dans la multitude des voies qui conduisent en enfer.

ceux qui l'auront confessé en ce monde.

XXXVI.

Obligation de découvrir certaines choses.

L'Eglise en accordant des Monitoires pour révéler la vérité de certaines choses, juge que les personnes à qui cette vérité est utile, ont droit d'obliger ceux qui la savent à en rendre témoignage ; car, s'ils n'avoient ce droit, le Monitoire seroit injuste.

On peut donc tirer de cette pratique de l'Eglise cette maxime de morale, que toutes les fois que nous savons quelque vérité, dont la manifestation est utile ou nécessaire au prochain, & qui demeurant cachée, lui porteroit un notable préjudice, il a droit de nous obliger à en rendre témoignage, & nous ne pouvons le lui refuser sans injustice : & c'est pourquoi quand il se sert de notre témoignage en ces sortes de choses, il n'use que de son droit, & de ce qui lui appartient légitimement.

Or si nous sommes obligés de rendre témoignage d'une vérité contestée, & d'empêcher, en manifestant la vérité, le dommage du prochain, lorsqu'il ne s'agit que d'un bien temporel, combien y sommes-nous plus obligés en matière de doctrine, lorsque des personnes sont in-

justement persécutées pour un sentiment catholique, & que nous croyons catholique. Pouvons-nous alors leur refuser ce témoignage sans commettre une injustice visible, puisqu'ils en ont besoin dans les circonstances marquées, & que le refus de ce témoignage leur ôte le moyen de se justifier, & sert à accabler dans leur personne la cause même de l'Eglise & de la vérité.

XXXVII.

Dieu cache sa vérité.

Dieu a caché la connoissance de l'immortalité de notre ame dans la ressemblance de la naissance & de la mort des animaux : *Idem interitus hominis & jumentorum* : L'HOMME paroît, & il disparoît ^{*Ecc.*} dans le monde comme les chevaux. ^{19.}

Il a caché la véritable Religion dans la multitude des fausses Religions, les véritables Propheties dans la multitude des fausses Propheties, les véritables miracles dans la multitude des faux miracles, la véritable piété dans la multitude des fausses piétés, la voie du ciel dans la multitude des voies qui conduisent en enfer.

XXXVIII.

Pourquoi on prend le parti des maltraités.

La raison qui fait que plusieurs personnes prennent le parti de ceux qui sont maltraités, quoique justement, est qu'ils ne voudroient pas qu'on les traitât de la sorte, s'ils étoient en la place de ces gens-là. C'est un mauvais usage d'une sainte règle : *Alièri ne feceris quod tibi fieri nolis.* Ne faites point à un autre ce que vous ne voulez pas que l'on vous fasse ; qu'ils entendent d'une fausse manière, en ne voulant pas que l'on fasse aux autres ce qu'ils ne voudroient pas ; selon leur cupidité, qu'on leur fît à eux-mêmes.

XXXIX.

La solitude désagréable, & pourquoi ?

Les hommes aiment à penser, & à penser à eux d'une certaine manière, en jugeant qu'on les estime, qu'on les honore, qu'ils sont grans, puissans. C'est pourquoi la conversation & la vue du monde est si agréable : car cela vient de ce qu'elle excite des pensées de cette nature.

Au-contre la solitude est désagréable à la plupart des gens, parcequ'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. La nature est déplaisante à beaucoup de monde, parceque les images

le fournit n'étant pas aidées de la & de mille autres circonstances qui accompagnent la parole, elles sont trop vagues & trop obscures.

On se plaît donc dans les Forêts, à entendre le langage des Forêts : car les créatures ont un langage, c'est à dire qu'elles peuvent exciter des pensées : en quoi elles en excitent suffisamment, peuvent se plaisir dans la solitude, s'y plaisent d'autant plus innocemment que ces images qu'elles leur fournissent leur représentent plutôt la grandeur de Dieu, que leur propre grandeur, elles leur parlent peu d'eux-mêmes, beaucoup de Dieu : C'est l'avantage de la solitude.

XL

Philosophes n'ont connu qu'une des trois parties de la Pénitence.

La Pénitence a trois parties, le regret du passé, le changement présent des mœurs, & pour l'avenir la satisfaction ou l'imitation du péché. De ces trois parties les Philosophes n'ont connu que la dernière. Ils ont voulu que l'on changeât une mauvaise vie en une meilleure, mais n'ont jamais recommandé de pleurer le passé, ni de le punir. Et la raison qu'ils n'ont pensé qu'à l'avantage de

l'homme, & qu'ils ont rapporté la justice à l'homme, & non pas l'homme à la justice. Or il suffit pour le bien de l'homme qu'il cesse d'être injuste ; ses autres actions, de pleurer ses injustices passées, de les punir, sont pour la justice même, c'est-à-dire, pour Dieu : & c'est pour quoi ils ne les ont point connues.

X L I

Les discours des Prédicateurs, ne sont que des Paraphrases du sermon de S. Jean.

La prédication de saint Jean, c'est-à-dire, du plus grand de tous les hommes, est comprise en quatre lignes de l'Écriture ; mais ces quatre lignes valent mieux que tous les discours de tous les Philosophes, & que les quarante mille volumes de la Bibliothèque de Ptolémée. *Faites pénitence : le Royaume des Cieux approche. Faites de dignes fruits de pénitence. Connoissez le Messie.* Voilà tout, & c'est tout en effet ; puisqu'il suffit pour aller au ciel. Il nous marque la voie, il nous apprend à y marcher, il nous montre notre guide, notre libérateur.

Tous les discours des Prédicateurs ne sont que des paraphrases de ce premier sermon. Tout y est compris. On développe seulement ce qu'il renferme.

XLII.

Raison d'engagement impie.

La raison de l'engagement est une raison d'impiété ; car quand on fait une chose par engagement, quoique l'on sache qu'elle est injuste, c'est comme si l'on faisoit : la justice en soi-même vaut mieux que l'injustice ; & si j'étois à recommencer, je préférerois l'une à l'autre, étant certain que la justice a au-moins cet avantage, qu'elle est plus honorable selon le monde ; mais une injustice jointe à la fausse gloire de la constance vaut mieux que la justice qui seroit jointe à quelque émoignage d'inconstance : je suis donc résolu de continuer.

Ce raisonnement suppose ou que la justice n'est rien qu'une vaine idée, ce qui est un Athéisme, puisque la justice est Dieu-même, ou que cette justice telle qu'elle soit, est moins considérable qu'un faux honneur, ce qui est une horrible impiété. On met dans un des côtés de la balance la justice, c'est-à-dire, Dieu, & dans l'autre côté le faux honneur de se lementer ferme dans ses sentimens, & l'on préfère cet honneur à Dieu, voilà ce que c'est que l'engagement.

XLIII.

Les hommes aspirent à l'infailibilité.

Les hommes desirer d'être immuables par l'impression de cette vanité qui a fait desirer à leurs premiers Pères d'être comme des Dieux, & ne pouvant être immuables dans la vérité, ils veulent être immuables dans le vice.

Ils aiment mieux continuer dans l'erreur, que de reconnoître qu'ils y ont été. Ils aspirent tous à l'infailibilité, & à l'exemption de toutes fautes, & ne pouvant les éviter en effet, ils emploient leur puissance à empêcher qu'on ne leur mette leurs fautes devant leurs yeux.

XLIV.

Gardes contre la vérité.

Les gardes qui sont à l'entrée du Palais des Princes, ces Piques, ces Hallebardes, ces Mousquets ne sont pas tant pour empêcher que l'on ne nuise à leur personne, que pour repousser ceux qui voudroient leur dire la vérité, & les avertir qu'ils ne sont pas infallibles.

XLV.

Le style de l'Ecriture inimitable.

Il y a dans l'Ecriture un caractère inimitable à tous les hommes; nul de ceux

si n'ont point voulu paroître plus que des hommes, ne s'est avisé de se servir de ce langage, & ceux qui ont voulu l'imiter, comme Mahomet, Henri Nicolas, en sont plus éloignés que les Singes : ce sont des hommes.

XLVI.

La mauvaise maniere de reprendre les Ecrits.

Ceux qui disent en general qu'il y a des fautes dans des Ecrits de certaines personnes sans les particulariser, ont trop bonne & trop mauvaise opinion des Auteurs de ces écrits. Ils l'ont trop bonne, ils croient qu'ils ne soient point un peu essés de ces réprehensions vagues ; & trop mauvaise, s'ils les jugent incapables de souffrir qu'on les avertisse de leurs fautes en particulier.

XLVII.

Peu de vertu à souffrir les avertissemens de bonne grace.

Il faut une assez grande vertu pour souffrir en patience les avertissemens & les réprehensions, quand on nous les fait de mauvaise grace, devant le monde, sans nous y avoir préparés ; mais il ne faut qu'une vertu fort commune, & plutôt il n'en faut point du tout, &

Pensées diverses.

il faut d'être raisonnable pour souffrir
l'on nous avertisse en secret, avec
discret, avec préparation de quelques dé-
fauts, principalement si ce ne sont pas des
vices de mœurs, mais des défauts d'é-
ducation qui dépendent du jugement public.

XLVIII.

Differentes regles des actions.

de	qui regardant Dieu
devant	il regle que la seule
doivent	il en a d'autres qui
sance de leurs	imposées aux hommes,
	let par la connois-
	sitions. Je m'étends
donc que des personnes de piété puissent	
avoir tant d'éloignement qu'on leur dise	
librement les impressions que leurs écrits	
font dans l'esprit.	

XLIX.

Les objets du monde sont comme des miroirs.

Quoique nous nous imaginions voir
les corps, nous ne voyons proprement
que la lumière, ou plutôt l'image du lu-
minaire. Si l'on a une glace très-polie,
exposée à une chandelle, & que l'on y
regarde, on y verra l'image de la chan-
delle, & on n'y verra presque point la
glace, & si elle étoit parfaitement polie,
on ne la verroit point du tout. Si ce

fales du corps lumineux, dont la lumière étant réfléchie par les autres corps privés de lumière, nous découvre leur figure dans cette image confuse de la lumière qu'elle forme, & il arrive de là néanmoins que les hommes attribuant aux corps opaques ce qu'ils voyent, s'y attachent, comme si cette beauté leur appartendoit, au lieu qu'elle n'est proprement que dans le Soleil, dont ils réfléchissent les rayons.

C'est une excellente figure de ce qui arrive dans le monde. Toute la beauté des créatures vient de Dieu. Toute vérité est un rayon de la vérité éternelle. C'est pourquoi Dieu fit voir à sainte Thérèse dans une vision admirable, que la vérité souveraine comprenoit toute vérité, & il dit dans l'Ecriture que tout ce qui est manifesté est lumière: *Omne quod manifestatur lumen est.* C'est dans ce même sens que saint Augustin enseigne que nous n'apprenons rien que de Dieu, c'est-à-dire de la vérité.

C'est donc la vérité éternelle qui nous découvre toutes les créatures. Tout ce que nous y voyons de beauté, n'est qu'une image, & pour le dire ainsi, qu'une reflexion de la lumière créée. L'être imparfait des créatures ou leur malice volontaire défigure cette image, & ne

permettre pas que nous discernions que c'est celle de Dieu même. C'est ce qui fait que nous nous y attachons, & que négligeant la source de la vérité, & de la lumière, nous ne regardons que ces images confuses que les créatures nous représentent.

L.

Esprits de mouche.

Il y a des gens qui ne font qu'effleurer les matières, & qui s'y promènent comme des mouches ; ils n'approfondissent rien : d'autres au contraire laissent des traces, & savent ce qu'ils manient.

L I.

Fausse éloquence.

L'éloquence ne doit pas seulement causer un sentiment de plaisir, mais elle doit laisser le dard dans le cœur.

C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

L I I.

Manières des femmes mondaines formées par le diable.

L'habit, les gestes, les paroles d'une femme mondaine ont été formés par le diable, parcequ'elles ont pour but de nourrir la concupiscence.

Les femmes de piété en retiennent encore beaucoup, & sans qu'elles y prennent garde, elles suivent presque dans tous leurs gestes ces manières diaboliques.

E H I L

*Sentiment, Fantaisie, Raisonnement,
Raisonnailerie.*

La fantaisie est semblable au sentiment dans la voie des jugemens, parce que l'une & l'autre juge d'une seule voix.

Et la raisonnailerie, si on peut user de ce terme, est semblable au raisonnement.

La fantaisie dit au sentiment qu'il se trompe, & le sentiment le dit à la fantaisie. La fantaisie prétend passer pour sentiment, & faire passer le sentiment pour fantaisie. Le sentiment prétend le contraire. Leurs discours sont tout semblables, & ils ne sont distingués que parce que les uns sont vrais & les autres faux.

S'il se trouve plusieurs personnes qui tombent dans l'erreur par des raisonnaileries, il s'en trouve encore plus qui y sont engagées par des fantaisies. C'est la source ordinaire des égaremens des hommes. Peu de personnes raisonnent; mais la plupart embrassent leurs opinions par

pente de leur cœur , & par une vue confuse , qui est ce qu'on appelle fantaisie.

Si le sentiment querelle la fantaisie , fantaisie querelle le sentiment. Si le sentiment veut user de force , la fantaisie s'usera aussi , & elle se trouvera la plus forte.

C'est ce qui oblige le sentiment d'éluder les voies qui peuvent lui être communes avec la fantaisie ; & d'en chercher d'autres qui le distinguent.

Cette voie ne peut être que celle du raisonnement , qui se distingue mieux de la raisonnaillerie , que le sentiment ne se distingue de la fantaisie. La fantaisie de son côté se sert de la raisonnaillerie , pour se défendre , & pour combattre les sentiments.

De-là il est visible que ce n'est pas une erreur qu'une personne ne se conduise pas par sentiment de ce qu'il raisonne , puisque le raisonnement est la voie unique que le sentiment ait pour réduire la fantaisie à la raison. Je suis persuadé d'une chose , un autre l'est d'une autre. Je veux me détromper , je ne le puis faire qu'en raisonnant. Si je raisonne mal , il a raison de me reprendre , mais il ne peut pas m'accuser en general de raisonner , car je n'ai pas d'autre voie pour lui faire connoître

tre l'erreur où je croi qu'il est. Il est donc juste que quelque persuadé que l'on soit de la vérité d'un raisonnement, on se reduise au raisonnement, pour en persuader les autres, ou qu'on l'accompagne de miracles, qui sont des raisonnemens secrets, plus efficaces que tous les discours. Toute autre voie est injuste & tyrannique, & expose la vérité à la violence de la fantaisie, qui ne manquera pas d'employer contre la vérité avec plus de force les mêmes armes que la vérité auroit voulu employer contre elle.

LIV.

Moins nous sentons nos pechés, plus ils nous chargent.

Le bon Pasteur a porté nos ames égarées sur ses épaules, parcequ'il y a porté nos pechés, & qu'il nous a déchargés en s'en chargeant lui-même; mais il ne s'en est chargé qu'en en sentant vivement le poids, & il ne nous en décharge aussi qu'en nous le faisant sentir. Moins nous sentons nos pechés, plus ils nous chargent, & ils nous chargent d'autant moins, que nous les sentons davantage. C'est pourquoy ceux qui en nous reprenant de nos fautes, nous les font sentir, contribuent aussi à nous en décharger, & nous leur avons la même obligation qu'une per-

une qui se sentiroit accablée sous un pesant fardeau , auroit à celui qui lui donneroit moyen de se décharger d'une partie.

L V.

L'abondance de lumiere est differente de la justesse.

Ce sont deux qualités différentes d'esprit que d'avoir beaucoup de lumiere , & de bien juger des choses : l'une vient d'une fertilité qui produit beaucoup de pensées par la comparaison de divers objets qui se présentent à l'esprit ; l'autre d'une exactitude qui fait examiner chacune de ces pensées avec plus d'attention & de pénétration. Les terres qui portent le plus de vin , ne portent pas toujours le meilleur.

La stérilité qui paroît dans quelques esprits vient quelquefois de leur jugement qui retranche une infinité de pensées , & qui prenant les choses par la voie naturelle , ne s'écarte point tant en d'autres détours plus longs & moins naturels.

Les esprits abondans voyent tout ce qui est à l'entour de leur objet. Les esprits pénétrans voyent tout ce qui est dans cet objet.

Les Esprits stupides dans leur froid font spirituels dans leur chaleur.

Pourquoi les gens qui paroissent bêtes dans la conversation commune, font-ils souvent paroître beaucoup d'esprit quand on les excite ? c'est qu'il y a un froid & une chaleur d'esprits. Or le froid de ces gens est stupide, parceque leurs esprits ne sont point assez agités ; & au - contraire leur chaleur est spirituelle, parcequ'étant excitée ils trouvent & remuent beaucoup de choses.

LVII

Ce qui est mauvais selon Dieu est absolument mauvais.

La raison des faux jugemens que l'on fait, est que l'on a deux regles pour juger des choses. Cela est bon, dit-on, selon le monde, mais mauvais selon Dieu : Mais ce qui n'est bon que selon le monde, n'est pas bon, pourquoi donc y attacher cette idée trompeuse de bonté qui nous séduit ? que n'appelle-t-on simplement mauvais ce qui est tel en effet ?

On n'en use pas ainsi à l'égard du monde, & l'on y parle fort proprement, parcequ'on a toujours en vûe la regle par laquelle on juge des biens & des maux du monde,

On

On ne dit pas que ceux qui occupent les places d'honneur & les premiers rangs dans le monde sont misérables, quoiqu'ils le soient en effet, parceque leur emploi les conduit aux biens de la conscience. Or pourquoi donc n'estimons-nous pas les personnes heureuses & malheureuses à proportion qu'elles sont dans un genre de vie plus favorable & plus contraire à leur bien spirituel ? Puisque ces discours qui beatifient les riches, contribuent à les séduire, les gens de bien doivent les éviter.

LVIII.

dispositions où l'on doit être à l'égard des maux d'imprudence.

Faut-il être plus affligé des maux qui nous arrivent par notre imprudence, que de ceux où nous ne nous pouvons rien reprocher ? Oui sans doute ; puisque notre imprudence doit nous être un sujet de douleur, & que les maux comme maux doivent nous être plutôt un sujet de joie.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a deux choses dans les fautes, qui nous tirent des maux ; il y a le péché, en tant qu'il offense Dieu, & l'humiliation qui nous revient de notre péché devant les hommes. A la bonne heure que nous nous affligions du péché en soi ; mais

pour l'humiliation qui nous en revient devant les hommes , ce n'est point un mal , c'est plutôt une chose que nous devons aimer , & dont nous devons être bien-aîsés.

L'imprudence est un mal ; la réputation d'imprudence n'est pas un mal , c'est un juste jugement que l'on fait de nous , qui fera que l'on nous dispensera à l'avenir de prendre part à des affaires que nous pourrions gâter , ce qui n'est pas un petit bien.

Il arrive donc souvent que le ressentiment vif que l'on a de ces fautes d'imprudence qui attirent des maux , ne naît pas de l'offense de Dieu , mais de l'humiliation qui nous en revient , & de ce que nous sommes privés par-là de cette consolation humaine de n'avoir point contribué à notre mal.

Lorsque nous sommes affligés de quelque mal que nous nous sommes attiré par notre imprudence , Dieu veut trois choses de nous ; que nous acceptions le mal comme juste ; que nous acceptions l'humiliation de notre faute , comme étant encore juste ; que nous haïssions la faute , mais d'une haine tranquille , & non pleine de dépit , comme si c'étoit une chose bien extraordinaire , & qu'il fallût s'en étonner beaucoup.

L I X.

*Souvent on ne profite pas de la vérité,
parcequ'elle est mal dite.*

Nous nous plaignons quelquefois des défauts des autres, lorsque nous aurions sujet de nous plaindre encore plus de nous-mêmes. Il ne profite point, dit-on, de ce qu'on lui dit. Mais le lui avez-vous dit en la maniere que vous le deviez ? Étiez-vous touché de compassion dans votre cœur ? avez-vous vous-même confessé humblement votre misere devant Dieu ? y avez-vous apporté la discretion, & la moderation que vous deviez ? Si vous ne l'avez pas fait, vous avez manqué de charité, & ce défaut de charité devoit plus nous occuper que tous les défauts des autres. JESUS - CHRIST dit à tous ses Disciples en la personne des Femmes de Jerusalem : *Filles de Jerusalem ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes*, *Luc 21. 28.* pour nous montrer qu'il faut pleurer sur soi-même avant que de s'arrêter à pleurer sur les autres.

L X.

*Beauté de découvrir plusieurs verités tout
d'une vue.*

C'est un grand ornement dans la nouvelle maniere de bâtir, que tous les ap-

partemens s'enfilent, en sorte qu'en ouvrant les portes on les découvre toutes. De même c'est un grand ornement d'une pièce, quand la proposition du sujet vous fait voir en quelque sorte toute la pièce, mais d'une manière qui excite plutôt le desir de voir distinctement ce qu'elle montre, qu'elle ne le satisfait en découvrant tout ce qu'elle contient.

Ces pièces où l'on traite divers points sans liaison, sont comme ces bâtimens où l'on va de chambre en chambre, & où l'on ne voit jamais plus d'une chambre à la fois.

LXI.

Graces quelquefois dûes aux criminels.

Il faut, dit Seneque, que le Legislateur ne decerne les derniers supplices que contre les plus grans crimes, de manière que personne ne perisse qu'il ne soit de l'intérêt de celui même qu'on punit de le faire perir. *ULTIMA supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat nisi quem perire etiam pereuntis interfit.* Les Loix n'ont pu faire cette distinction entre les crimes, & elles condamnent generalement à la mort ceux qui commettent certains crimes, sans avoir égard à la disposition d'esprit, dans laquelle ils sont : mais ceux qui peuvent dispenser de la loi, sont obli-

is d'y avoir égard. Et cela fait voir que les graces que l'on donne à quelques coupables, ne sont pas toujours des graces, parcequ'encore qu'elles ne leur soient pas dues selon la loi du Royaume, elles leur sont dues selon la loi d'équité marquée par Seneque. Ainsi l'on peut commettre une injustice en pratiquant trop exactement la justice.

M. N*** étoit-il un esprit incurable & nullement. Son crime étoit un funeste changement qui n'eût point eu de suite dans sa vie. Il y avoit donc de la cruauté à ne lui point faire grace; & observer les loix à son égard, c'étoit violer celles d'équité qui sont celles de la nature.

LXII.

Deux sortes de défauts d'esprit.

C'est un assez grand mal que de connoître les défauts de son esprit, de les ennuier, & de ne pouvoir les corriger. Il y en a qui sont sots si doucement, qu'ils ne s'en apperçoivent point du tout, leurs paroles & leur jugement sont toujours l'accord, & ils ne sentent jamais aucun reproche intérieur qui les avertisse de leurs défauts.

Mais ces autres dont nous parlons, ne sont pas de même; comme ils ne disent rien de bon, ils n'approuvent presque rien.

de ce qu'ils disent, ils sont toujours leurs premiers censeurs, & leur esprit ne leur sert quasi que pour condamner ce qui en naît.

La difference des uns & des autres consiste, ce semble, en ce que les uns n'ont qu'un esprit & que les autres en ont deux. Ceux qui sont ainsi contents d'eux-mêmes, jugent & parlent par le même esprit, c'est-à-dire que leurs paroles égalent & suivent leurs pensées, & qu'ils n'ont pas plus de lumière qu'ils en font paroître. Ces personnes ont d'ordinaire quelque facilité de parler, & comme elles pensent peu, & que leur esprit est extrêmement borné, qu'ils ne conçoivent rien de grand, ni de subtil, leur imagination s'accoutume à leur fournir promptement les images des sons qui sont nécessaires pour exprimer ces choses communes.

Mais ces autres qui sont malheureux dans leur défauts, n'en sont pas de même; ils ont une lumière assez étendue, mais fort obscure; ils ont l'idée du vrai & du bien, mais ils ne le conçoivent que confusément. De sorte que quand il s'agit de s'exprimer, comme leur entretien ne leur donne pas le temps de chercher les termes propres, ils sont contraints de hasarder, & de prendre les premiers venus, & le plus souvent ils n'expriment

Sen moins que ce qu'ils ont dans l'esprit.

Ainsi les véritables gens d'esprit sont ceux qui n'en ont qu'un, mais qui est juste & qui conçoit assez promptement & assez nettement les choses pour les exprimer sur le champ d'une manière agreable. Les sots heureux sont ceux qui n'ont aussi qu'un esprit, & qui disent les sottises sans s'en appercevoir.

Mais les gens d'entre-deux qui ont un double esprit, sont nécessairement malheureux en ce qu'ils sentent leurs défauts : & l'on peut dire que ce double esprit fait qu'ils sont sots aux sots, & ne le sont pas aux gens d'esprit, parceque les uns ne voyent que leurs défauts, & que les autres sentent au-contraire davantage ce qu'ils ont de bon.

LXIII.

Hémisphere qui borne la vûe.

Quand on marche dans la campagne la vûe se borne par un certain cercle. On a beau avancer par un endroit, le cercle avance comme nous, & l'on voit toujours autant d'espace devant soi. Les enfans s'imaginent qu'en allant, ils parviendront au bout de ce cercle, mais les hommes sages se rient de leur simplicité. Les ambitieux de même s'imaginent que quand ils seront arrivés à un certain état,

L iij.

ils ne desireront plus rien , ils se trompent comme les enfans. Le cercle se recule , ils verront toujours de nouvelles grandeurs à acquérir , & ils croiront le pouvoir faire ; mais en considérant l'ambition dans chaque partie du tems , elle est bornée , comme j'ai dit , par un certain hemisphere comme notre vûe.

LXIV.

Réalités chimères.

Estre bien logé , avoir de beaux jardins , grande suite , avoir des tableaux , être Prince , paroissent des biens & de grans biens à ceux qui ne les possèdent pas. Demandez à ceux qui les possèdent s'ils sentent bien le plaisir de ces choses , ils vous diront que non. J'ai vu des Princesses qui n'alloient pas une fois en dix ans dans un beau jardin qu'elles avoient derriere leur maison.

Ce qui trompe les petits & les gens des petits cercles dans le jugement qu'ils font des cercles superieurs , est qu'ils en jugent par les biens réels , les plaisirs réels , les avantages réels , & qu'ils mesurent ces avantages selon les idées qu'ils s'en forment , & non sur la réalité de ces choses. Combien une pauvre Demoiselle de campagne qui n'a point d'autre voiture qu'un âne , s'imagine-t-elle de plaisir

À avoir un carosse, de belles maisons, un grand train, à être honorée, à voir que tout le monde vous fasse place. En effet qui transporterait cette Demoiselle avec ces idées dans l'état des Princesses, & dans la jouissance de ces avantages, elle ne croiroit pas qu'on pût rien ajouter à son bonheur : mais laissez-l'y quelque temps, vous verrez que cette idée diminuera, & qu'il ne lui restera que la réalité de ces biens, qui n'est pas grande chose, & alors elle se forgera d'autres chimères, auxquelles elle attachera son bonheur & son malheur, en devenant comme insensible à tous les biens qui avoient fait le comble de ses souhaits.

Le contentement ou la joie interieure naît également des réalités & des chimères : quand elle vient des réalités elle est plus raisonnable, quand elle vient des chimères, elle l'est moins. Mais la diversité de ces objets ne change pas le bonheur ou le malheur present de l'état. Qui est plus à son aise, plus gai, plus pénétré de joie, semble plus heureux quand même sa joie naîtroit de chimere :

Cela fait voir que quand on juge des états par les avantages réels, on en juge fort mal, parcequ'on ne considere pas que les hommes ont trouvé le secret d'attacher presque tous leurs biens & leurs

maux à des chimères, & ainsi il ne faut pas comparer seulement les avantages réels de chaque état, mais il faut comparer aussi les chimères de cet état.

Car celui qui jouissant des plus grands biens réels est plus malheureux en chimères, est absolument plus malheureux que celui qui est également privé & de ces biens réels & de ces maux chimeriques ; parcequ'il est moins content, plus triste, plus inquiet, qui sont des maux plus réels & plus véritables que la privation de certains biens humains.

Il est donc indubitable qu'en faisant comparaison des diverses conditions des hommes, il y a, ce semble, plus d'avantages réels, plus de biens réels dans les grandes conditions que dans les petites : il y a plus d'aïses & plus de plaisirs corporels, ou au moins il y a plus de moyens d'en avoir ; & je pense que s'il étoit possible qu'un Prince fût Philosophe, il seroit un peu plus heureux qu'un autre.

Mais il ne faut pas s'arrêter là, il faut supposer d'abord que ceux qui jouissent de ces biens, y deviennent insensibles, & que ceux de cette condition ont établi d'autres biens dans la possession desquels ils ont mis leur félicité, & qu'ils se sont faits certains maux chimeriques dans lesquels ils placent le souverain malheur.

Après avoir établi ces biens & ces maux, ils ont fait des loix & des maximes selon lesquelles ils se jugent heureux ou malheureux : En voici quelques-unes.

Quiconque est privé même par la faute d'autrui de ces biens imaginaires est malheureux, & doit s'affliger, fût-il en possession de tous les autres biens réels. Par cette regle un grand Capitaine fût-il le plus à son aise du monde dans sa maison, sera malheureux, si par jalousie ou autrement on ne lui donne pas le commandement d'une armée où il s'exposeroit à mille dangers.

La seconde, un homme est malheureux si une personne qui lui est égale s'élève au-dessus de lui, parceque tout le monde le voit dans cet état de rabaissement, & l'estime moins qu'il ne faisoit.

Par cette regle un Prince s'estimera misérable si quelque Prince d'une autre maison, à qui il avoit droit de disputer le rang s'élève au dessus de lui, parcequ'il se trouvera avoir plus d'appuis, plus de richesses, & plus de moyens de se maintenir.

La troisième regle, est que pour se conserver la reputation d'homme de cœur, & éviter l'estime même injuste de poltron, il faut renoncer à tous les biens réels, mettre son bien, son repos & sa

vie en danger, souffrir mille fatigues inutiles. C'est par cette règle qu'il faut se battre en duel.

Ces maximes sont établies dans ce grand cercle, & quoiqu'elles soient fausses & ridicules, néanmoins elles sont tellement autorisées par la multitude, que l'esprit humain est presque incapable de se garantir de l'impression qu'elles font, & étant une fois reçues dans l'esprit, elles le pénètrent & le remplissent si fort qu'elles excitent tous les sentimens qui y sont conformes.

C'est pourquoi il n'y a point de loi si bien observée que celle-là.

LXV.

Contrariétés.

L'homme est capable de se réjouir & de s'affliger de choses routes contraires par le changement de son imagination, de sorte que les mêmes choses font le bonheur des uns & le malheur des autres, & peuvent faire le bonheur & le malheur de la même personne en divers temps. C'est un grand plaisir que d'être en compagnie, c'est un grand plaisir que d'être tout seul, le bruit divertit les uns, & rien ne paroît plus agreable à d'autres qu'un parfait silence.

Rien n'est plus conforme à l'amour-propre que de cacher ses défauts, & la

Confession que l'on en fait , à quelque chose de si rude pour quelques - uns , qu'ils la regardent comme un terrible supplice. L'imagination peut se tourner néanmoins de telle façon , que ce qui est un supplice aux uns devient un soulagement aux autres , & je ne doute point que la plupart des femmes n'y prennent plaisir.

Il y a dans l'homme une inclination naturelle à se décharger par l'aveu de ses fautes , & pourvu qu'on rencontre un Confesseur charitable & habile , cette action devient plus soulageante que pénible.

Il est pénible de dire qu'on est pauvre & de basse naissance , il arrive néanmoins qu'on le fait quelquefois avec plaisir , & qu'on se fait honneur de l'avouer.

C'est un plaisir que d'écrire , c'est un plaisir de n'écrire point. C'est un plaisir d'être connu , c'est un plaisir d'être inconnu.

LXVI.

Humilité naissante d'orgueil.

Je ne trouve point de qualité plus humiliante que l'orgueil & la vanité. Cette qualité doit faire disparaître à nos yeux tout ce que nous avons de bon , car peut-être l'a-t-elle détruit devant

Dieu. De plus elle attire, je ne fais que ment, le mépris ou l'indifférence des autres, qui est une des plus grandes humiliations qu'on puisse avoir dans le monde. & en même temps des plus utiles. Ainsi l'humilité peut naître de l'orgueil, pourvu qu'on en accepte humblement les suites.

LXVII

*Amas de biens humains avec un seul défaut
suffit pour rendre une personne
malheureuse.*

J'ai pris plaisir à voir dans une certaine personne qu'une grande naissance, un grand esprit, tous les avantages du corps & de la fortune, la santé, l'agrément de la parole, la réputation, la piété & plusieurs autres grandes qualités jointes ensemble ne se terminoient qu'à faire une femme malheureuse, parcequ'elle n'avoit aucun sentiment de ces biens, & que son esprit étoit porté à se tourmenter, & qu'une autre personne sans avoir rien de tout cela goûtoit une parfaite paix.

LXVIII

Delicatesse vient de foiblesse.

On peut avoir l'esprit très-juste, très-raisonnable, très-agreable, & très-foible

En même temps, l'extrême délicatesse de l'esprit est une espece de foiblesse. On sent vivement les choses, & on succombe à ce sentiment si vif. Il y a des gens qui sont douloureux par tout.

L X I X.

Estre toujours prêt à aller à confesse.

On devroit être prêt à toute heure à aller à confesse, parcequ'on devroit toujours s'examiner, & veiller sur soi. Le temps qu'on prend à s'examiner est une marque de notre negligence, & du relâchement de notre vie. C'est un mauvais signe quand on ne sait que dire à son Confesseur, à moins qu'on ne lui parle bien souvent.

L X X.

Moyen de ne manquer jamais d'entretien.

Qui veut ne manquer jamais d'entretien ni de matiere d'écrire n'a qu'à s'étudier soi-même, & prendre pour matiere les mouvemens qu'il reconnoitra en soi, il en verra de si étranges, & de si déraisonnables qu'il aura toujours de quoi s'occuper à se convaincre de sa misere, à se combattre, à se moquer de soi-même.

L X X I.

*Ce qu'il faut faire dans les mouvemens
déraisonnables.*

La premiere résolution qu'il faut prendre quand on sent un mouvement raisonnable , de dépit , de jalousie , de haine , de envie , après avoir jetté un regard vers Dieu , est de n'en faire rien paroître au dehors & de prendre même un pli content & de se comporter comme seroit de témoigner de l'obéissance & de la cordialité à ceux qui nous ont fait dépit.

Cette résolution est d'autant plus importante , qu'il arrive souvent à la moindre occasion de mécontentement on s'éclate & se décharge mal à propos & on ne trouve moyen de faire certains vœux qui nous satisfont.

L X X I I.

*On connoît d'autant plus Dieu qu'on
est convaincu qu'on ignore sa conduite.*

Job pour réfuter la témérité de ses amis qui décidoient hardiment de ses maux qu'il souffroit , étoient un eff

et tunc noverunt eum, ignorant dies illius. Les *mens differens* n'ont point été cachés aux hommes par le Tout-Puissant, mais ceux qui le connoissent, ne connoissent point ses *secrets*. Ainsi il apporte pour preuve qu'il connoît Dieu, de ce qu'il ignore ses jours, c'est-à-dire, ses desseins, & les secrets ressorts de sa Providence. Ceux qui prétendent les connoître ne les connoissent pas, & ceux qui comprennent qu'il leur est impossible de les connoître, témoignent par-là qu'ils le connoissent, parce qu'ils font voir qu'ils ont une plus grande idée de l'infinité des conseils de Dieu, & de l'abîme de sa sagesse.

Cette parole doit donc réprimer toutes les vûes & les paroles téméraires par lesquelles nous assurons quelquefois que Dieu fait telle chose pour telle & telle fin : qu'il punit celui-là pour tel & tel peché, qu'il couronne celui-ci pour ses bonnes œuvres, qu'il a dessein de retirer tel & tel effet de ce qu'il permet arriver, que certaines choses sont nuisibles, & d'autres avantageuses, que certains crimes seront punis en cette vie, qu'il délivrera sa vérité par certains moyens.

Il me semble que certaines gens s'éloignoient de cette regle en assurant hardiment qu'on ne sortiroit jamais d'affaire par des voies humaines, par des ne-

Il y a un tems que nous de
noître, & un tems que nous dev
rer. Nous devons connoître le

Luc. 19. Dieu nous visite. *Si cognovisses*
42. *visitationis.* C'est-à-dire, que nous
écouter ce qu'il nous dit par
par toutes les manieres dont il r
par les maux, par les créatures
supérieurs, par les ennemis. Nous
devons ignorer les tems que
réservés en sa puissance. *Ce n'est*
Luc. 1. dit Jésus-Christ à ses Apôtres,
7. *tems & les momens que le Pere*
à son pouvoir.

LXXIV.

Multiplication de ce qui est dit
de Dieu.

Le savons-nous des paroles que sainte Elizabeth a prononcées ? trois ou quatre mots qui font partie de la Salutation Anglique , & ces trois ou quatre mots se multiplient tous les jours infiniment par l'usage des fideles , & les fruits que Dieu tire.

L X X V.

Esprit humain étroit & injuste.

Les hommes sont composés de bons & de mauvaises qualités , & qui regarderoit les unes & les autres également, jugeroit son estime & son affection selon ces qualités prises toutes ensemble. Mais l'esprit humain est si étroit qu'il ne s'occupe d'ordinaire que des unes ou des autres ; c'est l'amour-propre qui l'applique & qui le conduit d'ordinaire dans un choix ; nous ne voyons dans ceux qui nous aiment & qui nous témoignent de l'estime & de la confiance, que leurs bonnes qualités ; nous les sentons vivement, parce que l'amour-propre les approche & nous les met en vûe ; & pour leurs défauts, ou nous ne les voyons pas, ou nous les voyons de loin d'une manière foible & languissante.

Mais quand une personne nous a choisis , toutes ses bonnes qualités s'éloignent de notre vûe , & ses défauts s'en

ont songés de porter des jugem
autres , d'où dépend leur bonh
leur malheur éternel? Combien d
elles craindre ces illusions de l'a
propre , & d'être favorables au-co
aux autres par ces impressions. U
sonne leur témoignera grandes d
ees , grande confiance , grande af
cela leur ouvrira les yeux pour v
ce qu'elles ont de bon , & diminu
ce qu'elles ont de mauvais.

LXXVI.

Secheresse.

La secheresse est un défaut ass
fiderable , parcequ'elle éloigne d
les personnes foibles , & que la
des Chrétiens sont foibles , elle l
me le cœur , elle rend incapable
servir , il faut donc essayer de l'év

veritable, c'est au moins un défaut
sur apparent, qui fait qu'on ne don-
ne aux avec qui on vit aucune marque
d'estime ni d'estime : on n'entre jamais
aucun de leurs intérêts, on ne té-
ne prendre part à rien de ce qui
arrive de bien & de mal, on les en-
tend comme si on entretenoit des
venus d'un autre monde, on n'a
e application à leur faire paroître
gratitude, on s'acquitte des devoirs
ilité avec une froideur qui glace
ur, on ne fait paroître par aucune
ie qu'on se fie à eux, ni qu'on agrée
e ce qui vient d'eux ; si l'on croit
quelque sujet de se plaindre d'eux,
plaint à tout le monde hormis à
mêmes, comme ne les jugeant pas
les qu'on entre en éclaircissement
eux. Si l'on est d'un autre sentiment
& sur quelque point, on ne leur en
jamais, mais l'on garde seulement
serve extrême avec eux. On témoi-
rande facilité à croire le mal, &
le disposition à croire le bien, l'on
t resserré & renfermé dans soi-mê-
uns jamais se communiquer en rien
personnes soupçonneuses & dé-
sont d'ordinaires seches, parce-
es apprehendent toujours de mau-
fets de toutes les ouvertures qu'el-

les font. Ainsi elles se tiennent res-
& sont toujours comme en garde con-
les hommes, en pratiquant trop à
tre ce qui est dit dans l'Évangile.

Matt. 10. ne vous de garde des hommes. CA

17.

autem ab hominibus. Elles croient
fera mauvais usage de tout. Ainsi
n'exposent rien, elles ressemblent
à ces avares qui par la crainte inco-
des voleurs tiennent les moindres
bles enfermés à la clef.

Les préventions sont aussi une
ordinaire de la sécheresse parti-
qu'on a pour certaines personnes
forme des idées d'eux, souvent sur-
gues assez légers, & l'on y demeu-
suite opiniâtrément attaché, & qu'
vient à leur parler, on le fait en
cette idée & ce phantôme qu'on
formé, d'où il arrive par nécessité
l'on n'entre point dans leur esprit,
ne les entend pas, & que l'on n'
entendu d'eux, ce qui forme un
rien discordant, la douceur & l'agr-
de l'entretien consistant dans l'uni-
sentimens de l'esprit, & des mouv

Qui qui fume encore. ARUNDINEM quassa- Mal. 126
~~non~~ non confringet, & linum fumigans non 20.
 exinguet.

Elle est contraire à cette benignité & à cette douceur du Sauveur qui a paru à tous les hommes. *Benignitas & humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.*

Tit. 3. 42

C'est un défaut plus grand dans les personnes élevées, parcequ'il est plus suspect le fierté & de mépris.

Il est contraire à la charité, car si nous ne pouvons contenter les gens en leur accordant ce qu'ils demandent, contentons-les au-moins par des témoignages d'affection: *Sinon potes, affabilem te præbe,* si nous ne leur servons point, ne les blessions pas.

LXXVII

Souffrir les personnes seches.

La vertu chrétienne doit consister à éviter la secheresse en soi, à la souffrir dans les autres, & même à y remédier autant que l'on peut.

Pour souffrir plus facilement la secheresse des autres, il faut considerer qu'il est injuste de n'aimer les gens que par rapport à nous, & encore par des témoignages inutiles d'affection. Une personne est seche, mais elle vous donne de bons conseils, si vous les lui demandez; elle

est sèche, mais elle est prête d'apaiser son corps & la santé pour vous allier effectivement dans les choses nécessaires elle est touchée vivement des choses de Dieu, elle est généreuse, ferme, patiente n'y a-t-il pas de la bassesse à perdre le sentiment de tant de qualités vraies & grandes, par l'attache tendre que nous avons à des choses de néant.

Nous devons faire un état particulier des personnes sèches, mais vertueuses, parcequ'elle nous donne plus lieu de connoître si c'est Dieu ou nous-mêmes que nous aimons dans les autres. Ces personnes si tendres & si pleines de témoignages d'affection nous trompent souvent, nous nous imaginons que nous aimons la vertu en elles, & nous n'y aimons que notre propre satisfaction.

Saint Augustin dit que lorsque l'on aimoit les Martyrs dans l'état horrible où le déchirement de leurs membres les réduisoit, il n'y avoit que la beauté de la justice qui pût causer cet amour. Il en est de même dans les personnes sèches, quand on les aime, on peut avoir quelque confiance que c'est Dieu & la Justice que l'on aime.

LXXVIII

De l'entretien.

L'entretien est utile pour se soulager
&

Et pour s'instruire. Les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Ceux dont les pensées sont assez vives, n'ont pas beaucoup besoin d'entretien, si ce n'est pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres ; l'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit, la présence d'un auditeur l'excite, il agit plus vivement, & par conséquent plus agréablement. La présence d'un autre fait penser à diverses choses auxquelles on ne penseroit pas. Elle fournit des pensées, elle les soutient.

L'entretien est dangereux, c'est un mélange d'esprits corrompus. C'est un air de gens qui ont la peste & qui nous la communiquent.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose. On oublie ce qu'on lit. On ne le fait que quand on la dit. Vous voyez quantité de personnes qui n'ont rien appris dans les lieux où l'on instruit les gens à dessein, qui se forment dans le monde, & ne sont presque plus reconnoissables. L'esprit s'y dégage, s'y dénoue, y devient appliqué.

L'entretien fait une partie considérable de la vie. C'est ce qui unit ou définit les amitiés. C'est le principal moyen d'é-

édifier ou de scandaliser les autres. C'est une manière commune à tous les fidèles d'édifier le prochain. C'est une charité toujours prête & qui ne coûte rien.

Qu'y auroit-il de plus heureux que la société des hommes, si tous leurs entretiens étoient édifiants. Il y a bien des manières d'édifier sans paroître prêcher. On édifie en faisant paroître les sentimens & les mouvemens que l'on doit avoir sur toutes les choses qui se présentent. On édifie en excusant le prochain. On édifie en se modérant lorsque les autres s'impatientent. Il n'y a qu'une personne qui prêche, & il ne le fait qu'à certaines heures, à certains jours. Pour un Predicateur il y a cent mille personnes qui s'entretiennent. Les Predicateurs mêmes pour une heure qu'ils employent à prêcher, en employent mille à s'entretenir.

Il faut que l'entretien ait toujours une fin raisonnable. La fin raisonnable est de tirer avantage de l'entretien du prochain, ou de lui servir.

La fin de se soulager ou de soulager le prochain peut être de charité, quand on ne passe point les bornes de la nécessité. C'est ce qui peut autoriser les discours agréables comme ceux des choses de la nature, des nouvelles publiques. Quand on se porte à ces entretiens par raison

par charité, ils peuvent devenir bons. Mais pour cela il faut choisir des personnes ennuyées qui ont besoin de soulagement, & non des personnes occupées. Il ne faut pas faire perdre le tems en ces sortes de choses, non seulement aux Prêtres, mais à toutes les personnes qui l'employent réellement.

Si vous êtes foible, & que vous ne puissiez souffrir la solitude de votre maison, vous pouvez peut-être vous soulager en faisant quelques visites, mais prenez garde de ne pas charger excessivement ceux à qui vous les ferez. C'est un grand fardeau qu'un homme qui ne sauroit se porter soi-même, il le doit donc au moins partager en n'en chargeant pas un de ses amis entièrement. Il faut penser que cet homme n'a peut-être pas le même besoin que nous, qu'il peut employer utilement son tems.

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même que l'on ne sauroit porter.

Une des plus grandes & des plus importantes foiblesses du monde, est de ne pouvoir demeurer seul. Cela nous rend dépendans de tout le monde, met notre repos entre les mains d'autrui, oblige à acheter les soulagemens par mille servi-

virudes, nous rend incapables d'une infinité de choses.

Je ne sai d'où vient que les Prédicateurs se corrigent si peu de la longueur de leurs sermons, & les causeurs de la longueur de leurs visites, n'est-ce pour la vanité qui les trompe : comme ils sont satisfaits de ce qu'ils disent, ils pensent le même des autres.

Qui auroit un peu d'adresse il y auroit à profiter pour soi-même & pour les autres dans tout entretien ; on pourroit facilement tourner le discours sur quelque matière qui nous seroit utile, si on n'avoit plus dessein d'instruire les autres, que de s'instruire.

Quand on entretient quelque personne celebre dans une profession, on ne devroit pas manquer d'entretien, car il n'y auroit qu'à le mettre sur sa profession. Il est utile d'apprendre quelque chose de tout, principalement quand il n'y a rien de meilleur à faire.

Il faut avoir la vûe dans l'entretien de profiter aux autres, & de profiter des autres. L'honnête divertissement qu'on se procure & qu'on procure aux autres est une espece de profit & d'utilité. Pour profiter des autres il les faut jeter sur les matières qu'ils savent ; un homme qui a voyagé, sur les voyages ; un homme savant

dans l'histoire, sur les historiens un critique sur la critique ; un Medecin, sur la medecine. Il est utile pour cela, quand on prévoit qu'on sera obligé d'entretenir une personne, d'avoir une provision de questions à lui faire.

Qui seroit autant appliqué qu'il devroit à faire profit de toutes choses trouveroit peu de personnes dans l'entretien desquelles il ne se pût instruire. Ce sont toujours des hommes, & les actions de l'esprit humain sont toujours admirables. Ils ont leurs passions, ces passions les occupent, ils voient certaines choses, ils n'en voyent pas d'autres : il est beau de considerer les bornes & le cercle dans lesquels l'esprit de chacun est renfermé. Les uns l'ont plus petit, d'autres l'ont plus grand. Mais il est fort petit à l'égard de tous.

Un Ange qui connoît les bornes dans lesquelles le plus grand esprit du monde est renfermé, s'étonne de sa petitesse. Croit-on qu'un Prince dont la reputation s'étend dans la plus grande partie de la terre, ou un Ministre d'Etat qui semble avoir dans sa tête les affaires de tout un Royaume, ait l'esprit fort étendu ? tout cela se réduit à d'étranges abregés, & à des racourcis terribles. Les Rois n'ont dans l'esprit qu'un certain nombre de

gens qu'ils connoissent , & à l'é-
quels ils veulent se signaler , &
ils sont en petit nombre , ~~mais~~
ne voyent le reste que dans une
confusion.

LXXIX.

*Il est utile de s'affliger des
qu'on attend.*

Il y a des gens qui craignent
maux & les inconveniens future
qu'étant portés à bien espérer,
sent facilement qu'ils n'arriver
qui s'affligent peu de ces maux
sont arrivés , parcequ'ils les
comme sans remède , & qu'ils
ne sent de rien d'y penser ,
affliger.

Cette disposition paroît con-
néanmoins elle est capable de
gager dans de grandes impru-
dence de l'esprit à la même
vaine du corps. Car comme
nous éloigne par la douleur
des choses qui peuvent nuire
corps , de même la douleur de
utile pour nous porter à éviter
la cause , quand il y a lieu d

C'est pourquoi quand il est
par imprudence on s'est en
quelque mauvaise affaire , je r
qu'il soit bon de n'y penser |

regarder avec indifférence ces mauvais événemens que nous avons attirés ; car pourvu que l'inquiétude n'aille pas trop loin , il est utile au-contraire d'envisager les mauvais effets de notre imprudence , & de les sentir. Ce sentiment faisant une impression plus vive sur l'esprit , nous fait tirer de notre imprudence l'avantage de nous munir de résolutions fortes contre de pareils inconveniens.

L'utilité des fautes est de nous affermir & de nous roidir contre les défauts qui nous y ont engagés , & elles font d'autant plus cet effet que nous y pensons davantage.

E X X X.

*Imprudens sont quelquefois plus prudents
que ceux qui n'ont point fait de fautes
d'imprudence.*

On dit quelquefois que des gens sont imprudens , parcequ'ils ont fait de certaines fautes d'imprudence , & d'autres passent au-contraire pour prudents , parcequ'ils les ont évitées , mais ces jugemens peuvent être faux ; car si ceux qui ont fait ces fautes en ont tiré l'avantage qu'ils doivent , ils sont d'autant plus prudents , qu'ils ont été plus imprudens , & souvent au-contraire les autres sont d'autant plus coupables d'imprudence , qu'ils en ont.

moins senti le mal, & qu'ils se fierent
à leur prudence.

LXXXL

S'édifier des mauvais exemples.

Les mauvais exemples étant si communs, & les bons si rares, ceux qui s'édifient que des bons se doivent extrêmement rarement, & être au-contraire très-vent scandalisés.

Pour ne manquer jamais de sujet d'édification, il faudroit apprendre à s'édifier des mauvais exemples, car on ne manque jamais, au-lieu qu'on man-
souvent de bons.

Nous le ferions si nous étions raisonnables, si nous avions le même soin de nos âmes, que nous avons de nos corps. On s'instruit dans les hôpitaux & la vue des malades de la nature des maladies, & du moyen de les guérir. On n'apprend guère cette science par ce moyen. Cependant il semble qu'il est encore beaucoup plus aisé & plus naturel d'apprendre à éviter les maux spirituelles, & à en guérir, en les voyant dans les autres.

Car il ne suffit pas pour éviter les maladies du corps, de les haïr & d'en avoir de l'horreur, & elles n'en sont pas moins contagieuses, quoique nous en a-

aucun coup de crainte ; mais pour éviter les maladies spirituelles , & même pour en éviter , il suffit en quelque sorte de les voir , & d'en avoir de l'horreur.

L'Ecriture Sainte nous exhorte à remonter notre avantage des fautes des autres , quand elle dit des Justes , qu'ils lavent leurs mains dans le sang des pécheurs , quand elle se sert des chutes des méchants , comme d'un motif pour rappeler les bons en leur devoir. *Si fornica- Ps. 57.
ris tu Israël, non delinquat saltem Juda. 11.*

vous vous abandonnez à la fornication ; Israël, que Juda au-moins ne tombe pas dans le péché. Et l'on peut dire même qu'elle ne rapporte les fautes des Justes, ni les crimes des impies , qu'afin de faire servir les uns & les autres à notre édification.

Ce qui nous empêche de tirer des fautes des autres le fruit que nous pourrions ; c'est que si elles nous regardent , nous y considérons plus le mal qu'ils nous eulent faire , que celui qu'ils se font , & si elles ne nous regardent point , nous y découvrons plutôt ce qu'elles ont d'agréable selon la nature , que ce qu'elles ont d'horrible selon Dieu , & de funeste pour eux. Nous nous attachons à l'égard de quelques-unes à ce qu'elles ont de bas & de ridicule selon le monde , pour en

prendre sujet de mépriser ceux qui commettent, & à l'égard de quelques-uns à une certaine apparence de grandeur qui les rehausse à nos yeux, quoique la loi de Dieu nous oblige à les condamner. Ainsi les péchés des autres nous aigrirent, ou nous attirent, ou nous portent au mépris du prochain ou à l'estime du vice.

LXXXII.

Saints, quoique peu instruits, font plus fruit que les savans qui ne sont pas saints.

Il y a des gens qui savent bien des vérités particulières qui ne laissent pas faire peu de fruit, parceque leur vie inspire pas la sainteté; & il y en a au contraire qui ignorent quantité de vérités importantes, qui ne laissent pas de faire beaucoup de fruit, parcequ'ils portent se donner à Dieu, & que leur vie imprime la sainteté.

LXXXIII.

La Religion Chrétienne attache sans erreur la justice à la force.

Les hommes ne pouvant toujours attacher la force à la justice, ont attaché

justice à la force, en faisant passer pour juste ce qui est le plus fort.

C'est ainsi que tous les Rois font passer pour justes toutes leurs ordonnances, & que les usurpateurs des Empires ne manquent jamais de justifier leur usurpation.

Mais cette maniere de justifier la force n'est souvent qu'un effet de la foiblesse de l'esprit humain qui s'abaisse trop sous ce qui l'opprime, & qui conçoit une idée trop grande & trop avantageuse de la force. Car cette idée avantageuse fait qu'il y joint facilement les autres idées qui enferment quelque excellence, comme celle de la justice, & qu'il n'ose y joindre celle de l'injustice, qui est une idée de rabaissement, comme étant incompatible avec une si grande chose.

Il est nécessaire cependant que la justice soit jointe à la force, autrement on l'accusera d'injustice & de violence, ce qui est une source de sedition & de revolte. L'esprit humain ne le peut faire que par illusion, en prenant pour juste ce qui ne l'est pas.

Mais ce que l'esprit de l'homme ne fait que par erreur, la Religion le fait parfaitement & sans erreur.

Car elle nous apprend que toute force

vient de Dieu, & que les hommes qui s'en servent, peuvent bien être injustes, mais qu'elle n'est jamais injuste en elle-même, parcequ'elle appartient toujours à Dieu; les hommes dans leurs plus grandes & leurs plus injustes violences, ne pouvant qu'être les exécuteurs de la justice de Dieu, qui se sert d'eux comme d'instrumens & de ministres.

Elle cede donc à cette force, & elle la justifie, parcequ'elle ne la considère pas comme appartenant aux hommes, mais comme venant de Dieu, & étant de Dieu, ainsi il n'est pas étrange que n'attribuant de force qu'à Dieu, elle ne separe jamais la justice de la force.

Ce principe de la Religion Chrétienne est très-veritable, & c'est même un article de foi, puisqu'il est décidé dans l'Ecriture: Qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu: *Non est potestas nisi à Deo*, dit saint Paul: Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avoit été donné d'en haut. *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset de super*, dit le maître de saint Paul; mais il le faut bien entendre. Car il ne faut pas prendre pour fort tout ce qui est simplement plus puissant que nous, mais ce qui peut faire ce qu'il veut indépendamment de nous. Ainsi lorsqu'un Prince

et quelqu'autre supérieur que ce soit , nous commande de lui obéir en une chose injuste, il n'a point de force contre nous, parceque nous pouvons refuser de lui obéir & de consentir à son injustice.

Mais ensuite il nous ôte notre bien, notre liberté & notre vie, c'est alors qu'il a la force, parcequ'il nous les peut ôter malgré nous.

Il faut donc en ces rencontres souffrir humblement & patiemment les effets de cette force, en croyant que quoique les hommes qui l'emploient, soient injustes, celui qui la leur donne, & qui se sert d'eux est juste. Un homme Chrétien doit être persuadé qu'il ne peut rien souffrir d'injuste, & il doit être préparé à souffrir tout ce qui est juste. Il blesse la Providence divine, s'il se plaint d'être traité injustement, & il blesse visiblement la justice, si reconnoissant que ce qu'il souffre est juste, il refuse de le souffrir avec patience.

LXXXIV.

*Religion Chrétienne rend seule raison
des biens & des maux.*

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui rende raison pourquoi les biens & les maux sont communs aux bons & aux méchans : toute la Philosophie humaine.

278 *Pensees diverses.*

Il n'y a vu goutte, le Christianisme lui
est admirablement. Cela doit être
supposé le dessein que Dieu a d'é-
lever les hommes en cette vie, & de
punir ou récompenser en l'autre. V.
Saint Augustin de Civit. l. 1. c. 2.

LXXXV.

*• Nulle Religion n'a pris soin des mor-
que la Chrétienne.*

C'est une chose remarquable que
Religion n'a pris soin des mor-
hommes que la Religion chrétien-
celles qui ont été dressées sur son mu-

Le Paganisme n'avoit point de m-
Tous les Philosophes qui se faisoient
Religion à leur fantaisie, se faisoient
fi une morale par Philosophie, m-
ne prétendoient pas l'avoir reçue de
Mahomet l'a fait, mais à l'imitation
Religion. Voyez S. Augustin de Ci-
2. c. 4.

LXXXVI.

*Jésus-Christ Docteur unique de la j-
du salut.*

Les hommes avant JÉSUS-CH-
avoient des sciences, mais ils n'au-
point la science du salut ; c'est J-
CHRIST qui l'est venu apporter au m-
fiat lui on n'a que des sciences qui

duisent à la mort : les voies de Dieu sont
appelées voies de justice. Il m'a conduit
par les sentiers de la justice. *DE DUXIT me su- Ps. 127.
per semitas justitiæ. Voies de paix pour con- 3.
duire nos piés dans le chemin de la paix : Luc. 1.
79.
Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.*

LXXXVII.

Orgueil de l'homme lui rend l'humilité
nécessaire.

L'homme est si misérable & si orgueil-
leux tout ensemble, qu'il ne peut meriter
le secours de Dieu que par l'humilité.

*Custodiens parvulos Dominus, humiliatus Ps. 134.
sum & liberavit me. LE Seigneur garde les 6.
petits : j'ai été humilié, & il m'a délivré.*

*Confiteor tibi, pater Domine cali & terra, Luc. 10.
quia abscondisti hæc à sapientibus & pruden- 24.
tibus, & revelasti ea parvulis. JE vous rena-
gloire, mon pere, Seigneur du ciel & de la
terre, de ce que vous avez caché ces choses
aux sages & aux prudens, & que vous les
avez révélées aux simples & aux petits.*

Qu'il est juste d'humilier l'homme, &
qu'il est digne de Dieu de secourir les
humblés ! Nulle autre secte de Religion
ou de Philosophie n'a reconnu cette dou-
ble justice. Si elles ont abaissé l'homme,
c'est pour le laisser dans l'abattement,
& non pour le relever.

LXXXVIII.

Etat de l'ame d'un grand pecc

Chaque peché remplit de l'esprit , & fait dans le cœur une ouverture pour donner au diable. Quel peut donc être l'état de l'ame qui est chargée de pechés se l'imaginer comme un crible jour , & comme étant pleine de ténèbres où les démons entrent & sortent facilement.

LXXXIX.

Excuse des soldats qui tuent dans une guerre douteuse.

Peut-on excuser les soldats dans une guerre douteuse, lorsqu'ils tuent leurs ennemis ? Car Dieu ayant commandé de tuer, qui les en dispense ? Conclut-on, le commandement du Prince si ce commandement n'est que d'être blement juste, sont-ils exemts de tuer en violant un precepte sur une excuse probable ?

Cependant si l'on s'arrête à cela, voilà tous les Royaumes sans religion & tout l'état politique renversé. On voit point aussi que les Pères aient jamais fait les soldats à se rendre juges de la guerre, ni les bourreaux à

la justice des arrêts de mort, mais comment aussi tuer certainement un homme dans le doute si on a droit de le tuer ?

Je pense que voici la solution de cette difficulté, chaque homme mérite la mort à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, qu'il n'y a jamais d'injustice à Dieu de condamner les hommes à la mort, il n'y en peut donc aussi avoir aux hommes, lorsqu'ils usent du droit de vie & de mort en la maniere que Dieu l'ordonne. De sorte que pour tuer justement, il ne faut qu'avoir ce droit, & l'exercer selon les regles de Dieu. Or Dieu veut que les Etats politiques subsistent, cela est entièrement nécessaire. Depuis le peché, l'homme ne peut demeurer libre & sans loix dans l'état de déreglement où il est. Ce seroit un brigandage continuel, s'il n'y avoit point de police. Il faut donc qu'il y en ait. Or nulle police ne peut subsister sans le droit de vie & de mort ; il faut donc croire que Dieu l'a donné à ceux qui sont les chefs de cette police, & il est impossible aussi que ces polices subsistent, si l'usage de cette police dépend du jugement de chacun, il est donc juste que les inferieurs ne se rendent pas juges des guerres, ni des arrêts de mort, mais qu'ils s'en rendent simplement executeurs.

La déclaration de la guerre est un ar-

rest de mort prononcé par le Prince contre tous les sujets du Prince qui s'opposent à l'exécution des volontés de celui qui déclare la guerre ; les soldats sont les exécuteurs de cet Arrest. Ce sont d'illustres bourreaux envoyés par le Prince. Ils exécutent l'Arrest de mort donné contre ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Il suffit pour être innocens de leur mort que l'Arrest soit donné par une puissance légitime , & qu'il ne soit pas notoirement injuste : Ils ont alors le droit de vie & de mort entre leurs mains , & ceux qu'ils tuent sont justement tués, non par l'ordre particulier du Prince qui les a condamnés, mais par l'ordre general du monde qui est une partie de la loi de Dieu qui donne pouvoir de tuer à tous les soldats qui suivent un Prince légitime dans une guerre douteuse. Ceux qui sont tués ne se peuvent plaindre , parce qu'ils méritent la mort , & qu'il est juste que des gens qui méritent la mort soient tués pour conserver l'ordre du monde & la police generale des Etats , qui étant un plus grand bien que la vie des particuliers, peut servir de motifs à Dieu pour faire avancer la mort à des personnes, qu'il y a déjà condamnés par leur naissance.

Ce n'est donc point en conséquence

du jugement du Prince qui entreprend la guerre que l'on suppose n'être que probablement juste, que les soldats tuent justement, mais c'est en conséquence de la loi des Etats absolument nécessaire pour les conserver, qui permet aux soldats de tuer ceux qui s'opposent à leur Prince, lorsqu'il n'a pas visiblement tort. Or cette loi n'est pas probable, mais certaine, & ainsi les soldats suivent une lumière certaine.

XC.

Allegories.

Il faut prendre garde qu'en suivant trop facilement ses vûes & ses pensées, on ne tombe insensiblement dans l'inconvenient exprimé par le Prophete quand il dit, *Si je disois que je parlerois de* ^{Ps. 72.} *la terre, j'ai d'abord reconnu que je condan-* ^{15.} *nois toute la sainte société de vos enfans. Si* *dicebam, narrobo sic, ecco nationem filiorum* *tuorum reprobari*, parcequ'il arrive souvent que ce que l'on condamne ainsi durement est autorisé par l'exemple & la pratique d'une infinité de Saints.

Le moindre égard que l'on puisse avoir à ce que les Saints ont pratiqué est de ne le condamner qu'après avoir bien examiné tout ce qu'ils auroient pu alleguer pour deffendre leur pratique,

l'exemple de tous les Peres, & de saint Augustin, de saint Cy alexandrie, de saint Gregoire, & Bernard, qu'il n'y a point de dans laquelle tous les Saints se d'accord, que dans celle-là.

Est-il croyable que tous les Peres si grossierement abusés; & qu'ils ont crue propre à l'édification des peuples, puisse être traitée de comme étant clairement vaine.

Il est certain encore que ceux qui ont été édifiés de ces allegories s'en sont servis pour édifier les autres, qu'ils ont réussi dans ce dessein, est-il croyable que Dieu ait permis qu'ils soient servi des moyens ridicules pour une fin si sainte, & qu'ils aient pu les employant?

C'est premierement un article de foi qu'il y a quantité d'allegories dans l'ancien Testament, puisqu'il y en a quantité qui sont expliquées & canonisées dans le Nouveau.

Non seulement il y a des allegories consacrées par l'Ecriture, mais le Dogme même qui sert de fondement aux allegories, y est formellement établi; car il est dit que tout ce qui arrivoit aux Juifs leur arrivoit en figure. *HÆC in figura contriuebant illis.* 1. Cor. 10. 11.

Or il est sans apparence de restreindre cela au seul passage de la mer rouge, comme il est ridicule aussi de prétendre qu'il n'y a dans tout l'ordre des sacrifices marqués dans la Loi, que ce qui est expliqué par saint Paul, qui soit allegorique. JESUS-CHRIST declare lui-même que Moÿse a écrit de lui. Il expliqua à ses Disciples après la Resurrection ce qui étoit écrit de lui dans les Ecritures en commençant par Moÿse, cependant si l'on vouloit exclure les allegories, on trouveroit peu de chose de JESUS-CHRIST dans les Livres de Moÿse. *Luc. 24. 27.*

C'est sur ces raisons que les Peres ont conclu que l'ancien Testament étoit figuratif, qu'outre le sens litteral, il contenoit aussi un rapport au Nouveau.

L'on ne voit pas que l'on ait droit de

leur contester ce principe, ni qu'on puisse dire d'aucune chose de ce qui est rapporté: *Cela ne leur arrivait point en figure. HAEC non in figura contingebat illis.*

Mais si cela est, il s'ensuit que l'Ancien Testament est un tableau exposé aux yeux des hommes; afin qu'ils voyent les vérités du Nouveau.

Il leur est dit en general que c'est un tableau, une énigme, une parabole. Il leur est dit de plus pour les aider dans l'intelligence de ce tableau, l'Esprit de Dieu leur en a expliqué certaines parties, & par l'explication de ces parties, il leur a donné une clef & un modele pour entendre tout le reste.

La clef consiste en ce que certaines figures expliquées servent à en exprimer d'autres.

Le modele consiste en ce que l'on voit dans ces figures expliquées un exemple des rapports que Dieu a mis entre les figures & les originaux.

On voit, par exemple, par les allegories des Prophetes, que Dieu se sert quelquefois de quelques signes qui paroissent bas pour signifier les plus grandes choses. L'on voit qu'il n'exige pas une ressemblance & un rapport si parfait.

Tout cela étant supposé on ne peut

Jammer en general sans témérité le soin que les Peres ont eu de s'appliquer aux allegories ; car puisque Dieu a exposé l'ancien Testament comme un tableau il ne l'a donc pas exposé en vain , & ceux qui s'arrêtent à le considérer , ne font que suivre sa conduite.

Mais, dit-on , les allegories ne sont pas certaines, & par conséquent, elles ne prouvent rien. Qu'importe pourvu que l'on y observe deux choses. La première, qu'il y ait un rapport raisonnable entre la figure & la chose figurée. La seconde que l'on les rapporte à une vérité.

Il est vrai qu'elles ne peuvent pas servir précisément à établir ces vérités ; mais s'ensuit il de-là qu'elles soient inutiles.

Le nombre des gens qui ont besoin de preuves est fort petit parmi les Chrétiens , & doit être peu considéré ; on peut même dire que les predications ne sont pas faites pour eux ; car on a droit de supposer que ceux à qui on parle sont Chrétiens. Ceux qui ne le sont pas ont besoin d'autres instructions, & la Religion n'en manque pas , mais ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on parle à des gens qui font profession du Christianisme, comme s'ils l'avoient dans le cœur.

Le principal but doit donc être de les édifier, & l'on ne peut nier que les allegories n'y soient utiles, lors même qu'elles ne sont pas certaines. Car elles mettent toujours une vérité devant les yeux, & elles la mettent même d'une manière qui arrête davantage l'esprit, parcequ'elles la font voir dans une image.

L'esprit est si porté à considérer les rapports des choses, qu'il n'y conçoit jamais bien la vérité, s'il ne la voit dans une figure. La vérité est en quelque sorte comme un soleil, il le faut voir dans l'eau ou dans un miroir qui tempere ses rayons, c'est un éclair qui passe trop vite, il le faut arrêter & fixer.

Si les allegories ne sont pas certainement vraies, elles ne sont pas aussi certainement fausses; & cette vraisemblance de la fausse suffit dans les discours de morale, lorsqu'elle est jointe avec la certitude entière de l'objet représenté.

Les allegories quoiqu'incertaines ont encore un avantage réel, c'est qu'elles empêchent qu'on ne méprise quantité de choses dans l'Ecriture qui paroissent basses. Car l'esprit est arrêté par cette considération qu'elles représentent peut-être de grandes choses, & quand on lui fournit une explication probable, il est encore plus porté à la retenir, puisqu'il ne
fait

ait pas. si cette figure n'est point veritable.

X C I

*Ceux qui n'ont pas les défauts ont je ne
sai quoi qui en donne l'idée.*

Il y a des Philosophes qui disent que les objets des sens n'ont pas les qualités sensibles que nous leur attribuons, & que le feu par exemple n'est pas chaud, parceque la chaleur est une espèce de sentiment dont il est incapable ; mais en même tems ils disent qu'il est chauffant, c'est-à-dire, qu'il a le pouvoir de produire ce sentiment dans nos corps. Quelque indulgens que nous soyons à notre égard, nous ne saurions justement refuser de reconnoître en nous quelque chose de semblable ; si nous n'avons pas les défauts qu'on nous attribue, nous avons je ne sai quoi qui en donne l'idée aux autres.

X C I I

Bizarries.

Il est dangereux de s'acquérir la réputation de bizarre , parcequ'il n'y a rien qui détruise tant la confiance qu'on pourroit avoir en nous, & qui nous fasse plus regarder comme des gens avec qui il n'y a aucunes mesures à prendre : la rai-

des caprices déraisonnables , e
une juste défiance de ceux e
reconnoît ces sortes de proced
qu'on ne sauroit plus sur quoi

La raison est un maître con
tient unis tous ceux qui s'y sou
& qui reconnoissent sa jurisdic
quand on en a secoué le joug ,
vante tous ceux que la raison
noit unis. Chacun apprehende
nir l'objet de notre bizarrerie.

La bizarrerie est une éclipse
sans aucune cause certaine & re
comme on ne sait quand elle
ver , on la craint toujours.

La bizarrerie entiere & un
est une folie achevée , la biza
parfaite est une folie commenc

La bizarrerie est une domi

gination est asservie, & qui y font une telle impression qu'elle n'y résiste pas.

Cette inégalité est le vrai caractère de la bizarrerie, il y en a qui sont civils jusqu'à l'excès à l'égard de tous ceux qui les dominent, & à qui leur imagination est comme asservie, & qui ont peu d'égards pour les autres, qui les laissent dans la liberté de suivre leurs caprices.

Pour éviter la réputation de bizarre, il ne le faut être envers personne, car les bizarreries auxquelles nous nous laissons aller envers les personnes moins considérables, ne laissent pas de former une impression qui se communique à ceux pour qui nous aurions plus de respect.

XCIII.

Conversation des Femmes.

La conversation des femmes est dangereuse pour tout le monde, & l'on n'en doit pas excepter les plus réglées, les plus honnêtes, & les plus incapables d'inspirer ou de recevoir ce que l'on appréhende de ce commerce.

Un Ecclesiastique qui voit des femmes est à demi marié, parceque quelques pures que soient ces liaisons de part & d'autres, elles ne sont pas exemptes de ces complaisances reciproques, qui sont toujours un peu différentes de

elles qui se trouvent entre des personnes
le même sexe; l'on se repose toujours un
peu tendrement sur l'esprit l'un de l'autre,
& c'est une partie de la douceur du
mariage.

Les femmes ne sont pas seulement affoiblissantes par ces tendresses qu'elles excitent, par les amusemens qu'elles causent, mais elles sont toutes pour la plupart ennemies de la penitence, au moins pour les autres. Elles engagent au luxe, à la propreté, à la délicatesse. Avoir une femme pour conseiller, c'est avoir une double concupiscence.

Un Ecclesiastique qui est obligé par nécessité d'avoir quelque conversation avec des femmes pour leur propre bien, devrait avoir soin de ne prendre jamais d'elles aucun avis pour ses habits, ses ameublemens, ses maladies, & généralement pour tout ce qui le regarde.

Il le doit faire non seulement pour éviter l'affoiblissement que leur mollesse est capable de lui causer, & pour les railleries que tous ces commerces attirent, mais pour leur ôter aussi cette matière & cette occasion de s'occuper de lui, de s'attacher à lui, de s'y reposer.

Les femmes sont semblables à la vigne, elles ne sauroient se tenir debout, ny subsister par elles-mêmes, elles ont be-

soin d'un appui encore plus pour leur esprit que pour leur corps, mais elles entraînent souvent cet appui & le font tomber.

Il y a une galanterie spirituelle, aussi bien qu'une sensuelle, & si l'on n'y prend garde, le commerce avec les femmes s'y termine d'ordinaire.

En même tems que ce commerce augmente l'attache de la passion, il domine celle de la raison, je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend conduite. Les femmes connoissent leurs défauts, elles sentent leurs immortifications, leurs promtitudes. Leur passion présente leur fait passer pardessus, & leur en ôte le sentiment, mais cette passion venant à cesser, ces défauts qui étoient comme couverts à leurs yeux s'y présentent en foule & causent de grandes désunions.

XCIV.

Opter, on se résoudre à demeurer seul.

Il faut opter dans le monde & ne pas prétendre à toutes sortes d'avantages. Ceux qui ne font point paroître de chaleur pour personne, qui ne se glissent point dans la confiance de ceux qui sont puissans en quelque lieu que ce soit, qui sont peu complaisans, peu assidus dans

les devoirs inutiles n'ont jamais beaucoup de credit, parcequ'on ne les sauroit aimer que par raison. Or la raison n'aime guères & n'est guères effective, je veux dire, qu'elle n'est pas un grand principe dans la conduite de la vie, qui est presque toute gouvernée par les passions, mais s'ils sont peu aimés, ils sont peu haïs, ils sont peu brouillés, ils sont peu universés, ils sont rarement commis, & ainsi ils sont exemts des inquietudes, & des troubles qui naissent des amitiés qui tiennent de l'intrigue & de la cabale.

Il y a peu d'amitiés qui n'ayent quelque chose de la cabale.

Qui veut vivre seul, sans affaire, sans liaison, sans s'engager dans la conduite des autres, sans se mêler de rien, tombera par là necessairement dans l'oubli du monde, & perdra toute la consideration qu'il y avoit, on ne s'occupera point de lui, il ne fera de rien : il faut compter sur cela en entreprenant ce genre de vie, & supposer qu'il est injuste de vouloir avoir les avantages & la sûreté de la retraite, & l'honneur & la consideration de ceux qui servent les autres.

Cependant les hommes voudroient tout avoir. On n'a, dites-vous, jamais pensé à vous, c'est que vous n'avez jamais rien demandé, & que vous n'avez eu au-

une prétention effective. Vous avez donc joui du bien de ne rien demander, & de n'avoir obligation à personne, qui est un des plus doux à l'amour propre, vous voudriez avec cela jouir des récompenses qu'on obtient en se poussant & en demandant, c'est une injustice.

Il est vrai que qui ne demande rien n'obtient rien, & qu'il y a peu de gens qui pensent à obliger les autres par un sentiment d'honnêteté qui naît d'eux-mêmes. Ceux qui sont hardis, empressés, ardens emportent tout dans le monde, mais aussi ils ont le mal de demander, de s'empresser, d'être rebutés quelquefois, & ce mal est plus grand que le bien où ils parviennent.

Il n'est pas vrai dans le monde que qui s'humilie sera élevé, & l'on peut dire au contraire; que *qui s'humilie sera humilié. Qui se humiliat humiliabitur.* On n'y considère gueres que ceux qui se font valoir, & l'on y laisse humilier les gens tant qu'ils veulent. Voulez-vous être mal logé, mal servi, maltraité dans une Communauté, on ne s'y opposera pas. Il se trouvera toujours des personnes adroites qui sauront profiter de votre retemie, & qui s'accommoderont à vos dépens, mais tant s'en faut qu'il faille se plaindre de cette humeur du monde, que ceux qui

Pensées diverses.

Il vraiment humbles doivent être bien aises que le monde soit de cette humeur, autrement si l'humiliation étoit toujours suivie de l'élevation, ce seroit une espece d'hypocrisie de s'humilier.

On voit dans les Communautés que ceux qui se font valoir, qui exigent de grans égards, accoutument en quelque sorte le monde à leur rendre ces devoirs & le mettent en possession de je ne sai combien de privileges, & qu'au contraire ceux qui s'abaissent & ne se soutiennent pas y sont opprimés & rabaislés en une infinité de rencontres; cela est vrai, mais aussi les premiers avec toute leur consideration sont peu aimés. On est plus appliqué à remarquer leurs défauts, on s'en entretient davantage en secret, ils ont moins d'estime réelle & d'amour effectif que ceux qui se rabaislent & s'humilient, & comme l'amour & l'estime valent mieux que le respect & les devoirs extérieurs, il se trouvera qu'ils sont encore de meilleure condition que les autres, & qu'il est vrai en ce sens, *Qui se humiliat exaltabitur. QUI CONQUE S'ABAISSÉ*

Luc. 14. sera élevé.

17.

C'est une injustice de vouloir s'humilier en apparence & s'élever en effet.

XCV.

Confesseur.

Les autres professions on se dant
r les pechés particuliers que l'on
net, mais les méchans Confesseurs
neir par les pechés de toutes les
ions, & l'on peut dire à la lettre
ur langue, comme le dit saint Jac-
Et un monde d'iniquité. UNIVERSITAS ^{Jacq. 34} 6.
tis.

Le mauvais Confesseur recevra le ju-
it de ceux qui passent leur vie dans
pour avoir approuvé cette vie de
recevra le jugement des Comé-
pour avoir approuvé la Comédie.
raité d'usurier quand il approuvera
. Il sera puni comme ayant dissipé
ns de l'Eglise pour avoir approuvé
vais usage des biens de l'Eglise. Il
a la condamnation des mauvais ri-
oir avoir approuvé leur dureté.
e fait cet homme dans ce Confes-
? Il se charge des pechés de ceux
confesse sans les en décharger, il ai-
gens à se danner & se danner avec.
est là l'emploi de la plupart des
essieurs.

Il y a de Confesseurs qui ne sont que
nistres de la colere de Dieu sur les
nes, qui ne font que l'Office de celui

qui se presenta à Dieu pour tromper Achab : *J'irai*, dit-il, *& je serai un esprit menteur dans la bouche de tous les Prophètes.* *Ero spiritus mendax in ore omnium Prophetarum.* Ils sont donnés par justice aux hommes qui méritent d'être trompés.

Pourquoi y-a-t'il tant de mauvais Confesseurs ? c'est qu'il y a bien des gens dans l'Eglise qui méritent d'être trompés.

Un Ministre de la justice de Dieu sur les hommes destiné à les avengler, ne laisse pas d'être à l'égard de plusieurs, ministre de sa miséricorde. Il trompe ceux qui méritent d'être trompés, il éclaire ceux qui méritent d'être éclairés ; mais il se trompe toujours lui-même, parceque le profit qu'il fait à certaines ames l'empêche de reconnoître le mal qu'il fait à d'autres & à lui-même.

XCVI.

Ceux que Dieu secourt immédiatement, lui sont plus obligés.

Il y en a qui se plaignent de ce que les autres n'ont point pensé à les secourir dans leurs besoins, qu'ils ne se sont point apperçus de leur nécessité, & qu'ils leur ont témoigné peu de bonne volonté.

Mais ces personnes devroient penser que c'est Dieu qui inspire aux autres ces

pensées de pourvoir aux nécessités des autres, & qui les fait réussir. Or que leur importe que Dieu l'ait fait en une manière plutôt qu'en une autre, s'il n'a pas donné ces pensées à leurs amis, c'est qu'il avoit dessein de les soulager en une autre manière.

Ils ont donc plus d'obligation à Dieu de les avoir secourus indépendamment des créatures, & de les avoir moins chargés d'obligations qui sont toujours onéreuses, mais ils n'en doivent pas savoir mauvais gré aux autres, puisque ce dévot d'application vient de ce que Dieu n'avoit pas choisi cette voie de les secourir, & ainsi n'a pas fait naître des occasions qui leur aient donné cette pensée.

XCVII.

Disposition des hommes à l'égard des avertissemens.

Les hommes ont établi qu'à l'égard du corps & des affaires temporelles il ne falloit pas avoir grande liaison avec les gens, ni les connoître beaucoup pour leur donner les avis que l'on croit utiles à leur santé ou à leur fortune, mais ils ont jugé tout autrement de ce qui regarde l'ame & le salut. Car ils ne permettent qu'à peu de personnes d'avertir les autres

de ce qui peut nuire ou servir à l'un & à l'autre.

Qui seroit le malade qui se fâchât qu'on lui enseignât les remèdes pour guérir d'une maladie dangereuse, & qui les rejetât sous prétexte que celui qui les lui donne ne le connoît que depuis peu de tems.

Qui seroit le vieillard qui s'offensât qu'on lui montrât un secret de vivre long-tems sans incommodité, & qui accusât d'indiscrétion ceux qui dans la seule vûe de le servir lui offriroient ce secours, sous prétexte qu'il seroit peu connu d'eux.

Qui seroit l'avare qui refuseroit d'écouter une proposition avantageuse pour augmenter son bien, sous prétexte que celui qui la lui feroit n'auroit pas d'autorité sur lui.

Nous permettons à tous les hommes de nous aimer selon le corps, de voir nos maladies, & de nous en souhaiter la guérison. Mais à l'égard de l'ame nous ne voulons ni que les autres voyent nos maux, ni qu'ils nous les découvrent quand ils les voyent; nous leur fermons la bouche si-tôt qu'ils nous en veulent parler: les remèdes qu'ils nous proposent nous offensent, & tout ce qu'ils nous disent pour notre bien passe dans

tre esprit pour indiscretion.

Nous desirerions qu'ils nous regardassent comme exemts de tous défauts, que ce fût la source de leur amour vers nous.

C'est là le fond & la pente naturelle de notre cœur, & s'il souffre quelques avertissemens de quelqu'un, c'est quelque sorte malgré lui, c'est pour pas passer pour bizarre & de mauvaisme. C'est enfin qu'il ne les peut empêcher parce qu'ils y sont obligés par confession.

Mais comme il reçoit aussi ces avertissemens par contrainte, il les borne aussi tant qu'il peut, il les resserre, il veut qu'on ait un caractère pour cela.

XCVIII.

On n'est pas mieux dans la solitude que dans le monde quand on est vuide de Dieu.

C'est en vain qu'on se sépare des grandes affaires : si Dieu ne remplit le vuide qu'elles laissent, on éprouve dans la solitude les mêmes foiblesses, les mêmes distractions. Pour peu d'affaires que l'on ait, il y en a toujours assez pour remplir le cœur que Dieu ne remplit pas. Les petites affaires deviennent grandes, quand nous n'en avons point de gran-

Pensées diverses.

des, parceque l'esprit qui n'est pas distrait ailleurs s'en occupe tout entier. On se noie dans un ruisseau quand on n'a pas la force de se relever, l'ame se perd abîmer dans les moindres affaires au défaut des grandes.

XCIX.

Royaume interieur dont l'amour-propre distribue les charges.

Il y a dans le cœur de tous les hommes un petit Royaume qui est composé de leurs mouvemens intérieurs, & personne n'est si esclave qui n'ait en son pouvoir plusieurs actions extérieures qui dependent de ses mouvemens, car chacun est maître & Roi de son estime, de sa confiance, de son affection, de ses louanges, de son application, de sa conduite spirituelle, de sa familiarité, & de même des mouvemens & des actions opposées, & quand je dis que nous sommes les maîtres, je veux dire que toutes ces inclinations ne sont pas de simples passions involontaires, mais qu'elles ont quantité d'effets volontaires & libres, dont par conséquent nous sommes les maîtres, quelque pauvres & défigurés que nous soyons. Ce sont des présents que nous pouvons faire aux autres, & comme des charges & des offices que

nous leur attribuons. Aux uns nous donnons notre créance & notre estime, & d'autres notre tendresse, notre application, notre familiarité, nous avons ouverture pour les uns, & nous sommes fermés pour les autres. Nous avons inclination & tendresse pour l'un, & antipathie pour l'autre. Nous choisissons l'un pour le consulter, nous craignons de nous adresser à l'autre. Que si l'on veut avoir quel conseiller nous prenons pour distribuer tous ces offices, si nous voulons bien sonder notre cœur il se trouvera, que c'est l'amour-propre; & que c'est lui qui est la première source de ces inclinations différentes.

Une personne nous témoignera de la bonté, de la confiance, de l'estime; c'en est assez pour couvrir à nos yeux tous ses défauts, ou pour les faire juger peu considérables, nous nous lions insensiblement à elle, nous nous ouvrons; nous remarquons ses bonnes qualités, nous les estimons. D'autres sont moins complaisans, moins appliqués à nous faire paroître de l'inclination, ils connoissent nos défauts, & les condamnent un peu. Cela nous ouvre les yeux sur leurs défauts, les ferme pour leurs vertus, & diminue par conséquent l'estime, la créance, l'ouverture.

Pensées diverses.

Les personnes les plus spirituelles ont beaucoup à s'examiner sur ce point, & à prendre garde si la confiance qu'elles prennent en certaines personnes, plus qu'en d'autres; si la tendresse qu'elles éprouvent à l'égard de quelques-uns, plus qu'à l'égard des autres, ne vient point de ce principe corrompu.

Car si elles n'y prennent garde, elles verront qu'ordinairement elles se laissent aller à celles qui les flattent.

Il est rare que des personnes un peu affectionnées, & qui savent s'ouvrir à une supérieure, & lui témoigner de la confiance & de l'affection, ne la gagnent. Et il est rare au contraire que celles qui sont froides, seches, peu caressantes y réussissent. C'est que nous jugeons souvent des vertus plutôt par rapport à nous que par rapport à Dieu.

Chacun se fait un cercle d'amis pour se répandre avec liberté, & choisit pour cela non ceux dont il peut plus profiter, mais ceux qui ont plus de confiance en lui, & sur l'esprit desquels il domine davantage.

E.

C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame.

Il y a des gens qui se plaignent de

voir rien à faire dans le monde, mais
st qu'ils ne savent pas ce qu'ils y ont à
re. Le Gouverneur de Monsieur le
nphin n'y a-t-il rien à faire ? Celui à
i l'on auroit donné le soin d'instruire
Roi n'y auroit-il rien à faire ? Nous
ons tous plus à faire que cela. Dieu nous
onné à conduire un de ses enfans, un
heritier de Jésus-Christ, une ame qui
son épouse, une Reine qui doit regner
ernellement avec Jésus-Christ. Qu'est-
que la grandeur de tous les Rois est
comparaison de cette ame ? Dieu l'a
mmise à notre garde pour la former,
conduire, l'instruire, la corriger, l'a-
ncer. Voila notre charge essentielle,
le suffit à un Chrétien, & il doit faire
utes les autres par rapport à celle-là.

C I.

Le repos chrétien a ses occupations

On se persuade facilement que les
ns n'ont point d'affaires, parceque l'on
met de ce nombre que certaines oc-
ipations qui engagent dans le commer-
du monde, & que l'on en exclut les
us importantes, & comme chacun a
our soi-même les mêmes sentimens que
ur les autres, on entre aisément dans
tte disposition de se considerer comme
ayant point d'affaires, si-tôt qu'on est:

déjà d'embarras extérieurs, & qu'il n'y a point de gens à qui on soit obligé de rendre compte de son travail.

Peu de personnes entrent dans cette paroie de saint Augustin: *otium vestrum: magnum habet negotium*. VOTRE loisir est chargé d'un grand travail. Et c'est de là que naît l'ennui où tombent les personnes retirées, qui ne vient pas de ce qu'elles n'ont point d'affaires, mais de ce qu'elles ne les connoissent pas.

Ils ne savent pas même quelles vertus ils peuvent pratiquer dans cette séparation des emplois extérieurs, & comme elles ne se présentent pas à l'esprit, ils n'en pratiquent point en effet, & ils sont quelquefois tentés de souhaiter des emplois, où ce qu'ils ont de charité étant excité par les occasions, auroit plus de lieu de se répandre.

Que s'il se trouve qu'ils n'aient pas reçu de Dieu le don de se pouvoir appliquer long-tems à lui dans la priere, & que quelque incommodité corporelle les rende incapables des travaux extérieurs qui divertissent l'esprit, ils sont tentés de chercher à soulager leur ennui par des visites qui sont pour l'ordinaire une pure perte de tems.

Comme cette disposition peut avoir de grandes suites, & qu'ils la doivent regret-

me l'un de leurs principaux. Ils doivent aussi faire une de leurs applications de celle de déce qu'ils peuvent faire, & survertus qu'ils peuvent pratiquer. y étoit bien attentif, on trouve les jours cent choses différentes on pourroit s'occuper. Mais il est que nous voudrions que occupations nous vinssent chercher; que dans la solitude il faut aller les occupations, s'y rendre at les découvrir.

CIL

passés ne sont rien. Or tout passe.
maladies ni tous les autres maux. Plus rien à nos yeux quand ellesées, nous ne les regardons que des songes. Au-contraire tout ce occupe dans la santé, ce qui est e nos desirs, ne nous est rien du malade.

endroit que conserver cette dou-
ession pour juger bien de toutes
s du monde, & pour en mé-
us les biens & tous les maux.

CIII

endue de la reconnoissance.

orne d'ordinaire la reconnois-

sance aux graces que l'on reçoit de Dieu, & aux biens que l'on participe actuellement. Cette idée néanmoins est infiniment serrée. Car les préparations des graces, & tout ce qui se fait pour nous faire du bien, & des bienfaits. Et cette considération infiniment notre reconnoissance est certain que Dieu dont la bonté est infinie a vu toutes les suites de ses œuvres; & que non seulement il les a vues, mais qu'il les a voulues, & dans l'esprit de toute éternité n'a rien fait de toutes les choses, & nous avons part, que dans le digne de nous y donner part.

Pour donner donc une juste reconnaissance, un homme doit premièrement ces principes.

1. Que tout ce qu'il reçoit & possède des créatures est un bien de Dieu, qui a eu de toute éternité le dessein de lui faire ce bien, & qui y a travaillé de tout son pouvoir.

2. Que les préparations des graces étant jointes à cette vue expriment des bienfaits.

Ces principes supposés, on se doit appliquer & dans son être naturel & dans son être spirituel, & dans tout.

de la conservation de l'un & de l'autre.

Notre être naturel, c'est-à-dire notre être dépend d'une infinité de causes que la Providence de Dieu a réunies.

Voyez le 2. vol. Discours sur la condition des Grands.

Il falloit afin que nous vinssions au monde qu'il y eût un monde, des hommes, des femmes, que ces hommes & ces femmes s'unissent ensemble par des mariages, & afin de les unir de la sorte, a fallu qu'une infinité de circonstances se rencontrassent, que ces hommes & ces femmes fussent préservés de la mort, qu'ils se vissent, qu'ils s'aimassent.

Un seul mariage ne se forme que par le concours d'une infinité de hazards: qui peut donc comprendre l'infinité de ceux qui ont concouru à la naissance temporelle d'un homme qui naît après six mille ans depuis la création du monde, & une longue suite de generations? Cependant dans toute cette infinité de hazards; n'y en a pas un où Dieu ne nous ait mis en vue, & qu'il n'ait disposé tout expressément pour nous faire naître.

Il en est de même de la première institution du ciel & de la terre. Dieu les a créés avec une volonté expresse que nous n'en jouissions, pour nous les donner, pour nous faire servir à la conservation de notre vie, & nous en devons être aussi af-

& des graces , & tout ce qui le
la vûe de nous faire du bien ,
des bienfaits. Et cette considération
infiniment notre reconnoissance
est certain que Dieu dont la com-
est infinie a vu toutes les suites
œuvres ; & que non seulement
vûes , mais qu'il les a voulues.
eu dans l'esprit de toute éternité
n'a rien fait de toutes les choses a
nous avons part , que dans le d-
près de nous y donner part.

Pour donner donc une juste
à sa reconnoissance , un homme
blir premierement ces principes

I. Que tout ce qu'il reçoit p-
nisterie des créatures est un bien
Dieu , qui a eu de toute éternité
té de lui faire ce bien , & qui y
ceux dont il l'a reçu.

a conservation de l'un & de l'autre

re être naturel, c'est-à-dire notre
rend d'une infinité de causes que
vidence de Dieu a réunies.

Voyez
le 2. vol.
Discours
sur la
condition
des
Grands.

Il faut afin que nous vinssions au
monde, qu'il y eût un monde, des hom-
mes & des femmes, que ces hommes &
femmes s'unissent ensemble par des
mariages, & afin de les unir de la sorte,
il faut qu'une infinité de circonstances
concourent, que ces hommes & ces
femmes fussent préservés de la mort,
qu'ils vivent, qu'ils s'aimassent.

Le mariage ne se forme que par
le concours d'une infinité de hazards: qui
peut-on comprendre l'infinité de ceux
qui ont concouru à la naissance tempo-
raire d'un homme qui naît après six mille
ans depuis la création du monde, & une
longue suite de generations? Cepen-
dant toute cette infinité de hazards;
il y a pas un où Dieu ne nous ait
eu en vue, & qu'il n'ait disposé tout ex-
pressément pour nous faire naître.

C'est de même de la première in-
habitation du ciel & de la terre. Dieu les a
créées avec une volonté expresse que nous
y serions, pour nous les donner, pour
nous en servir à la conservation de nous-
mêmes, & nous en devons être aussi af-

en sûreté, on a trouvé des arts
faire vivre commodément.

Cela est encore plus sensible
qui regarde la Religion.

Dieu nous avoit en vûe da
qu'il a fait dans l'ancien Testam
que nous en jouissons par la l
l'Ecriture, & que l'ancien Tet
été nécessaire pour donner lie
veau, qui fait notre esperance
bonheur.

Toute la vie de Jesus-Christ
nous. Les Martyrs ont souffert p
L'Eglise a combattu pour nous
heresies, nous en lisons l'histoir
si nous n'y avions point de par
dant tout cela s'est fait pour no
rianisme a été ruiné par saint A
pour nous conserver la pureté

Tout est pour Jesus-Christ , Jesus-Christ est pour nous.

CIV.

*Prudence nécessaire pour ne pas legerement
communiquer aux autres certaines idées
qu'on se fait.*

Il est dangereux de se former des idées effrayantes de certaines austerités & de certains états ; car on se rend de beaucoup plus foibles à l'égard de ces états que si on y étoit réduit , & l'on communique aux autres par les discours les mêmes impressions , ce qui leur peut être dangereux. Il y en a à qui la Religion auroit été très-utile , & qui n'en ont été détournés que par ces idées outrées qu'elles ont tiré des discours qu'on a faits imprudemment devant elles. Une raillerie téméraire peut renverser la vocation d'une personne , & la détourner de sa voie , il est donc très-utile de parler de tout sagement & modérément , & de ne s'abandonner point aux idées d'imagination.

CV.

*Adresse de l'amour propre à se dissimuler
ses défauts.*

C'est une adresse de l'amour propre quand il est repris de quelque défaut d'en-

partie de leur vie par leur peu de
Vous voudriez donc , disent-elles
nous fussions des têtes de soufre
salpêtre , comme s'il n'y avoit
milieu entre une lenteur paresseuse
sans action , & une activité précipitée.

On ne nuit pas seulement aux hommes
en leur donnant l'exemple de leurs
fautes , mais on leur nuit encore
en leur apprenant l'art de les excu-
ser. Or c'est ce qu'on fait souvent
y prendre garde ; car les autres appren-
nent sur ce modèle , & elles apprennent
à se justifier dans leurs défauts par les
adresses qu'on leur a montrées. On
ne doit donner aux autres l'exemple d'au-
cun défaut , ou l'on ne doit pas leur
les instruire dans l'art de les défendre.

Il y a mille adresses pour se

qui sont exemptes de ce défaut, afin qu'il ne paroisse pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angelique.

C'en est une autre de remarquer divers défauts dans ceux, ou qui nous reprennent, ou qui ont la vertu que nous n'avons pas, afin qu'avec notre défaut ils n'ayent aucun avantage au-dessus de nous.

La fin de l'orgueil, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroisse pas, que d'en éviter l'humiliation. Or il lui est indifférent pour cela, ou de souvenir ce défaut qu'on lui reproche comme n'étant point un défaut, ou d'en faire voir d'aussi grans dans les autres. Car par l'un & par l'autre on évite de paroître au-dessous d'eux.

L'humilité étant la vertu fondamentale du Christianisme, & la voie de l'humilité étant l'humiliation, c'est nuire aux autres considérablement que de leur apprendre des manières ingénieuses pour éviter l'humiliation.

Or c'est une adresse ingénieuse de fuir l'humiliation, de faire regarder certaines vertus comme impossibles, ou ceux qui les ont, aussi défectueux que les autres.

Y ayant une extrême pente dans tout le monde à parler & à décider de tout au

324 *Pensées diverses:*

hazard, on est obligé pour résister à la pente de parler de toutes choses avec retenue, avec crainte, avec modération. Mais ceux qui en parlent décisivement nuisent beaucoup aux sages, en favorisant la pente de la nature.

On ne considère pas assez les défauts, ce n'est rien, dit-on, de décider, de parler un peu trop haut. Mais cela n'est pas vrai.

Premièrement l'air décisif des personnes peu éclairées & les disputes qu'ils ont, Or c'est un mal considérable qu'ils font aux autres à quelques fautes qu'ils commettent.

2. L'air décisif engage à soutenir ce qu'on a rendu sien en dispute, ainsi il y a de l'amour-propre qu'on ne se seroit pas mis en dispute si on l'avoit proposé avec doute. On le défend parce qu'on l'a proposé dogmatiquement. On conteste sur cela, & l'on s'égare dans toutes les suites des contestations.

C V L

Commencement de la vocation foible.

Les commencemens de la vocation sont fort foibles & fort incertains. Le moindre vent les peut ébranler. Ils semblent tout-à-fait à des de-

t naturels. Une fille nourrie en Religion dira qu'elle veut être Religieuse, qu'elle iera dans le Monastere, sitôt qu'elle en sera sortie, si l'on lui propose mariage elle y consentira sans peine: n'est-il de là que si demeurant dans le monastere, elle eût continué à vouloir être Religieuse, elle n'auroit donc point eu de vocation, ou que la vocation n'eût consisté qu'en ce foible desir qu'elle avoit eu de s'obliger d'être Religieuse; cela ne s'enjoint du tout. On n'auroit pas dû mériter le desir qu'elle témoignoit d'être Religieuse, on l'auroit dû cultiver, mais on n'auroit point dû recevoir à la Religion ce desir n'eût été éprouvé & affermi. Si la vocation n'auroit point consisté en ce desir seul, c'en auroit été tout: mais un foible commencement, mais ce desir affermi & fortifié, & il ne faut pas conclure qu'on admette dans les Religions quantité de volontés foibles & vacillantes, parcequ'elles l'ont été en un autre état.

Il n'est pas néanmoins besoin que la volonté d'être Religieuse soit assez forte pour résister à toutes les occasions qu'on se donne dans le monde, puisque l'on se retire du monde pour fuir ces occasions, si ce n'est qu'elle soit assez forte pour résister

aux occasions qu'on trouve dans les Religions.

C VII.

S'il est bon de conferer souvent avec son Directeur.

Il n'est pas vrai de dire généralement que ce soit une marque d'une vertu solide d'avoir peu de conferences avec ses Directeurs.

Il est bien certain que plusieurs filles abusent de ces conferences, & qu'elles en font la nourriture de leur amour-propre. Mais il est certain néanmoins qu'il y a des ames tres-vertueuses qui se trouvant pleines d'imperfections, desirent sincerement ces communications & en profitent; qu'à mesure que la lumiere augmente en elles, elles reconnoissent plus d'imperfections & de taches, & que devenant plus déifiantes d'elles-mêmes, elles desirent davantage de vivre dans la dépendance d'autrui.

- Voilà des raisons très-pures & très-spirituelles qui peuvent faire desirer la communication avec les Directeurs. Le desir de la dépendance qui naît de la défiance d'elles. La connoissance plus grande que l'on acquiert de ces imperfections qui leur fait desirer de les faire connoître & de les soumettre aux Ministres de l'Eglise pour s'humilier.

Il est certain au contraire que souvent de ce qu'on est si sterile avec ses Directeurs, cela vient de ce que l'on n'est gueres spirituel, que l'on ne connoît gueres les fautes, qu'on n'a pas trop d'envie de les combattre, que l'on ne compte pas pour fautes celles dont on ne veut pas se corriger, que l'on n'aime pas à vivre dans une si grande dépendance.

Ainsi comme il y a de bonnes & de mauvaises raisons qui portent à rechercher la communication des Directeurs; comme il est louable d'éviter les communications fondées sur des raisons d'amour propre, il est louable au contraire de les rechercher par les autres motifs que nous avons marqués. Et si c'est un défaut que d'y chercher à contenter l'amour propre; c'est un autre défaut, ou plutôt une preuve d'un état imparfait de ne les chercher pas par ces motifs.

C'est une louange équivoque que celle d'aimer à communiquer souvent avec son Directeur. Car ce peut être une vertu & un défaut selon le principe dont elle naît; mais ceux qui ne cherchent point les communications, paroissent avoir un défaut certain, qui est de se peu connoître, & de n'aimer pas l'assujettissement & la dépendance.

Il y a néanmoins un cas où ce ne seroit

point du tout un défaut ; quand la vie d'une personne est si uniforme , qu'elle a consulté suffisamment sur toutes les actions de la vie , & qu'il ne lui arrive point de nouvelles affaires qui l'obligent de consulter.

Mais il est dangereux néanmoins de louer généralement une personne, parce qu'elle consulte peu. Parceque cela nourrit dans ceux qui ecoutent l'inclination naturelle que tout le monde a pour l'indépendance , & que rien à peu ou s'attache à sa propre conduite.

C VIII.

Chagrin, divertissement.

C'est un sentiment dangereux que de dire qu'il faut mesurer les divertissemens par le besoin que l'on a d'éviter le chagrin , qu'ainsi chacun doit avoir pour principe de n'être pas chagrin, & que l'on doit prendre autant de divertissement qu'il est nécessaire pour cela. Car cette règle est très-capable de tromper ceux qui s'y voudront arrêter, chacun s'imaginera qu'il sera chagrin & qu'il a besoin de divertissement.

Si une femme ne joue , elle se trouvera chagrine , & pour éviter le chagrin elle jouera. Si l'autre demeure à la maison elle

à chagrine, il faut donc qu'elle passe sa
en visites, en entretiens, & qu'elle
it comme cette femme dont parle l'E-
ture, qui ne pouvoit demeurer en sa ^{1. Tim.}
aison. Enfin il n'y aura point de divertif- ^{5. 13.}
nement que l'on ne se permette par cette
gle, parceque la privation de ce diver-
lement rendra chagrin, & que le cha-
in le rendra permis.

On doit donc presque avoir une règle
te contraire, qui est de ne se relâcher
rien par la crainte du chagrin, & de
affrir le chagrin comme un autre mal ;
r ce moyen la plupart de nos chagrins
sseront & l'accoutumance les dissipera ;
e s'il y avoit quelque personne qui fût
ellement si mélancolique qu'elle con-
t des chagrins qui pussent nuire nota-
ment à son corps ou à son âme, ce ne
roit pas à elle à se permettre ces diver-
emens, mais ce seroit à un sage Direc-
ir à voir ce qu'on devroit faire par con-
scendance pour empêcher le progrès
ce mal. Je ne dis donc pas qu'on ne
isse accorder quelque chose au cha-
n, mais il faut que ce soit un chagrin é-
ouvé invincible, & incapable d'être mo-
ré par d'autres moyens ; & il faut de-
is que ce soient de certains divertisse-
ns qui n'ayent rien de dangereux.

Pensées diverses.

CIX.

Blâmer pour être loué.

Il faut extrêmement prendre garde à
ne pas se laisser aller à blâmer les autres de donner cette idée
on les blâme pour faire remarquer en
des qualités contraires, & dans le de-
ssein de les rabaisser par cet endroit au-des-
sus de soi, ce qui est marqué principa-
lement par le mot de *blâmer* que sans preuves
on ne des gens de do-
n de rabattre l'esti-
me par leurs bonnes
comptes.





PANEGYRIQUE
DE
S. FRANÇOIS
DE PAULE.

Vade populus meus, intra in cubacula
tua, clande ostia tua super te, abs-
condere modicum ad momentum
donec pertranseat indignatio.

*Allez mon peuple, entrez dans vos Cellules,
fermez vos portes sur vous, cachez-vous un
peu & pour un moment, pendant que la
colere passera. Isaïe chap. 26. v. 20.*



Es paroles de mon texte,
Messieurs, ne contiennent pas
seulement une exhortation au
peuple de Dieu, de se retirer
dans la solitude, pour s'y mettre à con-
vert par les exercices d'une vie pénitente,

des dangers où l'on est sans cesse exposé dans le monde, de perdre la vie de l'ame, qui est cet effet de la colere de Dieu que le Prophete nous exhorte d'éviter, mais on peut dire qu'elles contiennent la source de la vocation de tous les Solitaires & de tous les Religieux, qui ont honoré l'Eglise, & qui ont fait fleurir un nouveau genre de martyre, après la cessation des Martyrs sanglans & visibles.

Ces troupes innombrables de Saints, qui ont peuplé les Deserts, & qui se sont cachés dans les cellules des Monastères, pour y mener une vie toute angelique, n'ont embrassé ce genre de vie, que parce qu'ils ont entendu au fond de leur cœur la voix intérieure de Dieu; & l'impression que cette voix puissante & efficace a fait sur leurs esprits, a été de les frapper vivement du danger où on est de se perdre dans le monde, & de les porter à chercher leur sûreté en s'en retirant.

Il ne faut pas douter que saint François de Paule n'ait entendu cette voix, d'une maniere bien particuliere, puisque par une merveille presque sans exemple, il s'est soustrait au monde dès l'âge de treize ans, & qu'il a cherché son refuge dans une affreuse solitude.

Il en a été, Messieurs, si fortement pénétré, qu'il ne s'est pu contenter de l'en-

rendre pour lui-même, la charité l'a pressé de la faire entendre aux autres; & ç'a été la principale occupation de sa vie. Ainsi ces paroles ne renferment pas seulement la source de sa vocation & de sa sainteté particulière, mais elles renferment de plus l'emploi & le ministère glorieux que Dieu lui a donné dans l'Eglise, où Dieu l'a établi pour faire entendre aux hommes le besoin qu'ils avoient de la retraite & de la pénitence, après l'avoir rempli lui-même de l'esprit de pénitence & de retraite avec une plénitude toute singulière.

L'ordre de la sagesse de Dieu, Messieurs; est que quand il communique à quelque Elu ses graces dans un degré éminent, il le rend ensuite l'instrument de la sanctification des autres, par ces dons mêmes dont il l'a rempli.

Quand on voit donc S. François de Paule occupé toute sa vie à appeler les hommes à la retraite, à leur bâtir des cellules, & à les y sanctifier par les exercices d'une vie très-pénitente; il en faut conclure qu'il avoit reçu ces graces dans un très-haut degré, & qu'elles sont la principale cause de sa sainteté. Les miracles éclatans dont Dieu l'a honoré devant les hommes, autant qu'aucun Saint de ces derniers tems; toutes les autres qualités

Panegyrique.

Fort rendu si illustre, & qui l'on
sait par tout ce qu'il y avoit de
grand dans l'Eglise & dans le monde.
Et cela, dis-je, n'étoit destiné qu'à
faire dans cette vocation primer
à prier les hommes à la pénitence,
à la suite, & à leur faire connoître les
dangers du monde. Ainsi on peut dire de
ce saint de saint Jean, qu'il a été une
voix qui a crié dans le désert
dans les Villes, *allez mon peuple, &*
Nous ne saurions donc mieux
pour honorer ce Saint, & pour
avoir quelque idée de l'esprit qui l'a animé
dans sa vie, que de suivre ces paroles
d'y considérer : Premièrement qu'il
a eu des idées des Saints, comme saint François
de Paule, ont eu des dangers du monde
condemner, ce que ce Saint a fait
qu'il a porté les autres à faire, po
mettre à couvert de ces dangers.
En second lieu, ce que ceux qui sont
dans le monde, ou qui n'ont pas assez
de force pour le quitter, peuvent faire
s'en garantir eux-mêmes. *Ave Maria*

SI je vous disois, Messieurs, que
le monde est un désert stérile & ar
brûlé d'une part par les ardeurs du soleil
& glacé de l'autre par la rigueur
du froid insupportable, qu'il n'est pe

ité que par des bêtes farouches & par dragons ; que l'on n'y trouve ni eau ni delakerer la soif , ni aliment pour tenir la vie , ni chemin pour sortir d'un misérable lieu : Si je vous disois que les emps y sont semés de cadavres empestés , qui exhalent dans les airs un venin qui tue les corps vivans , qu'on ne sauroit empêcher d'y respirer cet air contagieux empoisonné , & qu'il arrive de-là , que peu d'habitans qui restent , sont tous des & défigurés , & y traînent une vie éternelle & languissante , étant toujours en veille de succomber à quelque une de ces causes de mort qui les environnent : n'est-il pas vrai, Messieurs , que cela vous paroîtroit qu'un jeu d'esprit & fiction tirée de l'imagination, & non la vérité ?

Pendant , Messieurs, ces images que empruntées de l'Ecriture qui s'en sert pour représenter les maux spirituels des âmes sous la figure des miseres temporelles n'égalent en rien la réalité des choses & ce n'est pas une exageration que de dire que le monde est bien plus dangereux pour les âmes , que le lieu que je vous en décris ne le seroit pour les corps. La difference infinie qu'il y a des biens & maux de l'ame aux biens & aux maux du corps , de la mort spirituelle des âmes

à la mort corporelle, de l'Eternité des tems, fait que toutes les comparaisons sont foibles & petites, & toujours infiniment éloignées de la vérité.

Mais ce qui fait, Messieurs, que nous sommes si frappés de ce qui nous menace de la mort corporelle, c'est que nous connoissons tous en quoi consiste la vie & la mort du corps, au lieu qu'il y en a très-peu qui connoissent en quoi consiste la vie & la mort des ames, & c'est pourquoy il est important de le bien faire entendre d'abord, puisque c'est le desir de conserver cette vie de l'ame, & la crainte de la perdre qui a porté tous les saints Religieux, & en particulier saint François de Paule, à quitter le monde, & à chercher un azile dans la solitude.

*Pf. 70.
rm. 2.
3.* Il faut donc savoir ce que saint Augustin enseigne souvent, qu'il y a deux vies, l'une du corps, & l'autre de l'ame ; & que comme l'ame est la vie du corps, Dieu ainsi est la vie de l'ame : le corps meurt quand l'ame s'en sépare, l'ame meurt quand elle se sépare de Dieu. *DUÆ vitæ sunt, una corporis, altera animæ : sicut vitæ corporis anima, sic vitæ animæ Deus : quomodo si anima deserat, moritur corpus ; sic anima moritur, si deserat Deus.* Il n'y a pas en cela de métaphore, c'est un langage propre & exact, l'ame étant spirituelle, ne vit que par la

connoissance & par son amour ; ainsi quand elle connoît Dieu , & qu'elle aime Dieu elle trouve en Dieu sa vie , & une vie bienheureuse , parceque Dieu est son souverain bien ; & c'est pourquoy l'Ecriture dit , *que la sagesse donne la vie à ses enfans*, *SAPIENTIA filiis suis vitam inspirat* : *Ecclesi. 4. 12.* C'est à dire, que Dieu qui est cette sagesse, vivifie les âmes de ceux dans lesquels il habite , en leur inspirant sa connoissance & son amour.

Si les âmes viennent donc à perdre cet amour , il s'ensuit qu'elles perdent la vie , & qu'elles tombent dans la mort spirituelle.

Mais ce qui nous trompe dans cette mort , est qu'au lieu que le corps étant séparé de l'âme , paroît visiblement mort , parceque rien n'y prend la place de l'âme , au contraire l'âme étant séparée de Dieu par la perte de son amour , conçoit en même tems un autre amour qui est celui du monde, qui lui donne une fausse vie , & empêche qu'elle ne reconnoisse sa mort effective.

Je dis une fausse vie , parce qu'elle enferme la privation de la véritable vie ; & c'est pourquoy S. Paul l'appelle une mort : *Prudentia carnis mors est*. L'AMOUR des *Rem. 8. 6.* choses du monde est la mort de l'âme.

Il faut donc apprendre de-là , Messieurs ,

à distinguer les morts des vivans : ceux qui aiment Dieu sont vivans parcequ'ils ont en eux le principe de la vraie vie, mais ceux qui ne l'aiment pas, & qui n'aiment que le monde, sont morts en effet, parcequ'ils ont perdu cette vie, & leur corps n'est plus que le tombeau d'une ame morte, comme dit saint Augustin, *anima mortua corpus sepulchrum est*. Non seulement ce sont des sepulcres, mais ce sont en quelque sorte des cadavres empestés, parcequ'il n'y a rien de plus contagieux que ces morts spirituels. La mort passe d'une ame à une autre avec une promptitude extraordinaire, elle entre, elle s'infinie, elle se communique par tous les sens : ceux qui aiment le monde en inspirent l'amour par tout ce qu'ils font : tout est marqué à ce caractère, & l'on ne voit rien en eux qui ne soit capable de l'imprimer dans le cœur des autres : or inspirer l'amour du monde, c'est inspirer la mort.

Il n'est pas difficile de former sur ces principes l'idée que nous devons avoir des dangers du monde ; car qu'y voit-on autre chose que des amateurs du monde, c'est-à-dire, des gens possédés de l'amour des plaisirs, des honneurs, des établissemens, de l'éclat du monde : Quel est le motif de la conduite de la plupart

ceux que l'on y connoît, quel est l'objet de leurs pensées, quelle est la matière de leurs entretiens ? Je ne parle pas ici du monde en idée, je parle de ce monde qui remplit les Villes, les Charges, les Emplois, & qui s'assemble même dans les Eglises. Je sais que Dieu a ses Elus par tout, que le bon grain est mêlé par tout avec la paille ; mais jugez de la rareté, par ce que nous avons dit. Il n'y a de bon grain que ceux qui sont possédés de l'amour de Dieu, & qui vivent de Dieu, & pour Dieu, le reste est paille & yvroie.

Il ne faut pas que vous repliquiez que vous voyez des gens d'honneur, qui ne font tort à personne, qui sont exemts de tous dérèglemens grossiers : cela peut être de quelques-uns, mais en vérité il l'est de peu, & qui auroit bien examiné la vie de la plupart des gens du monde, on y verroit des crimes manifestes & inexculpables. La plupart sont morts dès leur jeunesse, & n'ont jamais recouvré la vie par une vraie pénitence, ils ont seulement une honnêteté payenne, sur une vie secrètement criminelle. Les autres sont engagés dans des desordres cachés. Il y en a qui se laissent aller sans scrupule à un libertinage d'opinions touchant la Religion, les autres ne font pas scrupule de l'impureté, les autres sont coupables d'in-

9. *non est ejus* : Or l'esprit de Jesus
un esprit de priere, c'est un esprit
te à la haine de la chair, & à
Rom. 8. cation des sens. *Si spiritus factus*
11. *tificaveritis, vivetis*. Enfin c'est
justice envers Dieu, qui fait qu
fere à tout, & qu'on lui rapp
& ses actions. Qui n'a pas ces
ces caracteres, n'a pas l'esprit
Christ, & qui n'a pas l'esprit
Christ, ne peut être animé qu
prit du monde.

Il est facile de juger par-là
monde est dangereux pour les
peril où elles sont d'y perdre
même difficile d'y éviter les cr
fiers, parcequ'ils y sont si ordin
en perd peu à peu l'horreur,
en a même qui cessent de pass

punissoit par l'horreur que le commun des Chrétiens en avoit, & par la pénitence que ceux qui s'en relevoient en faisoient, & qui les empêchoit de nuire aux autres & d'être contagieux : mais le plus grand mal des pechés de ce tems ici, est qu'ils ne font pas d'horreur ; on ne voit presque personne qui en fasse pénitence, on y pense peu, personne n'en est ni noté, ni deshonoré ; ce sont donc des cadavres qui ne sont ni ensevelis, ni couverts, & qui éprouvent ce que le Prophete marque par ces paroles : *Mortibus agrotationum morientur, non sepelientur, in sterquilinum super faciem terra erunt* : Ils mourront de diverses maladies, ils ne seront pas ensevelis, ils seront épandus comme le fumier sur la terre. C'est-à-dire que l'exemple de ces crimes infectera l'Eglise, parcequ'on n'aura pas soin de les y couvrir, & qu'ils se comettent librement & impunément.

Mais quand on seroit assez heureux pour éviter ces déreglemens, le moyen de vivre long-tems dans le monde, & d'y éviter ce froid mortel, c'est à dire cette extinction de l'amour de Dieu qui paroît dans la conduite de la plupart des Chrétiens, & qui suffit pour les faire mourir devant Dieu ? J'atteste ici votre conscience, Messieurs, & je vous demande de bonne foi, si vous trouvez beaucoup de

Tit. 2.
12.

gens dans le monde, dont l'exemple & les paroles vous portent à aimer Dieu, qui vous inspirent le mépris du monde, qui vous apprennent à haïr la concupiscence, & tout ce que l'Apôtre appelle *les desirs seculiers* ? Je vous demande si tous ces discours de presque tous ceux qu'on y voit, & avec qui l'on converse, inspirent autre chose que l'estime & l'amour des choses du monde, si ce n'est pas ce qui remplit les conversations, si l'on en revient plus porté à la priere & à la pénitence ? Concluez de là que toute la vie du monde tend à la mort de l'ame, qu'elle inspire l'amour du monde, & qu'elle tend à éteindre celui de Dieu. L'extinction de l'amour de Dieu, suffit seule (comme nous avons dit) pour faire mourir les ames, & il suffit pour l'éteindre de ne le pas nourrir, de ne le pas entretenir, de ne le pas réveiller. Tout amour a besoin d'action, de nourriture & d'exercice ; laissez-le oisif, il périt & il s'éteint ; l'amour de Dieu se nourrit par la priere, par le recueillement, par les saintes actions, par les bonnes œuvres, & c'est à quoi on ne pense pas du tout dans le monde.

Ainsi les uns périssent par les peccés grossiers comme par l'épée, & les autres périssent par la faim ; c'est-à-dire par la disette des exercices spirituels.

Je sors dans les champs, dit Jeremie, je ne vois que des corps massacrés avec l'épée, & si j'entre dans la Ville, je ne voi que des gens qui meurent de faim. Si egressus fuero in agros, ecce occisi gladio, si introiero in civitatem, ecce attenuati fame. Mais soit qu'on meurt par la faim ou par l'épée, on est toujours également mort, on tombe également sous la servitude du diable, on devient la proie, son membre, son animal, *animalia diaboli*; & l'on passe même souvent de cette mort insensible, qui naît de l'extinction de l'amour de Dieu, à la mort visible par les pechés grossiers.

Car je ne puis m'empêcher, Messieurs, de vous découvrir en passant une illusion pernicieuse qui regne dans le monde: c'est que l'on n'y songe presque qu'à éviter certains effets extérieurs des passions & que l'on n'a nul soin de se garantir des causes de ces effets, qui sont les passions mêmes.

Il n'y a guères de meres, par exemple, qui ayent assez peu d'honneur & de conscience, pour vouloir que leurs filles se laissent aller à des libertés qui puissent les deshonorer devant les hommes; ce sont là ces effets extérieurs des passions, qu'elles ont soin d'éviter, mais elles veulent bien qu'elles fassent ce qu'elles peuvent pour se rendre belles & agréables;

elles nourrissent les passions par leurs discours, elles veulent bien qu'elles se trouvent dans les conversations & les assemblées où elles attirent les complaisances des jeunes gens; c'est-à-dire, qu'elles ne comptent pour rien que ces filles avalent à longs traits l'amour du monde, & qu'elles se remplissent des idées de ses plaisirs. Mais qui leur a dit que ces poisons reçus dans des cœurs foibles & tendres, n'y produiront pas leurs effets naturels? Ce seroit déjà un assez grand mal de se rendre amatrices du monde, & d'elles-mêmes, & de les faire tomber dans l'oubli de Dieu: mais cela va d'ordinaire plus avant: *Qui peut porter un feu sans être brûlé, qui peut toucher de la poix sans se souiller*, dit l'Ecriture? On ne meurt qu'une fois selon le corps, mais on meurt une infinité de fois selon l'ame. Une mort en produit une autre, les objets du monde qui remplissent l'ame, lui font oublier Dieu, & y éteignent son amour. Cependant on ne laisse pas, selon la coutume, de fréquenter les Sacremens, & on les profane en les fréquentant, on tombe par là dans la dureté & dans l'aveuglement du cœur, les idées du péché deviennent plus vives, & les tentations plus fortes; on tombe d'abord dans la pensée, & on va même quelquefois plus loin.

Je n'ai pas craint, Messieurs, de m'é-
 tre un peu sur cette image du monde,
 a été l'objet de l'horreur des Saints,
 qui les a porté à s'en retirer. Les dis-
 ciples que l'on fait pour les honorer, ont
 pour but principal l'édification des peu-
 ples; & c'est les édifier que de leur faire
 voir pourquoi les Saints ont embrassé le
 genre de vie qui les a fait Saints, ce qu'ils
 ont fait, ce qu'ils ont recherché. Il faut
 maintenant vous proposer un autre spec-
 tacle aussi admirable dans la sainteté,
 l'autre nous a dû paroître horrible
 dans son desordre; c'est celui de saint
 François de Paule, qui quitte le monde
 rompu à l'âge de treize ans, & se re-
 tire dans un desert, y jette les fonde-
 ment d'un Ordre nouveau, & de nou-
 velles Colonies, non pour la terre, mais
 pour le Ciel, c'est le sujet de mon se-
 cond Point.

II. P O I N T.

Saint Augustin voulant représenter
 aux Manichéens l'éminence de la ver-
 té des saints Solitaires, qui faisoient la
 gloire de l'Eglise de son siècle, les presse
 à bord par cette demande : Dites-moi, *De mori-*
 vous prie, ce que voient ceux qui ne pen- *bus Eccl.*
 sent à aimer pas les hommes, & qui peuvent *l. 1. c.*
 31. n. 65

neanmoins ne voir point les hommes. Qu'est
est, quæso, quod videtur, qui non possunt ho-
minem non diligere, & tamen possunt homi-
nem non videre? Mais combien aurons-nous
plus de sujet de demander en voyant ce
enfant de treize ans quitter le monde &
la maison de son pere pour se retirer, soit
dans un Monastere reglé, où il fût sou-
tenu par la conduite d'un Supérieur, &
par l'exemple de plusieurs Religieux
mais dans un Desert, & au fond d'une
forêt: Combien, dis-je, a-t-on plus de
raison de demander ce que voyant ce
saint enfant, de quoi son esprit étoit
occupé dans cette sainte retraite, qu'est-
ce qui lui adouciſſoit l'horreur de cette
forêt? il falloit sans doute qu'il vît quel-
que chose de bien grand, pour se sou-
tenir dans une resolution si inouïe.

Il voyoit, Messieurs, ce carnage spiri-
tuel des âmes que nous avons remarqué.
Il voyoit & il fuyoit selon l'avis de saint
Pierre la corruption de la concupiscence
qui corrompt le monde: Fugietis enim qui
corruptionem concupiscentie corruptionem. Il
voyoit de la charité, que l'on y
ad voyoit & il fuyoit l'infection
de ces peches qui y regnent, il
pouvoit qu'il évitât ces
peches, Messieurs, né-
cessairement du bien qu'il

y a d'être délivré du peril du monde , il se nourrissoit de Dieu & de sa justice par une contemplation continuelle.

Qui pourroit comprendre ce qui se passe dans cette solitude entre Dieu & cette ame pure & innocente ? c'est ce que Dieu s'est reservé à lui seul. Mais il est facile de juger néanmoins que Dieu ne l'a appelé à une vie si étrange, que dans le dessein de le combler de graces bien extraordinaires, & qu'il n'a fait un si grand vuide dans ce cœur que pour le remplir avantageusement de lui-même. Comme Dieu sera tout aux bienheureux, leur vêtement, leur breuvage, leur aliment, leur lumiere ; il étoit de même tout à François de Paule dans cet âge tendre. Ce n'étoit pas un savant qui s'occupât à la lecture des Ecritures, & à la méditation des secrets de l'Ecriture, c'étoit une ame pure & spirituelle, qui vivoit de Dieu & buvoit dans cette source sacrée la science de Dieu, & la science des Saints. Dieu étoit sa joie, sa nourriture, son occupation, son livre & sa lumiere tout ensemble. Nul homme n'a eu part à former cet admirable Disciple, & c'est dans cette Ecole secrette & divine qu'il a puisé toutes les lumieres, qu'il a depuis communiquées aux hommes.

Mais Dieu ne voulut pas que les dons,

dont il le combla si abondamment , fussent long-tems enfermés dans lui seul ; le bassin dégorgea bien-tôt par sa plénitude , & comme Dieu avoit montré en saint François de Paule la merveille étonnante d'un Solitaire de treize ans , qui se soutenoit seul dans une Forêt , il en fit bien-tôt paroître une autre en sa personne , qui n'est guères moins étrange ; ce fut celle d'un Fondateur d'Ordre de dix-huit ans , qui rassemble en cet âge des Disciples , qui se rangerent sous sa conduite , & dont il devint le Législateur , & le Directeur spirituel.

Que vos voies , Seigneur , sont élevées au dessus des pensées des hommes , & que vous êtes indépendant de vos propres regles ! Qui n'auroit rejeté d'abord , comme une pure fantaisie , la conduite d'un jeune homme de dix - huit ans , sans science & sans experience , qui attire à lui des gens de toutes sortes de conditions , qui fait envers eux l'office de Directeur , qui entreprend de les élever au plus haut degré de la vertu Chrétienne , qui leur prescrit un genre de vie qui n'a voit pas d'exemple parmi les Ordres Religieux , & enfin qui jette les fondemens d'un nouvel Ordre ? Qui n'auroit blâmé d'abord la témérité de cette entreprise ? Mais qui accusera les Elus de Dieu : de

St Paul: *quis accusabit adversus electos* ? c'est Dieu même qui les justifie : qui les condamnera ? C'est un grand dessein à un jeune homme de dix-huit ans, de former un Ordre ; mais ce n'est pas grande chose pour Dieu, de faire ce qu'il veut par quel instrument que ce soit : l'homme peut travailler avec Dieu, & c'est la maturité de la vieillesse, & non celle des années, qui rend utiles de tout ceux que Dieu destine à des Ministères extraordinaires.

La simplicité même avec laquelle ce saint se porta à cette entreprise, étoit une marque de la pureté de son cœur & de sa vocation ; la charité simple n'a pas tant de considérations ni tant d'égards. François de Paule voit que les âmes périssent dans le monde, il ne se peut empêcher de leur bâtir des aziles ; il voit la pénitence refroidie, il ne sauroit s'empêcher de faire son possible pour la rallumer ; il prend donc de préparer de nouvelles retraites à ceux à qui Dieu en inspire le desir, & c'est ainsi qu'il fit entendre au peuple, encore plus par son exemple que par ses paroles cette voix prophétique : *Vade popule meus, intra in cubitulum* : ALLEZ mon peuple, entrez dans vos chambres. Mais saint François de Paule ne s'arrêta pas là ; c'est peu de quitter le monde, si on ne le détruit en soi-même.

Il y a un monde au dedans , comme il y en a un au dehors , il y a une corruption intérieure , comme il y en a une extérieure , & l'extérieure même n'agit sur nous que par l'intelligence qu'elle trouve en nous. Il faut donc remédier à l'une & à l'autre. Nous avons tous une pente violente vers l'éclat & vers le plaisir , & ces mauvaises inclinations trouvent des moyens de se satisfaire dans les solitudes mêmes , à moins que l'on n'ait un grand soin de leur fermer la porte du cœur , en leur retranchant ces tentations , & c'est encore ce que le Prophete nous recommande par ces paroles : *Claude ostia tua super te : FERMEZ vos portes sur vous. Fermez l'entrée de votre cœur aux objets du monde , & aux tentations extérieures , fermez - le aux tentations intérieures , afin que votre ame ne se porte pas d'elle-même pour les suivre ,* *Post concupiscentias tuas ne eas.*

Ecdi. 19.
60.

C'est ce que l'on fait , Chrétiens , en s'assujettissant à de saintes regles , & en embrassant un genre de vie , qui retranche ces tentations ; & c'est aussi ce qu'a fait saint François , par la vie qu'il a menée lui-même , & qu'il a établie dans l'Ordre qu'il a fondé. Il seroit facile de vous faire voir comment il a tâché de fermer toutes les avenues à tous les vices , & de prévenir tous les desordres ; mais je me

Je contenterai de vous faire remarquer comment il a fermé la porte à l'orgueil, par l'humilité qu'il a établie dans son Ordre ; & à l'amour du plaisir, par l'austerité dont il a voulu que l'on y fît une si particulière profession.

Il est certain, Messieurs, que la plus grande porte du péché, c'est l'orgueil, comme c'est par où il a commencé à s'introduire dans l'ame du premier Homme : *Initium omnis peccati superbia*, c'est par où il s'insinue aussi d'ordinaire dans le cœur de ses enfans : on ne succombe gueres aux grans péchés, qu'on n'ait auparavant succombé à la tentation de l'orgueil, & l'on voit tous les jours par expérience la vérité de cette parole de l'Ecriture : *Ante ruinam exaltatur spiritus*. L'ESPRIT s'élève par l'orgueil avant sa chute. Ecclesi. 10.
15.
Prov. 16.
18.

Or il n'y a rien que saint François n'ait fait dans son Ordre, pour fermer cette porte du péché : tout ne respire qu'humilité, & dans sa vie & dans sa Règle ; il n'a pas prétendu faire un Ordre de savans, mais un Ordre de Religieux solitaires, qui édifiassent l'Eglise par leur humilité & par leur simplicité.

Il a laissé aux autres Ordres toutes les prérogatives d'honneur, il a pris l'humilité pour le caractère du sien, & il a voulu marquer la disposition qu'il a tâché

monde , qui s'en lert par cete
par civilités , par déguifemens ;
un Saint , comme saint François
é'toit des marques d'une difpo-
le . & effective , & d'un carac-
qu'il a imprimé dans fon Ord-
distingue des autres. La verité
au nom , & les saints Disciples d-
Maître , ne portoient en effet le
Minimes , que parcequ'ils étoie-
petits à leurs propres yeux , &
fioient l'Eglise par une professio-
liere d'humilité.

Il y a bien des gens qui pron-
communiant, les paroles du Cen-
Matth. l'Evangile : *Seigneur , je ne suis*
8. 8. Mais il y en a peu dont la foi &
lité méritent aucun éloge. Ces
Centenier en les prononçant le

nom de Minimes, & les rabaisant au dessous de tous les autres, à mérité que Dieu dise : *Je n'ai pas trouvé dans Israël une si grande humilité*, parcequ'il n'y avoit rien que de sincere dans sa disposition, & qu'il étoit encore plus humilié devant Dieu, qu'il ne s'humilioit devant les hommes. Et c'est pourquoy il n'a pas pu souffrir dans son Ordre rien qui pût ressentir l'éclat & l'élevation, & il n'y a pas eu d'Instituteur d'Ordre, qui ait eu plus de soin d'aller au-devant de l'esprit de faste & de domination.

L'autorité des Superieurs n'est nulle part plus modérée ni resserrée par plus de liens : il a voulu même qu'elle ne fût qu'annuelle, & qu'elle fût toujours suivie d'une année d'obéissance & d'assujettissement ; de peur que l'accoutumance à commander ne fît oublier à ses Religieux la vertu essentielle de leur Ordre, qui est l'humilité.

Tout cela fait voir que saint François de Paule a été particulièrement occupé du soin de fermer toutes les portes à l'orgueil, & de le mortifier en tout ; & comme ce soin venoit sans doute en lui, d'une disposition profonde d'humilité, on ne sauroit relever davantage sa sainteté, que par là : car l'humilité est proprement la mesure de la vertu Chrétienne, & l'on

n'est grand dans le Christianisme qu'à proportion qu'on y est humble. *Jes-*
us. n. 15. *Christ est principalement venu au monde pour*
y détruire l'orgueil. PROPTER hoc magnum
superbie peccatum. Deus humilis vult, dit
 saint Augustin. Par conséquent plus on a
 détruit l'orgueil en soi-même, plus on
 participe à la venue de Jesus-Christ, plus
 on tire de fruit de son Incarnation, qui
 est la source de la véritable grandeur.

Ainsi le plus grand de tous les Titres,
 mes Freres, est celui de Minimes que vous
 portez, & que vous avez reçu comme un
 heritage sacré de votre saint Fondateur,
 pourvu qu'il exprime en vous comme en
 lui, une disposition sincere qui réponde
 à votre nom, pourvu que Dieu voye en
 vous des âmes humiliées, & ennemies
 non seulement des pompes exterieures,
 dont votre profession vous éloigne, mais
 aussi de l'amour & de l'estime des quali-
 tés humaines comme de la doctrine, de
 l'esprit, de l'éloquence, de la politesse,
 qui peuvent se glisser jusqu'au fond de
 vos cellules, & y affoiblir ou y éteindre
 même tout-à-fait l'esprit d'humilité & de
 simplicité, qui doit être le caractère de
 votre saint Ordre.

La secon le porte que saint François
 de Paule a fermée avec un soin tout par-
 ticulier, a été celle des plaisirs des sens

Enseignels l'ame se pourroit laisser aller dans les retraites les plus serrées, & c'est à quoi il a pourvu par cette abstinence si rigoureuse, & ce Carême perpétuel qu'il a prescrit à son Ordre, lorsque l'observation s'en relâchoit dans le reste de l'Eglise.

Il a voulu, Messieurs, que la sainte société qu'il a fondée, se liât par un vœu particulier à la pénitence generale des Chrétiens. Qu'elle fît toute la vie, ce que le commun des fideles commençoit à faire à regret pour un peu de tems, & qu'elle portât ainsi l'étendart de la pénitence devant tous les peuples en leur apprenant à aimer cette voie de réparer leurs pechés.

Le monde est ingenieux à trouver des raisons contre un Reglement si saint, & à exagerer les incommodités qu'il attire à ceux qui en font profession; mais c'est qu'il ignore les vrais principes, sur lesquels il est établi.

Dieu avoit accordé au premier homme l'usage libre des créatures, parceque n'ayant pas de concupiscence, rien ne le sollicitoit à en abuser, ainsi il n'avoit pas besoin d'austérités, d'abstinences, de jeûnes, ni de regles particulieres; la regle generale de la temperance lui suffisoit: mais depuis que le peché a infecté la na-

tute, & qu'il a imprimé dans le fond de l'ame une pente violente vers les plaisirs des sens, Dieu n'accorde plus à l'homme cet usage des créatures avec la même liberté; la justice l'oblige au contraire à s'en priver le plus qu'il peut, parce qu'il est juste qu'il se punisse & se mortifie, qu'il se estime indigne de cet usage, qu'il se réduise à la nécessité, & il lui est utile même de restreindre cette nécessité dans les plus étroites bornes qu'il lui est possible.

L'usage des créatures étant toujours une tentation à l'ame depuis le péché, plus on borne & resserre cet usage, plus on exclut de tentations; ainsi l'institut de la grace chrétienne est de s'en priver, & de se lier même par de saintes loix à cette privation.

Qu'est-ce donc que ce vœu d'un Carême perpétuel? c'est l'exclusion d'une infinité de tentations, qui naissent de la diversité des viandes, à la privation desquelles saint François de Paule a obligé tout son Ordre. S'il avoit pu interdire toutes sortes d'alimens, il l'auroit fait, mais ne le pouvant faire, il en a exclu le plus qu'il a pu, & étant contraint de céder à la nécessité, il l'a resserrée dans les bornes les plus étroites, que la nature pouvoit souffrir.

laiscela est incommode , dit-on , il est , mais c'est que les Saints apprehendent plus le peché que les incommodes. Mais on ne sauroit comment traiter ceux qui sont liés à ce genre de vie quand ils sont à la campagne; tant mieux: une sainte nécessité pour eux de se tenir le moins qu'ils peuvent de leurs maisons , & d'y rentrer le plutôt qu'il leur est possible. Dieu avoit chargé les Juifs d'une quantité d'observations légales tout sur les viandes , afin de les empêcher d'en se mêler avec les Payens. Saint François de Paule en a fait de même , il a réglé ceux de son Ordre d'un genre de vie incommode dans le commerce du monde , pour obliger ceux qui en font profession , de se priver de ce commerce & leur peut nuire.

Les saintes servitudes sont des soutiens à la véritable liberté, & des préservatifs contre les dangers de la servitude des vices. Comme en voulant se délivrer du joug du péché , est devenu esclave du péché , & pour se délivrer du joug du péché , il faut qu'il se rende esclave de la sainte loi , non seulement en s'assujettissant aux saintes loix , mais aussi en s'ôtant les moyens de les violer , & en fermant la porte à ce qu'il en pourroit détourner. Ainsi tant s'en faut que ces observances en soient moins :

bonnes, parcequ'elles sont assujettissantes & incommodes, que c'est en cela que consiste leur mérite.

Mais il ne faut pas chercher des raisons pour autoriser la vie & les reglemens de S. François de Paule. Dieu les a justifiés par une infinité de témoignages autentiques de son approbation. Il a confirmé la Règle de saint François de Paule, par la même voye qu'il a confirmé l'Evangile. Car comme un Evangeliste dit que Dieu *responoit aux Prédicateurs de l'Evangile, en confirmant leur doctrine par leurs miracles qui l'accompagnoient.* Il a confirmé de même tout ce que saint François de Paule établi dans son Ordre, par une foule de miracles surprenans, qui l'ont fait regarder comme le Thaumaturge de son siècle, & l'ont rendu célèbre dans toute l'Eglise. ces malades guéris, ces morts ressuscités, ce manteau qui lui servoit de Navire pour passer la mer ; cette fournaise ardente qui ne le put consumer ; tous ces miracles, dis-je, sont autant de voix du ciel, qui crient aux hommes charnels, qu'il est bon de faire pénitence en la maniere que saint François de Paule l'a faite.

Voilà les preuves qu'il a plu à Dieu de donner de sa Mission & de sa Doctrine ; un grand nombre d'ames en ont profité en embrassant ces saints reglemens, mais

Comme il ne faut pas renfermer dans son Ordre seul les avantages que Dieu a procurés à son Eglise par ce Saint , il faut voir dans notre troisième Point comment tout le monde en peut profiter.

FIL POINT.

LA longueur des deux premiers Points de ce Discours , m'obligera de m'entendre moins sur celui-ci ; mais il n'est pas possible de le passer tout-à-fait, parce qu'il est nécessaire de remédier à deux fautes qui ont pu facilement s'élever dans l'esprit de ceux qui m'écoutent. Car ce que nous avons dit des dangers du monde ; & l'image que nous en avons faite en le représentant comme un lieu où on ne respire qu'un air empesté , qui porte un venin mortel dans les ames , auroit pu faire conclure que l'on ne laisse donc aucune esperance de salut à ceux qui ne peuvent, ou ne veulent pas quitter le monde.

Et le ministère que nous avons dit que Dieu avoit donné à saint François de Paule , d'en tirer les ames , de leur bâtir des retraites , & de les y sanctifier par l'exercice d'une priere extraordinaire , pourroit donner la pensée que ce Saint n'est pas pour ceux qui demeurent dans

2. Roy.
20. 1.

le monde, & qu'il nous point de point
la Mission. *Nos est nobis par in Deo
nos hereditas in filio Mari.*

Cependant ni l'un ni l'autre, n'est vé-
ritable. Tout ce que nous avons dit de
monde & de ses dangers est vrai ; mais il
ne s'ensuit pas qu'il ne s'y puisse faire.
Ce que nous avons dit de la vocation de
saint François de Paul est vrai ; mais il ne
s'ensuit pas qu'elle ne soit pas pour tout
le monde : c'est ce qu'il est important de
faire voir, par l'établissement de quelques
verités, qui démontrent ces difficultés.

Il est certain en general que les Reli-
gieux & les gens du monde ont les mê-
mes obligations essentielles, qu'ils sont ap-
pelés à la même fin, & qu'ainsi tous les
préceptes qui regardent la fin les regar-
dent également.

1. Jean.
2. 15.

9. 17.

Rom. 12.
2.

Ainsi les gens du monde ne sont pas
moins obligés que les Religieux, à aimer
Dieu, à vivre de Dieu, à vivre selon l'es-
prit, à n'aimer pas le monde, à haïr la
concupiscence. C'est à tous les Chrétiens
generallement, que saint Jean dit : *N'ai-
mez point le monde, ni tout ce qui est dans le
monde, parceque tout ce qui est dans le mon-
de, est concupiscence de la chair, des
yeux, & orgueil de la vie : C'est à tous les
Chrétiens qu'il est dit ; ne vous conformez
point au siècle ; c'est à tous les Chrétiens*

de Saint François de Paule. **III**
 Il est commandé, de s'abstenir des desirs ^{1. Petr. 3.}
 nels qui font la guerre à l'esprit : **ABSTI-** ^{2. 11.}
E à carnalibus desideriis quæ militant
versus animam. C'est à tous les Chrê-
 s qu'il est dit, si vous vivez selon la ^{Rom 8.}
 vous mourrez, c'est à tous les Chrê- ^{13.}
 s qu'il est commandé, de mener une ^{Gal. 5.}
 virtuelle ; *Si spiritus vivitis spiritu co-* ^{25.}
ulate. Soit dans le monde, soit hors
 monde, la seule extinction de la cha-
 suffit pour faire perir les âmes ; soit
 le monde, soit hors du monde, *Qui-* ^{1. Cor.}
ne n'aime pas Jesus-Christ, est anathème. ^{16. 22.}
 elle différence y a-t'il donc entre les
 s du monde & les Religieux ? elle
 site, Messieurs, non dans la fin, mais
 s les moyens : tous tendent à la même
 mais on y tend par diverses voies.
 n ne dit pas que tout le monde soit
 gé à la vie Quadragesimale, ni aux
 es pratiques que les Religieux se
 : proposées avec tant d'utilité, mais on
 que tout le monde est obligé à la pé-
 nce, & à la fin de la pénitence. Car
 u'il faut bien remarquer, Messieurs,
 ue si l'on n'est pas obligé dans le mon-
 ux mêmes moyens particuliers, on
 obligé aux mêmes moyens généraux.
 n'y est pas obligé à telle ou à telle pé-
 nce, mais on y est obligé à la péni-
 ce, & à une pénitence proportionnée
 s péchés.

On n'y est pas obligé à telles & telles prières, mais on y est obligé à la prière, à l'esprit de prière, & à une prière capable de conserver la charité dans le cœur, & de résister à l'impression des objets du monde & aux tentations. On n'y est pas obligé à la même retraite que les Religieux, & accompagnée des mêmes circonstances, mais on y est obligé à la retraite & à la séparation du monde : & c'est pourquoy les paroles de mon texte ne sont pas si particulieres aux Religieux qu'elles ne regardent aussi les Chrétiens qui vivent dans le monde : C'est à tout le peuple de Dieu qu'il est dit, *Vade populus meus, &c. Allez mon peuple. &c.*

Mais quelle sera cette retraite commune à tous les Chrétiens, à laquelle le Prophète les exhorte de se réfugier pour éviter la colere de Dieu ?

Elle consiste, Messieurs, en deux choses : Premièrement dans la séparation actuelle du monde deregulé. Ainsi un Chrétien qui a quelque soin de son salut, ne se trouve jamais dans les assemblées de jeu & de divertissement ; une mere qui a quelque soin du salut de ses enfans & du sien propre, ne permettra jamais à des filles de se trouver dans des conversations, ni parties de jeunes gens & de jeunes filles, & quelque honnêtes qu'on les

refente, elle répondra à ceux qui les
icitent; que ces conversations ne peu-
it passer que pour une école de l'a-
ur du monde, c'est à dire, pour une
le de mort.

Secondement cette retraite consiste à
aire dans son cœur une solitude, où
ne lassée des affaires séculières, puisse
enouveler devant Dieu dans le silen-
c'est de cette retraite dont il est dit :

Secundes eos in abscondito faciei tue à con- 1^{re} f. 200^v
versatione hominum : Vous les retirerez des 21.

bles des hommes dans le secret de votre
Cœur, Messieurs, qui vivant dans le
monde, n'ont de commerce avec le
monde que dans la pure nécessité, & qui
s de là se retirent dans leur maison &
is leur cœur pour y adorer Dieu en
ence, pour y apprendre la regle de la
duite qu'ils doivent garder avec les
nmes, pour s'y purifier des fautes qu'ils
contractées, font partie de ce peuple
s'enfuit dans les Cellules, & qui évite
ce moyen la colere de Dieu.

Ils pratiquent aussi ce que dit le même
phete: *De fermer ses portes sur soi, CLAUS-*
troia tua super te : parcequ'ils ferment
ant qu'ils peuvent toutes les avenues &
tes les portes par où le venin del'e.prit
monde pouroit entrer dans le cœur.
ferment la porte de l'oïveté par le tra-

vail, la porte des discours séculiers en se
conversant avec les hommes que par ne-
cessité, la porte des mauvaises lectures en
renonçant aux Romans & aux Comédies,
qui sont autant de portes par où le diable
se fait entrée dans le cœur; ils ferment la
porte au plaisir, en le réduisant à la sim-
ple nécessité dans l'usage des créatures;
celle de l'ambition en le réglant toujours
dans chaque condition sur ceux qui y
sont les plus modestes; celle de l'avarice
en donnant aux pauvres leur superflu, &
en mettant JESUS-CHRIST au nom-
bre de leurs enfans.

En vivant de cette manière, Messieurs,
il est vrai qu'on se peut sauver dans le
monde, quelque dangereux qu'il soit
pour les âmes, & l'on pratique ainsi ce
qui fait le sujet de la mission de saint Fran-
çois de Paule. Si l'on ne le suit pas dans
les observations particulières qu'il a éta-
blies, on le suit dans son esprit général &
essenciel, on pratique la pénitence à la-
quelle il est venu appeler les hommes;
on se sépare du monde, dont il a en des-
sein de séparer les Chrétiens; on se cache
à la colère de Dieu, & l'on peut légitime-
ment espérer que l'on échapera à ce rava-
ge effroyable, que Dieu permet au démon
de faire des âmes dans son Eglise, soit par
le feu dévorant des pechés visibles, soit

par le froid mortel de l'extinction de la charité ; mais si l'on prétend pouvoir vivre dans un lieu si contagieux , sans précautions , sans préservatifs , sans remèdes pour résister au venin qui est répandu de toutes parts , en vérité , Messieurs , on cherche à se tromper , & à s'entretenir dans une funeste illusion.

Puisque nous tendons au même but , quoique ce ne soit pas par la même voie , il en faut néanmoins qui soient proportionnées. Notre but est de nous conserver dans l'amour de Dieu , & dans la haine du monde. Vivons donc d'une manière qui tende à conserver , à augmenter cet amour , & à produire cette haine. Ne vous imaginez pas que cette vóye soit si pénible , quoi qu'elle vous prive de plusieurs satisfactions sensuelles & séculières , elle a aussi ses plaisirs & ses satisfactions.

Il ne faut pas croire , dit saint Augustin , que l'iniquité ait des délices , & que la justice n'en ait pas : mais quand il s'agiroit de renoncer à toute satisfaction durant votre vie , & de vous tenir cachés pendant tout le tems qu'elle durera ; qu'est-ce que l'espace d'une vie ? C'est un peu de tems , dit notre Prophete , *abscondere modicum* , c'est un moment , *ad momentum* . Il ne mérite pas d'autre nom dans la vérité : & cependant ce moment de retraite

Serm. 15.
de verb.

Apost.

nov.

Edit.

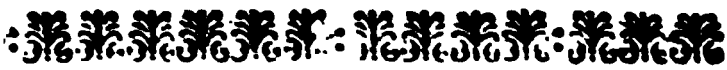
Serm.

169. n.

8.

356 *Panegyrique de S. François de Paul.*
vous procurera une éternelle sûreté, il n'y
aura plus de colere de Dieu à craindre
pour vous quand ce moment sera passé, il
passera avec votre vie, & si vous évitez de
mourir spirituellement pendant ce mo-
ment, vous serez pour jamais exemts de
la mort par la jouissance de la vie éternelle
& bienheureuse où vous conduise
le Pere, le Fils & le Saint Esprit. Amen.

F I N.



TABLE

ENDROITS DE L'ECRITURE
nté expliqués dans ce Volume.

chap. 24. vers. 1.	page 256
U M E 1. vers. 1.	208
30. 21.	153
57. 11.	273
S I A S T E , chap. 1. vers. 1. & suiv.	213
2. 12. & suiv.	214
S I A S T I Q U E , chap. 2. v. 3.	102
4. 12.	327
13. 16.	53
I E , ch. 14. 18.	332
N T A T I O N S , 2. 13.	210
chap. 4. 15.	273
, chap. 19- 42.	258
23. 28.	243
N , 19. 11.	276
E aux Romains , ch. 8. vers. 6.	327
13. 1.	276
ix Corinthiens , ch. 6. vers. 4.	165
e Saint Jean , ch. 3. vers. 21.	7

T A B L E

DES MATIERES CONTENUES dans le sixième Tome.

ABSOLUTION n'est pas la destruction de la pénitence.

Actions, quelle doit être leur fin 12. 13. Nécessité d'en faire de bonnes, 14. *Op. sup.* Regle des actions qui regardent Dieu, 16. De celles qui regardent le prochain. *Ibid.* Il n'est jamais permis d'agir témérairement & sans intelligence, 10. Une action peut être bonne par rapport à un objet, & mauvaise dans les circonstances, 80. La grande règle de toutes nos actions est de nous conformer au jugement que Dieu en porte, 101. Il est dangereux de décider qu'une action est peccé mortel lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue, 101. On ne considère que celles des Grands, 136. Il y a plus à craindre dans celles des petits, *ibid.* Tout ce que font les hommes est grand & important, 137. Leurs actions sont éternelles, *ibid.* Actions nécessaires, actions volontaires, leur règle, 154. Différentes règles des actions 231. voyez *Charité*.

Affliction, à qui elle est due, 19

Ajustemens, règle qu'il y faut suivre. 191 *Op. sup.*

Allegories, on ne peut les condamner 283 *Op. sup.*
Autorisées par les Peres, 184. Il y en a beaucoup dans l'Ecriture sainte, 285. employées par J. C. *Ibid.*
Règle à y observer, 287. Avantage qu'elles ont, 288

Ambitieux. Comparaison des ambitieux à ceux qui voient un cercle où ils ne parviennent jamais, 247 *Op. sup.*

Ame. C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame. 104

Amis. Ce que l'on peut faire pour eux, 143. *Op. sup.*

<i>Amitiés.</i> Il y a peu d'amitiés qui ne tiennent de cabale , 194. Amis, que l'on ne choisit pas. 304	359
<i>Amour.</i> Il approche les objets. 210	210
<i>Amour-propre.</i> Nourriture d'amour-propre due x foibles , 187. & <i>suiv.</i> Son adresse à se déguiser défauts. 111	111
<i>Apprendre.</i> Nous n'apprenons rien que de Dieu , est-à-dire , de la vérité. 234	234
<i>Appuis.</i> Chacun en a besoin. 23	23
<i>Arbitres.</i> Voyez le 2. Ecrit du 9. Traité de puis page 161. La charité est leur vertu , 161. & <i>suiv.</i> Evêques autrefois Arbitres des Chrétiens , & pourquoi , 161. Fonction d'Arbitre est en quelque rite Episcopale , 162. But que doit avoir leur charité , 163. Deux sortes de differens qui peuvent être is en arbitrage , 164 & <i>suiv.</i> Grand rapport entre un Arbitre & un Confesseur , 167. Application qu'ils doivent apporter , 168. & <i>suiv.</i> Egards qu'ils doivent avoir pour les loix , 170 & <i>suiv.</i> Quand on peut se relâcher en quelque chose , 173. & <i>suiv.</i> s doivent réduire les formes au fond. 181	181
<i>Artifices.</i> Toute conduite artificieuse est scandaleuse. 92	92
<i>Avertissemens.</i> Il y a peu de vertu à les souffrir , quand ils sont donnés de bonne grace , 231. Disposition des hommes à l'égard des avertissemens. 299	299
<i>Aumône</i> est nécessaire. 17	17
<i>Avocats</i> s'accoutument à ne connoître qu'une justice légale , 152. Abus qu'ils en font , <i>ibid.</i> Doivent distinguer les Offices nécessaires des Offices libres & volontaires. 153 & <i>suiv.</i>	153 & <i>suiv.</i>

B

B EAUTE. Celles de la nature plus estimables que celles de l'art , 220. & <i>suiv.</i> Celle des créatures vient de Dieu. 234	234
<i>Bien.</i> Rien de plus contraire à la charité que d'empêcher de le pratiquer , 42. & <i>suiv.</i> C'est s'opposer à Dieu , <i>ibid.</i> Bien mal acquis , combien dangereux , 163. & <i>suiv.</i> Ne pas disposer légèrement de son bien , 199. & <i>suiv.</i> Biens nécessaires , pourquoi nous sont donnés , 200. Tentations attachées au manquement des biens temporels , <i>ibid.</i> Biens sont des réalités chimeriques , 248. & <i>suiv.</i> Leur amas avec un	

DES MATIERES.

Leul défaut fuffit pour rendre malheureux ,	174.
Religion Chrétienne en rend leule raifon	177
Bizarrenie. En quoi elle confifte ,	190.
Danger de n'en avoir la réputation ,	189.
Moyen de l'éviter ,	191
Blâmer. Ne pas blâmer les autres pour s'attirer des louanges.	110
Bonheur. N'est fenfible que par la délivrance de mal.	109

C

CARESME. Pourquoi inftitué.	147
Ceremonies. Leur origine.	104
Chagrin. Ne doit pas être la mefure du divertiffement ,	118.
Le couffir comme un autre mal ,	119.
Il moins qu'il ne foit invincible.	120
Charité. Obligation de fatisfaire aux œuvres de charité ,	14.
Quelles elles font ,	15.
En quoi un homme de bien doit faire confifter la charité ,	37
À quoi elle nous oblige ,	42.
De l'humilité qui doit accompagner les actions extérieures de charité. Voyez le 4. Traité de nous la 1. 61.	
Charité intérieure in féparable de l'humilité ,	52
Pourquoi ,	ibid.
Humilité fouvent feparée de la charité extérieure ,	10.
Œf. Danger à craindre dans les actions extérieures de charité ,	62.
Œf. On peut faire les plus écla- tantes fans charité intérieure ,	63.
est la vertu des arbitres ,	161.
Œf. Son but.	163
Chaffe. Pourquoi on l'aime.	217
Cœur. En quoi confifte fa pureté.	11
Communauté. Quiconque y veut être mal, on le laiffe faire ,	195.
Il y a toujours des gens qui s'y accommodent aux dépens des autres.	111
Concours. Comment Sainc Charles donnoit les bé- néfices par le concours.	171
Condefcendance. Besoin que l'on en a.	198
Conditions. Ce qui nous trompe en en comparant les avantages.	112
Conduire. Dieu a deux fortes de conduites intérieures fur les ames.	76
Conduites extraordinaires. Voyez le 3. Traité depuis la page 75. Ce n'est pas par ces conduites qu'il faut juger de la folidité de la vertu ,	76.
Elles ont été rares dans les Saints ,	ibid.
Leurs dangers.	77
Œf.	Confeflion

DES MATIERES.

362

Confesseurs. Comment ils doivent absoudre , 166.
suiv. Un mauvais Confesseur se danne en dannant
 autres , 197. est un monde d'iniquité , *ibid.* se
 irge des pechés des autres, *ibid.* est ministre de la
 lice de Dieu. 298

Confession. n'est pas la seule condition de la pé-
 ence , 9. On doit être toujours prêt d'aller à con-
 fe. 255

Confiance. Fondemens de la confiance Chrétienne,
 yez le 1. Traité , depuis la page 1. Dieu commande
 faire ce qu'en peut pour l'avoir 2. Il y a un état où
 n peut en avoir une juste , 4. Fausse confiance ,
 1 effet , 6. Il faut beaucoup s'examiner sur la con-
 nce que l'on prend en certaines personnes. 304.

Conseils. Leur pratique n'est pas de nécessité, mais il
 de nécessité de n'en pas détourner , 50. & *suiv.*
 nt quelquefois de nécessité ; 2. refuser de les obser-
 r , c'est ne pas connoître le don de Dieu. 58

Contrariétés. Combien l'homme en est capable.

12

Conversation. Avec combien de précaution on doit
 onverser avec les autres , 53. Scandales qui s'y trou-
 nt sans que l'on y pense. 90

Conversion. Ce que c'est. 9. 10

Conviction. Devoir de conviction. 147 149

Crainte nécessaire à l'humilité. 75

Crédit. Si c'est usure à un Marchand de vendre
 lus cher à crédit , voyez le 8. Traité depuis la page
 03. On ne voit point que les Papes l'ayent con-
 anné , 106. ni les Decretales , 107. & *suiv.*
 Mais il y a peché à vendre beaucoup plus cher , 108.
 & *suiv.* 110. & *suiv.* Réponse à une objection tirée
 le S. Thomas 113. & *suiv.* Ce seroit ruiner le trafic
 que de les obliger de vendre également à crédit com-
 me argent comptant. 123. & *suiv.*

Crimes. La grace leur est quelquefois due , &
 quand. 244

D

DANGER. Dans tous les états & dans tou-
 tes les conduites , 75. Pourquoi. *ibid.*

Décisif. L'air décisif est scandaleux. 94. Ses mau-
 vaises suites. 314

Défaut. Qu'on n'a jamais sujet de se plaindre de
 ceux qui nous accusent de quelque défaut , Voyez le
 7. Traité depuis la p. 96. Nous ne devons pas nous

T A B L E

se plaindre, même quand on se trompe, 98
suiv. On peut ne pas connoître les défauts par appa-
 rentement, 100. *et suiv.* Ce qu'il faut faire si on
 nous condamne, quoique nous soyons innocents,
 101. Ceux qui ne les ont pas ont je ne sais quel
 qui en donne l'idée, 189. Adressé de l'amour-pro-
 pre à se les déguiser. 111. *et suiv.*

Déguisement. Tout déguisement est scandaleux.

Demander. Avantage de ne rien demander. 129

Devoirs des inférieurs & des supérieurs, Myrtille

et Traité dequis la p. 19 envers les hommes, 19. et

suiv. Devoirs de conviction, de doute, d'opi-
 nion 147

Dévotion. On s'en pique comme d'une chose. 17

Dieu. Pourquoi l'Ecriture n'exerce qu'à louer ses

ouvrages, 119. *et suiv.* On le connoît d'autant plus

qu'on est plus convaincu qu'on ignore sa conduite,

136. *et suiv.* Comment ce qui est dit par son Esprit

se multiplie. 151

Differens. Quand on peut juger que l'on a raison

dans les différens avec des personnes très habiles,

134. *et suiv.* Combien cet état est pénible. *ibid.*

Directeurs. Discernement à faire dans le choix. *Et*

et suiv. faciles aux riches, 183. Indifférens aux pau-
 vres, 184. Pourquoi ils cachent les péchés aux hom-
 mes, 199. On abuse des conférences que l'on a

avec eux, 316. Raisons de les désirer. *ibid. et suiv.*

Direction. On en a pour de l'argent. 181

Diversifîemens. Ne les pas mesurer sur le besoin

d'éviter le chagrin, 318. Si l'on en prend, qu'ils

n'aient rien de dangereux. 319

Domination. L'homme la desire naturellement.

120

Doute. Devoir de doute. 147. 149

E

ECCLESIASTIQUE. La conversation des fem-
 mes leur est dangereuse, 291. Celui qui en voit

est à demi marié, *ibid.* N'en doit prendre aucun

avis pour ses habits, &c. 292

Ecrire. Pourquoi l'on écrit. 196

Ecrits. Mauvaise manière de reprendre les écrits,

211. c'est une beauté d'y découvrir plusieurs vérités

tout d'une vûe. 248

Ecriture-Sainte. Son style est inimitable. 231

DES MATIÈRES.

563

Edifier. S'édifier des mauvais exemples , 272. & *suiv.* Moyen de ne manquer jamais de sujets d'édification. *Ibid*

Eloquence. Effet qu'elle doit produire. 235

Engagement. La raison d'engagement est une raison d'impieété. 229

Entreprenant L'air entreprenant est scandaleux-
93

Entretien. Moyen de n'en manquer jamais , 255. 68. ses utilités , 264. & *suiv.* est dangereux , 265. forme l'esprit , *ibid.* fins que l'on y doit avoir , 266. moyen de le rendre utile. 268

Erreurs Toutes nos erreurs sont scandaleuses. 92

Esperance. Négligence à l'augmenter. 3

Esprit. Ce que l'on appelle bon esprit n'est pas grande chose , 189. & *suiv.* Défauts d'un bon esprit souvent équivalens à la bêtise , 190. Supprimer son esprit & pourquoi , *ibid.* Ebullitions d'esprit , *ibid* Trois sortes d'esprits , 193. 210. Esprits de bouche , 235. Difference entre l'abondance de lumière & la justesse d'esprit , 239. Esprits stupides sans leur froid sont spirituels dans leur chaleur , 240. Deux sortes de défauts d'esprit , 245. & *suiv.* Véritables gens d'esprit , 247. Délicatesse d'esprit vient de foiblesse , 254. Combien il est étroit & injuste. 259. 269

Estime. On desire naturellement celle des autres 20. 21. Ce que produit ce desir , *ibid* Les paroles ont besoin d'être aidées d'estimé. 22

Etat. L'homme ne connoît pas son état avec certitude , 1. & *suiv.* En rendre graces à Dieu , 2. Pourquoi , *ibid.* Etats où l'on ne sauroit avoir qu'une réponse de mort , 3. Etat qui donne lieu d'espérer en la miséricorde de Dieu. 5. & *suiv.*

Evêques autrefois arbitres des differens des Chrétiens , & pourquoi. 161. & *suiv.*

Excuse accompagnée de fierté est scandaleuse. 93

Exemple. S'édifier des mauvais. 272 & *suiv.*

F

FANTASIE, semblable au raisonnement. 236. & *suiv.*

Fautes. Deux choses nous y attirent des maux , le peché & l'humiliation , 241. elles sont utiles , 271. profiter de celles des autres. 271 & *suiv.*

Femmes , veulent être aimées , 217. Manieres des

TABLE

des femmes mondaines formées par le diable, 111.
Femmes de piété en raisonnent toujours beaucoup,
 136. leur conversation dangereuse, 1291. 1293. (sur-tout
 un Ecclesiastique, *ibid.* sont affoiblissantes, 1291. en-
 nemies de la pénitence, *ibid.* en avoir une pour con-
 seiller, c'est avoir une double concupiscence, *ibid.*
 Semblables à la vigne, *ibid.* le commerce avec elles se
 termine à une galanterie au moins spirituelle. 1293.
Fierté est scandaleuse. 1291.
Foi, quelle elle doit être pour nous donner de la
 confiance. 7. & *suiv.*
Force. En quoi un homme-de-bien doit faire con-
 sister la sienne, 137. La Religion Chrétienne ajoute
 sans erreur la justice à la force. 1274 & *suiv.*
S. François de Pauls. Voyez son Panegyrique de-
 puis la page 321.

G

GALANTERIE. Il y en a une spirituelle, 1291.
Grans. Leurs passions ne paroissent pas une
 que celles des petits, & pourquoi, 1116. & *suiv.* On
 ne considère que leurs actions. *ibid.*
Guerre. Excuse des soldats qui tuent dans une
 guerre douteuse. 1282. & *suiv.*

H

HABITS, pourquoi on y est magnifique. 117
Hardi, L'air hardi est scandaleux. 93
Humeur. Rous d'humeur. 1166
Humilité. Sur celle qui doit accompagner les œu-
 vres extérieures de charité. Voyez la 4. *Traité* depuis
 la p. 61. est inséparable de la charité intérieure. pour-
 quoy, 61. est souvent séparée de la charité extérieure,
ibid. & *f.* Dieu la demande de tout le monde sans
 exception, 64. c'est le principal emploi de toute la
 vie, *ibid.* Dieu ne la con erre que pour cela *ibid.* On
 doit s'ex miner beaucoup sur cet article, 65. Vins
 d'humilité que la charité envers les pauvres peut
 donner, 66. & *suiv.* Voyez *Pauvres*, est la voie
 du salut, 75. la crainte lui est nécessaire, *ibid.*
 Comment elle peut naître d'orgueil, 1291. L'orgueil
 la rend nécessaire, 1292. Voie de l'humilité, 319.
 L'humilité, mesure de la vertu. 343

I

IDÉE S outrées que l'on se forme, 111. Pro-
 vidence nécessaire pour ne les pas communiquer
 aux autres. *ibid.*

Jesus-Christ, Docteur unique de la science du salut. 278

Jeûner, ce que c'est. 17

Illusion à craindre dans les conduites extraordinaires, 77. & *suiv.* Comment on y tombe, *ibid.* Moyens pour s'en préserver. 82. & *suiv.*

Impossible, difficile de juger de ce qui l'est. 205

Imprudence. Etre affligé des maux qui arrivent par imprudence, 241. Les imprudens sont quelquefois plus prudents que les autres. 271

Incertitude du salut, 1. & *suiv.* Dieu commande de la diminuer, 2. il y en a des degrés où il n'est pas permis de demeurer, 2. & *f.* On est coupable de ne pas travailler à en sortir, 3. & *suiv.* C'est même un nouveau péché, *ibid.* Quand elle est tolerable. 4

Infailibilité. Les hommes y aspirent. 230

Inferieurs. Devoirs des inferieurs & des superieurs. Voyez le 2. Traité depuis la p. 19. Comment ils doivent reprendre ceux à qui ils doivent du respect, 38. En quoi consiste l'ordre établi de Dieu entre les superieurs & les inferieurs. 39 & *suiv.*

Injustice. Le plus grand malheur n'est pas de la souffrir, mais de la faire. 163

Innocence. Combien rare, 8. a des caracteres inimitables au déguisement & à l'artrifice. 152

Inquiétudes, Voyez *Troubles*.

Joye. Celle des Chrétiens, & ses motifs, 12. & *suiv.* Sujets de joye. 13

Jugemens. Fautes que l'on commet dans ceux que l'on porte des Superieurs, même interieurement, 21. & *suiv.* 26. ou quoiqu'ils soient veritables, 22. & *suiv.* on s'y attache trop, 24. Combien on y doit être retenu, *ibid.* Jugemens qui ne sont point contraires au respect dû aux superieurs, 27. C'est une injustice de ne vouloir pas qu'un autre juge de nous comme Dieu en juge, 97. En acquiesçant au jugement de Dieu conforme à celui de l'homme, l'on appaise Dieu. *ib.* C'est le plus grand orgueil de ne vouloir pas que l'homme condamne en nous ce que la verité y condamne, 98. On est moins en danger de se tromper en jugeant en mal qu'en bien, 207. Pour bien juger des choses, en séparer ce que la vanité y mêle. 216

Jugement dernier, y marcher avec confiance en

TABLE

Misericorde de Dieu.

Juges. S'accoutument à ne connoître qu'une justice légale, 151. Abus qui en naissent, 152. doivent distinguer les offices nécessaires des offices libres & volontaires, 153. *Et suiv.* la justice est leur ven- en, 161. Leur Sentence doit être conforme à celle de Dieu. 164. *Et suiv.*

ivreffe. rare de s'enivrer tout seul. 168
Jurispudence les maximes ne dispensent jamais de celles de la raison. 167

Justice. Les Juges & les Avocats s'accoutument à ne connoître qu'une justice légale. 170

LOIX, ne sont pas injustes, & comment, 179.
Et suiv. L'homme ne peut demeurer sans loix. 181

Louanges. sont souvent un sujet de scandale, 180. se louer est une conduite scandaleuse, 181. com- bien difficile de louer, 187. Ne pas blâmer les au- tres pour se faire louer. 188

Lumière. Voyez *Ordre.* Quel respect est dû à une personne éclairée, 40. *Et suiv.* Distinction qu'il y a entre l'ignorance & l'obscurité. 186

M

MALICIEUX. Pourquoi on prend leur parti. 186

Manger. plaisir qu'on y prend. 187

Marchand. Voyez *Credit*, *Usure*, *Gain légitime* qu'il peut faire, 114. *Et suiv.* Comment il ne gagne pas plus en vendant plus cher à credit, 117. *Et suiv.* Pertes auxquelles il doit avoir égard pour régler le gain, 118. *Et suiv.* Le dommage rehausse le prix de leurs marchandises, 118. Pechés des Marchands sont pas pechés de profession. 181

Mariage, ce qui en fait la douceur. 197

Mauvais, ce qui est mauvais selon Dieu, est absolument mauvais. 140

Maux, comme maux doivent être un sujet de joie, 141. Ce que Dieu veut de nous, quand nous nous les sommes attirés, 142. sont des réminis- cences chimeriques, 148. *Et suiv.* Il est utile de s'affliger de ceux que l'on attend, 170. La Religion Chrétienne en rend seule raison. 177

Maximes, il y en a peu de générales. 140

Mensonge. On ment en disant vrai. 203

DES MATIERES. 367

- Mérite*, le connoître avant que de l'estimer. 188
- Minimes*, esprit de leur Ordre. 341. & *suiv.*
- Moderation*. Personnes moderées, contredites & contredilantes, 184. Deux sortes de modération, 184. 185.
- Mœurs*. La Religion Chrétienne seule en a pris soin. 278
- Monde*. On ne peut y prétendre toutes sortes d'avantage, 293. Ceux qui y ont peu de crédit, *ibid.* & *suiv.* Qui s'y humilie sera humilié, 295. Description de les dangers & de ses maux, 324. & *suiv.* 328. & *suiv.* est rempli de morts, 328. & *suiv.* En le quittant il faut le détruire en soi, 339. Nous le portons en nous, 340. Gens du monde ont les mêmes obligations essentielles que les Religieux. 350. & *suiv.*
- Méritoires*. Obligation où ils mettent. 224.
- Montagne*. Jugement de son livre. 214. & *suiv.*
- Mort*. Y marcher avec esperance en la miséricorde de Dieu, 4. Inutile d'en vouloir diminuer la crainte, 201. Peu de gens la craignent, 202. Il faut plutôt augmenter cette crainte, *ibid.* pourquoi on est peu frappé de celle de l'ame, 326. & *suiv.* Le corps ne meurt qu'une fois, 334. L'ame meurt une infinité. *ibid.*
- Mortification*. La solitude est une des plus grandes. 218.
- Mots*, ne signifient pas la même chose en diverses bouches. 208

O

- O**BEISSANCE. Du mal qu'il y a à en détourner une personne, *Voyez le 3. Traité depuis la p. 42.* Avantages de l'obéissance, 43. & *suiv.* 54. & *suiv.* C'est un moyen de retourner à Dieu, 44. N'en pas détourner même dans les petites actions, 49. & *suiv.* C'est dans ces petites choses que consiste le conseil Evangelique de l'obéissance, 50. D'où vient l'éloignement que l'on en a, 54. & *suiv.* Elle rend nos œuvres précieuses, 59
- Objets*. Ceux du monde sont comme des miroirs. 232.
- Opinion*. Devoir d'opinion. 147. 149
- Ordre établi de Dieu entre les supérieurs & les inférieurs, en quoi il consiste, 39. & *suiv.* Ordre de dignité, ordre de lumière, *ibid.* Ordre de la sagesse

de Dieu dans les Élus.

Orgueil, est le plus grand & le plus dangereux maux de l'homme, 2. produit le desir de la nation, & la fuite de la sujétion, 20. Voyez *Traité depuis la p. 61.* Dieu ne peut souffrir l'orgueil sans punition, 67. Punition qui lui est propre, *ibid* Rien de plus humiliant, 253. Remède nécessaire, 279. Sa fin quand il se dévot. Il est la plus grande porte du péché.

Ouvrages. Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer ceux de Dieu, 219. C

P

PARDON. Nécessité de pardonner au prochain, 18. En cela consiste la pureté de cœur.

Paroles, ont besoin d'être aidées d'estime. Quand elles sont contraires au respect, 30. C. S'accoutumer à parler humblement, 94. Il y a dans le monde une peine à parler de tout au hasard. Comment y résister.

Passions. C'est nous scandaliser que de les laisser, 87. C. *suiv.* Elles sont toutes des espèces de maladie, 91. La corruption de cœur qu'elles paroît plus dans les petits que dans les grands, 136. Comment les voir dans leur difformité réelle, 137. Le monde n'en évite que les effets vicieux.

Pauvres. Voyez le 4. *Traité depuis la p. 61.* C. *suiv.* C'est en enfermer quelque autorité, 62. C. *suiv.* d'humilité que la charité envers les pauvres donne, 65. C. *suiv.* Ils sont l'image d'orgueil humiliés, 65. L'homme n'étoit point fait pour être pauvre, *ibid.* Pourquoi on le devient, *ibid.* C. *suiv.* Les qui ne sont pas pauvres doivent encore plus s'humilier comme n'étant pas punis de leur orgueil. Grandeur du rabaïsment où ils sont, 68. C. Cela nous donne sujet de les préférer à nous-mêmes. Avantages de ce rabaïsment, 111. C. *suiv.* C'est que doit fournir cette préférence de l'état d'être pauvre à celui des riches, 70. C. *suiv.* Deux sortes de pauvres. 170. Pourquoi Dieu permet la pauvreté inférieure. 70-71. Les pauvres savent mieux leur métier, que nous celui de pauvres intérieurs. On est souvent pauvre des biens du monde sans l'être, & de même des biens intérieurs, 111. Avantages de la condition des pauvres.

Peché. Nos pechés sont cachés par diverses raisons, 198. Il est nécessaire qu'il soit puni. 203. & *suiv.*

Peché mortel, rarement réparé, 8. & *suiv.* Il est dangereux de décider qu'une action est peché mortel, lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue, 103. Sur-tout lorsqu'il s'agit de pechés qui obligent à restitution. 104

Peché veniel. Obligation de le réparer, 16. & *suiv.* son effet, 17. La négligence à le réparer n'est pas toujours venielle. *ibid.*

Pécheur. Etat de son ame. 280

Pénitence. On n'en fait pas les conditions, 9. est rare. *ibid.* 10. est de precepte, 17 Les Philosophes n'ont connu qu'une de ses trois parties, 227

Perseverance. L'homme n'en est jamais assuré. 1

Plaisir. 211. & *suiv.* Deux manieres de s'y abandonner. *ibid.*

Possible, Difficile de juger de ce qui l'est. 205

Praicateurs. *Prédication.* Celle de S. Jean comprise en peu de mots, 228 Toutes les autres n'en sont que des paraphrases, *ibid.* Predicateurs ne se corrigent point de la longueur de leurs sermons. 268

Prière. Quel respect lui est dû. 39

Prévention Voyez le premier écrit du 9. *Traité depuis la p. 146.* Nécessité à toutes personnes d'éviter la prévention, 146. Défaut où l'on tombe sous prétexte de l'éviter, 148. & *suiv.* viennent plus de cœur que de l'esprit, 148. & *suiv.* Abus que les Juges & les Avocats font de la maxime qu'il ne faut point se prévenir. 152. & *suiv.*

Prière, est nécessaire, 18. ses conditions, *ibid.*

R

RAISON. Les maximes de jurisprudence ne dispensent jamais de celles de la raison, 147. Usage légitime de la raison, *ibid.* son abus, *ibid.* Est un maître commun. 290.

Raisonnaillerie, semblable au raisonnement. 236. & *suiv.*

Raisonnement. La raisonnaillerie lui est semblable 236. & *suiv.*

Reconnaissance. Etendue qu'elle doit avoir. 107. & *suiv.*

Religion, Nulle Religion n'a pris soin des mœurs que la Chrétienne, 278. Avantages des servitudes qui se trouvent dans la vie Religieuse. 347

Repos. Celui d'un Chrétien a ses occupations, 305. Voyez Solitude.

T A B L E

<i>Première. Conditions pour le bien faire.</i>	94.	<i>Of</i>
<i>Secondé. Rien de si vil.</i>		
<i>Troisième. Il faut d'être sûr.</i>	19. 20.	<i>en quoi il con-</i>
<i>Quatrième. On cherche à le diminuer & à l'aug-</i>		
<i>menter.</i>	22.	<i>Comment on le viole.</i>
<i>Cinquième. Le respect de la vérité ne font point contraindre.</i>	28.	<i>Comment</i>
<i>Sixième. Le respect de ses Supérieurs.</i>	<i>ibid. cy suiv.</i>	
<i>Septième. Les exp. effens y sont contraires.</i>	30.	<i>En</i>
<i>Huitième. Les hommes de bien doit faire confister celui</i>		
<i>qu'on les doit.</i>	37.	<i>Voyez, Ordon, Prière. Celui qui</i>
<i>Pour point. ou que l'on ne peut pas exiger.</i>	188	
<i>Neuvième. In bien de de l'honneur.</i>	277. 278	
<i>Dixième. Quelle est celle à laquelle tous les Chris-</i>		
<i>tians sont obligés.</i>	198	
<i>Onzième. Traquons pour la mort.</i>	202	
<i>Doct. Pysisme. Ce que c'est que de l'être.</i>	186	
<i>Doct. d'un pour d'autre.</i>	<i>ibid.</i>	<i>Il y a un petit Royau-</i>
<i>me dans le cœur des hommes dans l'acquer- pre-</i>		
<i>que d'ailleurs les charges.</i>	202. 203	

SAINTS, *Différence de la sainteté d'un saint & d'un autre.* 127. *Des instruits font plus de fruit que les*
simples qui ne sont pas Saints. 174

Salut. L'homme n'est toujours incertain, 2. *est*
Pourquoi bien des hommes. 3. 4. *l'assurez le plus*
qu'on peut. *ibid.* Combien il est aisé de faire sortir
de la voie du salut, 53. *Jésus-Christ en est le seul*
Docteur. 178

Servant. Saints, quoique peu instruits, font plus
de fruit que les simples qui ne sont pas Saints
274

Scandale. Voyez le 6. *Traité depuis la p. 84. Ve-*
riez ble signification de ce mot. *ibid. cy suiv.* *Grave*
crimes moins scandaleux que certaines actions qui
Rappellent moins l'esprit. 87. *Exemples de ces scanda-*
les. *ibid. cy suiv.* Quoique le scandale ne produise
point d'effet sur les autres, nous n'en sommes pas
moins coupables. 95

Souffrance. Défaut des personnes sèches, 160. *cy*
suiv. *Raison de les souffrir.* 163

Servant. ceux que l'on reçoit de Dieu immédia-
tement font une plus grande obligation. 198

Servant. injustes ne peuvent mettre en sûreté de

ience. 169. 177

sentimens. Nous devons donner à tout le monde la
é de nous dire les leurs , 34. La plupart des des-
s vient de ce qu'on ne le fait pas , *ibid.* & *suiv.*
ence entre le sentiment & la raison. 236. &

voir, serviteurs. Serviteurs imparfaits utiles. 185.
eux d'être servi , *ibid.* Nourriture d'amour-
e due aux serviteurs , & pourquoi. 186. & *suiv.*
faits. Excuse de ceux qui tuent dans une guerre
use. 280. & *suiv.*

étude, est une des plus grandes mortifications,
pourquoi elle est désagréable , 226. ses avanta-
293. & *suiv.* On n'y est pas mieux que
e monde quand on est vuide de Dieu. 301.
cher à s'y occuper, 307. Voyez *Repos* Pourquoi
ints l'ont cherchée. 335. & *suiv.*

s, qui le font si doucement qu'ils ne s'en ap-
ivent point. 245. & *suiv.*

rejection. L'homme la fuit naturellement. 20

versflu. N'en pas disposer par caprice. 199

superieurs. Leurs devoirs envers les inferieurs.
2 le 2. *Traité depuis la p.* 19. On ne leur est pas
en tout , 20. Fautes que l'on commet dans les
nens même interieurs qu'on en porte , 21. &

Interpreter favorablement leurs actions &
paroles , quand on le peut sans blesser la ve-
22. Ils ne sont ni impeccables ni infallibles ,
: sauroient donner trop de liberté aux inferieurs
ir dire leurs sentimens. 33. Combien il leur est
diciable de ne les pas savoir , 35. & *suiv.*
nent doivent agir avec leurs inferieurs qui les
nnent , 38. 39. En quoi consiste l'ordre éta-
: Dieu entre les superieurs & les inferieurs. 39.
iv.

été, en quoi consiste la veritable , 75. Voyez
ence.

T

A L E N S sont une dette envers Dieu. 15. 16

Temerité, est à craindre dans les conduites
ordinaires , 77. produire par l'illusion. 79.
iv.

us que l'on doit connoître , & que l'on doit
er. 258

ables. Moyen de les bannir. 6

VANITE. Voyez *Ousil*, forte, vanité hie. en quoi elles consistent, 80. 81. 82. est un assomement general, 116. Rien de plus humilant, 113.

Verité. Chacun empêche qu'on ne la lui dise, 142. Mauvaises suites qui en naissent, 155. Il y a peu de verités generales & sans exception, 144. La verité a des caracteres inimitables au déguisement & à l'artifice, 141. On a besoin de verité & de condescendance, 198. est Dieu-même, 183. est invincible, *ibid.* n'a pas besoin d'être soutenue, *ibid.* C'est par charité que Dieu oblige les hommes de la défendre, *ibid.* Disposition que cela doit produire, 123. Obligation de la faire connoître en faveur de ceux qui sont persécutés pour elle, 124. 125. Dieu cache la verité, 129. Les Gardes des Princes ne sont que pour repousser ceux qui voudroient leur dire la verité, 130. Toute verité vient de Dieu, 134. Elle seule nous apprend, *ibid.* Souvent on n'en profite pas, parcequ'elle est mal dite, 141. C'est une beauté d'en découvrir plusieurs sous d'une vûe, *ibid.*

Vertus sont liées ensemble, 161. Comment il y en a de propres à certains états, 161. On en juge par rapport à soi, 104.

Vie, il y en a deux, celle du corps & celle de l'âme, 116 & suiv.

Visions. Il y en a de véritables, 78. Cequi les produit souvent, *ibid.* Sainte Thérèse défend de faire lire les siennes à ses Religieuses, *ibid.*

Visite. On doit connoître le temps de la visite de Dieu, 138. Mesures à garder dans les visites, 167.

Vocation. Ses commencemens sont foibles, 114.

Volonté propre. Nous voulons que nos actions soient assaisonnées de son sel, 58.

Usure. Si c'est usure que de vendre plus cher à crédit, Voyez *le 2. Traité depuis la p. 10*. Elle est un péché, 104. La raison naturelle peut l'excuser, 105. Mais la loi de Dieu expliquée par la Tradition la condamne, 105. On n'en doit pas porter la défense au-delà de ce qu'elle se trouve dans l'Ecriture & les Veres, 106. Ceque c'est que l'usure, 109. Ce qui en fait le péché, *ibid.* Différences entre le Contrat de prêt & celui de vente, 112. & suiv.

Fin de la Table des Matieres.

